UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01859232 9

2 vols

8.50

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/linquituderel01brem

E. J. Tinsley,
University College,
Ave.
November 1946.

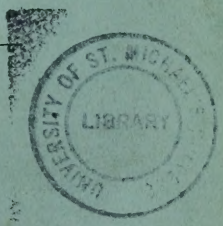
direct
Nov 20/85
A05392

HENRI BREMOND

L'Inquiétude Religieuse

Aubes et Lendemains de Conversion

Ouvrage couronné par l'Académie française



QUATRIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

L'INQUIÉTUDE RELIGIEUSE

AUBES ET LENDEMAINS DE CONVERSION

DU MÊME AUTEUR

Ames Religieuses. Un saint anglican : John Keble. — La vie religieuse d'un bourgeois au dix-septième siècle. — La vocation de l'abbé de Broglie. — Un éducateur anglais : Édouard Thring. — Les acteurs d'Oberammergau. — Que ferait le Christ ? Un vol. in-16. 3 fr. 50

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, SUCCr

HENRI BREMOND

L'Inquiétude Religieuse

AUBES ET LENDEMAINS DE CONVERSION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1909

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Non in dialectica complacuit Deo salvum facere populum suum.

S. Ambroise.

To be at ease is to be unsafe.

Newman.

Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé.

Mystères de Jésus.

AVANT-PROPOS

Rien n'est plus mystérieux — et peu de choses sont plus attachantes — que l'histoire intime de l'âme qui vient ou qui revient à la religion. Elle-même ne sait pas d'ordinaire le chemin qu'elle a parcouru et se trompe, très sincèrement d'ailleurs, quand elle essaie de formuler à d'autres les motifs rationnels de sa détermination. Le mystère enveloppe aussi souvent les lendemains de conversion. Le seuil de la vérité franchi, les vrais convertis se taisent pour la plupart, mais les curieux du dehors et du dedans voudraient savoir ce qu'ils pensent. Ont-ils trouvé la paix complète et toutes leurs inquiétudes sont-elles calmées? De loin n'avaient-ils pas cru trop parfaite et trop belle cette Église qui les attirait et ne se mêle-t-il à l'austère joie de leurs sacrifices aucune ombre de déception?

On a essayé ici l'étude de ces problèmes de psychologie religieuse, et pour ne pas risquer de théories ou se perdre dans l'abstraction, on s'es. borné à regarder vivre quelques âmes, à l'aube ou au lendemain de leur conversion. La matière des

différents chapitres est empruntée presque uniquement à la littérature anglaise et à l'histoire du mouvement d'Oxford; mais c'étaient là, comme le lecteur s'en apercevra sans peine, autant d'occasions de méditer sur les choses religieuses dans notre pays. Il y a tout avantage à nous étudier ainsi chez les autres. En des sujets si délicats et si vite irritants, nous jugeons plus impartialement ce qui ne se passe pas trop près de nous, et telle leçon, qui prise d'ici, nous paraîtrait importune ou désobligeante, est acceptée de la meilleure grâce du monde quand elle nous arrive de Londres ou de Birmingham.

Birmingham! voici que, depuis quelques années, notre inquiétude religieuse regarde du côté de cette ville d'où rayonna pendant quarante ans sur l'Angleterre la merveilleuse influence de Newman. On ne me reprochera pas de m'être éclairé constamment à la vie et à l'œuvre de ce grand homme, encore si mal connu parmi nous. A l'âge des illusions, je m'étais promis d'écrire cette vie et de résumer cette œuvre. Il y a, j'espère, moins d'ambition dans ce travail fragmentaire où je voudrais qu'à chaque page on reconnût l'empreinte du cœur et de l'esprit de Newman.

H. B.

AVANT NEWMAN

SYDNEY SMITH ET LE CHRISTIANISME BOURGEOIS[1]

I

Si jamais il vous prend fantaisie de visiter la Tour de Londres, vous serez un peu surpris de rencontrer à chaque pas, errant sur ces lugubres dalles, des gardiens très placides, embarrassés dans le costume rouge et noir que portaient les archers du temps d'Henri VIII. Pendant que ces honnêtes gens gagnent ainsi leur vie en donnant aux visiteurs des leçons de couleur locale, tout près d'eux, quelques soldats, d'armes et de costumes modernes, font l'exercice derrière de petites pyramides de boulets. Partout en Angleterre, non seulement dans les tribunaux et les églises, mais jusqu'à la Chambre des communes vous retrouverez le même contraste entre les modes contemporaines et les usages du vieux temps. Alors, pour peu que vous soyez tenté de philosopher, vous remarquerez à votre tour que cet étrange

1. *Sydney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au* XIX*e siècle*, par A. Chevrillon; Paris, Hachette, 1894.

pays se transforme comme les autres, mais avec une majestueuse lenteur. Si cette observation, aujourd'hui banale, ne vous suffit pas, si, éveillé par ce curieux spectacle, vous voulez savoir les étapes suivies par l'Angleterre dans sa paisible évolution et quelles influences ont été tout ensemble assez hardies pour la faire avancer, assez modérées et fermes pour l'empêcher d'aller trop vite, il vous faut faire connaissance avec Sydney Smith.

Sydney Smith! n'ayez pas honte de dire que ce nom ne vous est pas précisément familier. Plus d'un Anglais, même instruit, pourrait, sans trop rougir, faire le même aveu et ne comprendrait pas qu'on ait choisi, pour sujet de thèse en Sorbonne, ce whig de l'ancienne école et ce clergyman arriéré. Il y a tant de grands noms en Angleterre, tant d'influences encore agissantes, et que presque personne ne connaît chez nous : Newman, G. Eliot, Ruskin, Pusey, M. Arnold, Stanley, d'autres encore, sont, à des titres divers, maîtres de la pensée anglaise contemporaine, et il ne serait pas bien difficile de les « découvrir ». C'est ce que je me répétais, en lisant la thèse de M. Chevrillon, un vrai livre français, clair, aéré, pittoresque, semé de mille idées profondes qu'on a presque l'illusion d'avoir trouvées soi-même, tant une simple lecture cursive les fait lever naturellement dans notre esprit. Quel dommage, pensais-je, que M. Chevrillon n'ait pas choisi un sujet plus intéressant et plus près de nous. Pourtant, après avoir fermé le livre, j'hésite davantage à formuler ce regret

Qui sait, en effet, si, pour connaître à fond les auteurs plus modernes et mesurer exactement leur part d'action, il ne serait pas nécessaire d'étudier, au préalable, la vie et l'œuvre du plus populaire de leurs précurseurs.

II

Voici en deux mots le rôle de ce personnage. Par ses écrits, par ses discours, il a rendu possible et il a accéléré la renaissance des idées libérales en Angleterre et, par là, préparé l'admirable mouvement religieux des cinquante dernières années. Avant lui les plus honnêtes gens regardaient comme toutes simples les vieilles lois tyranniques du royaume et ils se résignaient sans peine aux plus coupables abus. La gloire de S. Smith est de leur avoir inspiré des sentiments plus humains, de les avoir amenés à soutenir la politique libérale de Robert Peel et à réclamer énergiquement l'émancipation des catholiques et le reform-bill de 1832.

Quand je parle d'une transformation de l'Angleterre, c'est de l'antique Angleterre patriarcale et agricole que je veux parler.

A cette douairière somnolente, il est né, voici plus de cent ans, une sœur qui ne devait guère lui ressembler : cette sœur, aussi misérable et frêle que l'aînée était rebondie, a grandi dans un nuage de fumée au grincement des premières machines à vapeur. Le vieux manoir féodal qu'était l'Angle-

terre depuis 1648, n'avait pas de place pour cette nouvelle venue. Malingre et trop féconde, elle a traîné derrière elle sa grouillante famille et a bâti pour l'abriter de nouvelles villes où sommeillaient jadis quelques hameaux inconnus. Là, dans un travail sans trêve, loin de l'air pur et des prairies de la *Merry England*, s'est éveillée, s'est affinée, s'est exaspérée une âme anglaise toute différente de celle qui donnait à peine signe de vie sous l'épaisse poitrine du squire et du paysan. Fiévreuse, haletante, cette âme n'est pas tentée de croire à un bonheur terrestre, dont elle n'a aucun soupçon, et elle écoutera avidement toute parole qui la bercera de l'idée du monde invisible et des espérances immortelles. Vienne Wesley, et le méthodisme gagnera dans ces multitudes ouvrières, comme un incendie dans une forêt de sapins; vienne le général Booth, et l'armée du salut, terriblement calme dans son exaltation, promènera dans les rues de Londres ses milliers de convertis.

Mais sans compter beaucoup d'autres différences, Sydney Smith était bien loin de s'adresser au même auditoire que ces deux agitateurs. Notre héros ne fut jamais, n'aurait jamais pu être l'homme de cette jeune Angleterre, industrielle et démocratique. Il la détestait et la méprisait trop pour cela. D'ailleurs, lorsqu'il commença à prendre de l'influence et à être un semeur d'idées, cette chétive se cachait dans l'ombre et rien ne donnait à prévoir qu'elle dût un jour faire trembler le monde. L'ancienne bourgeoisie, remise des alarmes que lui avaient inspirées la révolution française et

les guerres de Napoléon, tranquille, et pour cause, sur le retour de l'empereur, s'était remise à dormir, les pieds au feu, devant la cheminée où la bouillotte chantait. Sidney Smith allait essayer de la réveiller.

Pourquoi ne pas la laisser dormir ? Parce que cette insouciance perpétuait de coupables abus et qu'il y avait par trop d'égoïsme dans ce sommeil. Squires et clergymen chasseurs, riches fermiers végétant à côté du château, tout ce monde enveloppé dans une commune et grossière ignorance ne prend pas garde qu'une poignée de seigneurs mène à son gré le royaume pendant que des innocents souffrent et sont injustement persécutés.

C'est bien exprès que je mêle ainsi le clergyman au squire et au fermier, ses paroissiens, car pour l'ordinaire le recteur du village « demi-bourgeois et demi-fermier » partage, sans aucun mélange d'aspirations sacerdotales, l'égoïsme et les préjugés universels. Entrons au presbytère. Sydney Smith est là pour nous introduire, la visite en vaut la peine, car du coup nous ferons connaissance avec cette petite bourgeoisie qu'il s'agit de secouer et de convertir.

Le révérend Abraham Plimley serait le plus heureux des recteurs de village s'il ne redoutait — la bonne âme — une mystérieuse conspiration papiste contre l'Eglise d'Angleterre. « Rien, d'ailleurs, ne lui manque, n'est-il pas gros et reluisant de belle santé, modèle des époux anglicans, sûr de la fidélité de l'excellente et soumise Mme Plimley qui tous les ans lui donne un héritier nouveau...

Abraham, Mme Plimley, leur fils Noël et leurs six filles ont pris tranquillement racine et végètent avec béatitude dans ce coin de terre argileuse où poussent de grosses betteraves dont la dîme leur fournit régulièrement leur part. Six jours sur sept, Abraham est fermier, il cultive les champs qui entourent son presbytère, il fait valoir sa « glèbe » ; dans sa tête roulent lentement des images de fumures, de labours et de moissons. Le samedi soir... entre deux verres de genièvre à l'eau et deux bouffées de sa longue pipe de terre, le Révérend se rappelle ses devoirs de pasteur, tire d'un bahut une liasse de sermons jaunis qui, depuis dix ans, servent à tour de rôle, et choisit celui de la semaine. Le dimanche, il attelle son antique carriole et, cahotée par les ornières, toute la famille s'achemine vers la petite église..., toute la paroisse est là endimanchée..., gens du manoir et gens du village, ils sont venus là menés par la coutume héréditaire, ayant besoin, le dimanche, de cette cérémonie comme de leurs vêtements propres, sentant qu'elle fait partie de l'ordre établi. Vaguement, une impression de calme et de solennité descend en eux, tandis que le squire, debout devant la Bible ouverte sur l'oiseau d'or, prononce la vieille formule : *Ici commence la première leçon*, et, d'une voix dolente et monotone, lit au peuple villageois les versets foudroyants d'Ezéchiel... Même quiétude, même sérénité respectueuse et béate, lorsque du haut de sa petite chaire de chêne, le pasteur leur verse la dose accoutumée de phraséologie biblique... car il manque d'in-

vention et d'humour, ce bon Abraham ; il répète des formules, il ressasse des lieux communs... Au fond il n'a rien à leur dire, il accomplit un rite... il n'a jamais vécu comme prêtre dans un monde à part[1]. »

Pense-t-on encore un peu autour de ce digne recteur ? Quelques idées se remuent-elles encore péniblement dans ces cervelles épaissies ? Non, ou du moins c'est à peine sensible. On vit, sur les pensées du vieux temps, sur tous les préjugés nationaux. Le dogme unique de ceux qui croient avoir des idées est une horreur du changement, une superstition de la forme établie. Ils voient dans tout changement un danger pour l'Eglise et pour le roi, aussi vont-ils faire mauvais accueil à un projet de réforme dont le bruit finit par arriver jusqu'à eux.

« Grand émoi dans la paroisse lorsqu'un jour on apprend qu'il est question d'émanciper les catholiques. Sur ce petit monde figé depuis si longtemps, une telle rumeur agit comme elle aurait fait en 1605. La foule anglaise change lentement d'idées. Espagnol autrefois, Français aujourd'hui, pour elle le catholique c'est l'ennemi national... C'est un jésuite à figure creuse, au teint terreux, qui se nourrit de pommes de terre et d'eau comme l'Irlandais, ou de grenouilles comme le Français. Voilà l'être qui de ses filets invisibles vient encore

1. Ai-je besoin de dire que ce n'est pas là une traduction littéraire des lettres de Sydney Smith ; on y aura vite reconnu une plume française, parente de celle de Taine. Tout le livre de M. Chevrillon est écrit dans cette langue pittoresque.

envelopper l'Angleterre et travaille à détrôner le bon roi, à ramener l'Inquisition. L'émancipation n'est que le premier acte du complot : aussitôt votée, c'en est fait du protestantisme et de la constitution. Tout à côté de la ville voisine, un quincaillier papiste a tenu des propos significatifs. Secrètement il a rempli sa boutique de grils et de tenailles. Là-dessus les esprits s'émeuvent, le squire, forte tête politique, qui, le dimanche, se repose de la chasse à courre, en se faisant lire un journal, rumine ce qu'il vient d'apprendre. Ce jour-là, suivant la vieille coutume, Abraham dîne chez lui; belle occasion pour les deux représentants de la classe gouvernante, de mettre ensemble leurs lumières. Les dames ont quitté la table, le vin de porto coule... et l'on se met à raisonner. Est-il possible qu'il y ait au Parlement des traîtres à la Constitution et à la patrie. » Là-dessus, le porto aidant, squire et recteur s'échauffent, le squire jure et Abraham s'emporte contre l'Antechrist qui siège à Rome. Voilà deux robustes Anglais bien décidés à faire tomber le ministère plutôt que de jamais soutenir de si horribles projets. Or comme ils sont des centaines de mille sur ce modèle, vous jugez si Robert Peel et le bill d'émancipation ont des chances de triompher.

Heureusement il y a dans une petite paroisse, pas bien loin de celle où Abraham mène sa ferme, un recteur plus intelligent et plus libéral qui va essayer de faire entendre raison à son belliqueux confrère. « Cher Abraham, — écrit Sydney Smith dans ce pamphlet qui est sa meilleure œuvre litté-

raire, — il n'est pas de plus digne ni de meilleur homme que vous. Mais déjà, quand nous allions ensemble à l'école je vous disais et je vous ai toujours dit depuis que vous êtes un gros oison. Les affaires de votre paroisse sont administrées avec un ordre admirable, et, si (j'abrège) les villageois dorment à vos sermons, ils ne cessent pas pour autant d'avoir la figure tournée vers la fontaine d'orthodoxie. Vous ayant donc ainsi rendu justice, je m'en vais du ton de bonne amitié qui nous est familier, vous expliquer mon opinion sur les catholiques et vous dire ce que je pense de la vôtre. » Le pamphlet continue sur ce ton, montrant le ridicule des craintes d'Abraham et la sagesse du bill d'émancipation. Et peu à peu, à force de brochures et de discours, Sydney Smith devait pour sa bonne part arriver à changer les idées des innombrables Plimleys qui remplissaient les presbytères anglicans. Mais voyons plus en détail ce qu'était ce curieux homme et d'où lui venait une semblable puissance.

Il était né en 1771. Elève de Winchester, puis boursier et agrégé de New College à Oxford, il s'était décidé à la carrière ecclésiastique, non pour obéir à une vocation spéciale, mais parce que son père avait refusé de l'aider dans les débuts difficiles du barreau. En 1794 nous le trouvons établi dans une petite cure perdue au milieu des plaines de Salisbury. Là il rencontra un riche propriétaire qui lui demanda d'être le *tutor* de son fils et d'accompagner le jeune homme à Édimbourg. Cette ville était alors la capitale de l'An-

gleterre pensante. Sydney Smith y connut un groupe de jeunes gens, qui se pressaient enthousiastes et sérieux aux cours de Dugald-Stewart; c'étaient Horner, Brougham, Jeffrey, Murray, Allen, Brown, qui « devaient tous laisser leur sillon. En pleine période de réaction contre la Révolution française, en plein régime de répression et de contrainte, ils s'apprêtaient à relever le drapeau whig.... Plus ou moins confusément ils sentaient qu'ils traversaient une période de transition, que l'Angleterre touchait à la fin d'une de ses époques, que de nouveaux besoins la travaillaient profondément ».

D'ailleurs la propagande libérale était un moyen d'attaquer le Gouvernement. Smith, le plus actif et le plus brillant de cette jeune troupe, proposa de fonder une revue pour propager les idées nouvelles. L'idée fut reçue par des acclamations et il fut choisi comme directeur de la *Revue d'Edimbourg* (1802). Bientôt il devient célèbre; ses articles (il en écrivit plus de sept cent vingt), tous sages et bien écrits, faisaient sensation. En 1803 il quitte Edimbourg pour Londres et entre bientôt en relations avec les chefs du parti libéral. *Les lettres de Peter Plimley*, en faveur des catholiques, paraissent en 1806. Ce pamphlet anonyme « le plus spirituel et le plus habile qui ait été composé depuis Swift » fit le tour de l'Angleterre. Quelques mois après ce grand succès, les libéraux renversaient le ministère. « Aussitôt ils récompensent leurs bons soldats : le révérend Sidney Smith reçoit un bénéfice de 500 livres; il est

nommé, dans le Yorkshire, recteur du village de Torston. » C'est la fortune, mais ce ne sera heureusement pas le repos. Le recteur continue à défendre par la plume et la parole ses chères idées. Successivement chanoine de Bristol et de Saint-Paul, il parle, il écrit toujours. A soixante-quatorze ans, la mort le prendra au moment où il vient d'écrire, pour une dernière réforme, un dernier pamphlet.

III

Ecrire et parler, tout le monde en est plus ou moins capable, mais combien auraient été de force à secouer, par des brochures ou des discours, cette société engourdie que j'esquissais tout à l'heure. Philosophes et littérateurs de profession eussent également échoué et n'auraient pas même réussi à se faire entendre : il fallait un vulgarisateur de génie et Sydney Smith fut cet homme-là.

Tenant par toute son âme à la vieille et bourgeoise Angleterre, à peine plus distingué que son auditoire de gros squires et de gros fermiers, il avait tout ce qu'il fallait pour se faire écouter et applaudir. Les raisons ne sont rien ou peu de chose devant ces hommes, il leur faut l'affirmation catégorique, franche, joviale d'un homme de bon sens et de bon cœur. « Il y a deux mots magnifiques dans la langue, dit Sidney Smith, ce sont les mots *oui* et *non* ; il faut les prononcer fortement et hardiment. » Moi, oui, moi qui vous ressemble, qui ai le même sang vigoureux dans les

veines, moi qui ne suis pas un exalté, vous le voyez bien, moi, votre bon ami Sydney Smith, voilà ce que je pense. Vous savez que je suis un honnête homme, que j'aime le roi et l'Eglise comme vous. Regardez-moi donc, voyez si je suis de l'étoffe dont sont faits les papistes. Moi papiste! allons donc, il faudrait être fou pour le croire. Eh bien! tout anglican que je suis, je vous assure qu'il n'est pas juste de tourmenter les catholiques et qu'il est niais d'en avoir peur. Des raisons de ce genre ne nous disent rien à nous qui les lisons ou les devinons soixante ans après, mais maniées par Sidney Smith elles emportaient pièce devant cet auditoire. Le solide bon sens enseveli dans la matière oscillait au son de cette voix honnête et convaincue, un gros éclat de rire passait dans la salle, secouait ces larges épaules et le procès des catholiques était gagné.

N'allez pas croire que le premier venu puisse en faire autant. Sans doute rien ne ressemble moins que la harangue de Smith au discours parfait que prône la rhétorique. Il y a très peu d'idées, presque pas d'arguments et encore moins de logique dans cette éloquence. Mais il y a beaucoup d'images, tout est concret, tout est vivant : chacun peut comprendre et suivre sans peine, bonne et rare fortune pour le commun des auditeurs. Qui, parmi les plus engourdis, ne prendrait plaisir à ce début du dernier pamphlet de S. Smith : « Le revenu de l'Eglise catholique en Irlande est fait de petits sous, de pommes de terre, de chiffons, d'os, de vieilles guenilles, bien pis, de vieilles

guenilles irlandaises. Les prêtres disent leurs prières dans des bouges ou en plein air, parce qu'ils n'ont pas de lieu de prière, et leur religion est la religion des trois quarts des Irlandais. Tout à côté, dans une maison au toit bien solide, aux fenêtres bien closes est un clergyman protestant bien payé qui prêche dans la solitude ; à côté de lui le chantre, à côté de lui le sacristain, à côté de lui la femme du sacristain, tous les quatre furieux contre les erreurs du papisme et prêts à donner leurs vies pour les grandes vérités qui furent établies à Augsbourg. »

Il faut bien peu connaître l'âme anglaise si positive, si rebelle aux idées générales, si défiante des grands mots, pour ne pas comprendre l'effet de cette éloquence toute en images et en paraboles. Ecoutez l'histoire de commère Partington : elle est encore aujourd'hui familière à bien des gens, qui ne savent pas qu'elle fut inventée par Sidney Smith : « Quant à l'idée que les lords pourront empêcher longtemps la Réforme, je la tiens pour la plus absurde qui puisse entrer dans une cervelle humaine. Les efforts qu'ils font me rappellent la grande tempête de Sidmouth et ce que fit l'excellente commère Partington ce jour-là. Pendant l'hiver de 1824, la mer faillit engloutir la ville. La marée monta à une hauteur extraordinaire, les vagues se ruèrent vers les maisons et tout fut menacé de destruction. Au milieu de ce sublime et terrible ouragan, on vit commère Partington, qui demeurait près de la plage, sur le seuil de la maison, un balai à la main, en sabots,

poussant son balai, chassant l'eau de la mer, s'escrimant vigoureusement contre l'océan. L'océan était en courroux. Commère Partington était têtue, mais faut-il vous dire que la lutte n'était pas égale? L'océan battit commère Partington. Elle était de taille à se mesurer contre une flaque d'eau, elle n'aurait pas dû engager la lutte contre une tempête. Messieurs, soyez calmes et fermes; vous battrez commère Partington. »

On embellirait trop cette parole populaire en la jugeant sur ce dernier passage. D'ordinaire les plaisanteries sont plus rudes et plus bruyantes. Il a « la brutalité d'un homme trop vigoureux qui vous brise l'épaule en vous donnant une tape d'amitié »; volontiers quand il défend des catholiques, il plaiderait la démence ou l'imbécillité de son client. Le *John Bull* « au large ventre, aux joues colorées, au verbe haut », est tout entier dans Sydney Smith, et c'est là encore une des raisons de son succès.

Cependant qu'on ne s'imagine pas que cette bourgeoise figure manquait absolument d'une certaine noblesse. Courage, dévouement, bonté, travail, toutes ces vertus valent mieux en somme que l'atticisme, et nous nous ferions une idée fausse de l'âme anglaise, si nous ne les remarquions chez ce pur Anglais.

Tout jeune *curate*, il tâche de transformer sa misérable paroisse; il lui prêche, d'exemple et d'action, son évangile britannique où la saine morale naturelle se mêle à l'hygiène et au confort. Malades, pauvres, ivrognes, enfants, il a soin de

tout : « Il veut *civiliser*, remuer les âmes inertes, leur donner l'envie et le courage de faire effort, moins pour se hausser jusqu'aux vertus chrétiennes que pour améliorer leur condition. » Il les fait travailler et il travaille lui-même ; il réalise sans défaillance sa robuste devise : « Tout homme doit être occupé et mourir avec la conscience qu'il a donné tout son effort. » « A Torston, dans une même journée, il invente des procédés de chauffage et d'éclairage économiques, il prépare des remèdes pour ses paroissiens... il écrit un sermon contre la paresse il compose un pamphlet contre les méthodistes. » N'est-ce pas une journée bien remplie?

Enfin, ce bon Anglais ne connaissait pas la peur. Habitué à se tenir droit et à regarder en face, qu'il écrivît à un ministre ou qu'il abordât un auditoire difficile, l'idée ne lui vint jamais d'essayer de déguiser ses convictions. M. Chevrillon en donne un exemple mémorable : Le 5 novembre, jour de réjouissances publiques en souvenir de la découverte du complot papiste de Guy Fawkes, S. Smith, récemment nommé chanoine de Bristol, devait haranguer, à la cathédrale, les clergymen et les magistrats. La cérémonie religieuse avait été précédée d'un banquet, « banquet d'aldermen ; pour qui sait l'anglais, le mot suffit à faire deviner le menu. La soupe à la tortue, le roast-beef d'Angleterre, le pudding et le porto échauffaient l'orgueil national. » Puis on va en procession à la cathédrale remercier le Dieu d'Israël d'avoir exalté l'Angleterre au-dessus de toutes les nations. La

foule a crié *no popery* selon l'usage et les graves aldermen ont frémi d'aise à ce cri. Maintenant ils sont à leurs places d'honneur à la cathédrale. Regardez-les. Voyez ces antiques costumes des corporations et pensez que les âmes sont aussi d'un autre temps avec leur préjugés et leurs haines. Ils s'apprêtent à dormir, mais cette fois leur sommeil accoutumé va être troublé. Sydney Smith paraît en chaire. Calme et résolu, il se met à défendre le bill d'émancipation des catholiques. « Ils m'ont regardé avec stupeur — disait-il en descendant de chaire — et quelques-uns ont eu du mal à garder la tortue dans leur estomac. » John Bull plaisante encore à sa lourde façon ; n'importe, il a fait preuve de franchise et de courage, il peut écrire à lord Holland, son ami : « J'ai prêché un honnête sermon ».

Les aldermen lui gardèrent rancune, mais à Bristol comme partout, sa puissante parole avait merveilleusement contribué à la transformation morale de son pays. L'humeur de la nation s'adoucissait et son cœur devenait meilleur. On pouvait lui parler de réformes sans crainte d'être anathématisé. L'émancipation des catholiques finissait par avoir la majorité dans le peuple et au Parlement , et, chose plus difficile encore, on commençait à s'apercevoir des cruelles plaies de l'Irlande et à entrevoir l'espérance lointaine de les guérir.

IV

Sidney Smith ne travaillait sans doute pas seul à cette propagande libérale. Ses amis de la *Revue d'Edimbourg* se donnaient comme lui beaucoup de mouvement et gagnaient peu à peu la sympathie des hautes classes; mais enfin notre héros a eu sa bonne part dans le succès final de l'entreprise, et ce n'est pas un petit honneur pour sa mémoire.

Mais cet homme, publiciste et orateur populaire, était en même temps un *clergyman*. A-t-il fait pareillement progresser l'âme du clergé anglican? Cette sérieuse question est malheureusement facile à résoudre. Non, il a gardé intact l'héritage de vertus faciles, de vie confortable et d'insouciance théologique que lui avaient légué ses prédécesseurs. Donnez une intelligence plus éveillée et plus large au brave Abraham Plimley et vous aurez une image assez ressemblante du tempérament ecclésiastique de Sidney Smith. Comme ils sont encore quelques-uns sur ce vieux modèle, il est bon de nous arrêter un peu devant ce type du recteur ou du chanoine anglican.

Toute religion consiste à marcher vers une terre promise; or, quelle était la terre promise pour le petit vicaire qui commençait allègrement sa carrière à la fin du siècle dernier? Que veut-il? Sauver les âmes, les sanctifier et se sanctifier avec elles? Mais il n'y pense pas même : il veut, avant tout, faire honnêtement sa fortune. Pour le quart d'heure, il n'est pas encore rétribué;

patience, patience, les émoluments viendront : d'abord une bonne cure, puis une stalle à Bristol qui lui donne droit à une délicieuse maison de campagne, enfin la grasse sinécure de chanoine de Saint-Paul ; la fortune, la gloire, le repos ; il pourra dire en souriant «je ne désire plus de réformes, je ne suis plus pour les changements. Les chanoines de Saint-Paul ne sont pas amis des changements[1]».

Le paradis viendra après, car l'heureux chanoine n'a garde de refuser cette prolongation de bonheur. Mais rien ne presse et on peut attendre, car décidément cette vie mortelle vaut bien la peine de vivre et rien n'est si doux qu'un bon dîner, un charmant jardin et une chaude maison. Puis comme la terre serait moins agréable si on y côtoyait trop souvent la souffrance d'autrui, aidons le prochain, tout en avançant nos affaires, à diminuer ses peines et à centupler ses plaisirs. Apprenons-lui l'épargne, la divine épargne dont, je ne sais comment, Dieu a oublié de faire un commandement spécial et travaillons à répandre partout les bienfaits de la civilisation. Courage! La terre promise n'est pas loin; nous sommes nés dans un joli temps. Comment pouvait-on être heureux au moyen âge, *dark ages* qui ne connaissaient ni thé, ni sucre, ni parapluies, ni bretelles. A quoi pensent donc ces petits jeunes gens, comme Byron

1. Pour ne pas se méprendre sur le sens de cette phrase, il faut se rappeler que même à Saint-Paul il continua sa campagne en faveur des catholiques, à un âge où il ne pouvait plus espérer d'avancement.

et Shelley, qui ont l'air de se trouver mal à l'aise? Je n'entends rien, pour ma part, à cette maladie du siècle qui les tourmente : aidez la digestion de ces malades et leur âme s'ensoleillera comme la mienne. Qnant à ces écervelés d'Oxford, Newman et ses fidèles, ils me dégoûtent avec leurs idées de succession apostolique; comment ne pensent-ils pas, les insensés, qu'on devait être cousu de rhumatismes dans l'humidité des catacombes, et que saint Augustin, avec ses fièvres d'Afrique, aurait, pour un gramme de quinine, sacrifié tout son esprit.

On croit que je force la note et il vaut mieux laisser la parole à Sydney Smith. Quelque temps avant sa mort, le jovial patriarche se recueille, il jette en arrière un regard sur le temps de sa laborieuse jeunesse, il voit le chemin que la civilisation a fait depuis lors, et il laisse éclater sa reconnaissance.

« Dans ma jeunesse on ne connaissait pas le gaz; j'errais à tâtons par les rues de Londres. On mettait neuf heures pour aller de Taunton à Bath; aujourd'hui, on en met six pour aller de Taunton à Londres... je n'avais pas de parapluie; impossible de fixer mes culottes : on ne connaissait pas les bretelles. Si j'avais la goutte, il n'y avait pas de colchique; pas de quinine contre la fièvre. » En vérité, selon la remarque de M. Chevrillon, que n'est-il venu au monde quelques années plus tard; s'il lui avait été donné de voir l'Exposition de 1889, il se serait cru en paradis.

Tout cela n'est pas de la religion, direz-vous;

c'est ce qui vous trompe. Étant donné que « le bonheur augmente avec le nombre de guinées que l'on encaisse », la religion est un des plus solides facteurs de ce bonheur. L'Evangile nous garde des mauvais plaisirs qui épuisent vite la santé et les forces, il prêche aux autres le respect de la propriété ; il est tout ensemble — ô bonté ineffable du Seigneur — une caisse d'épargne et un coffre-fort.

Mais peut-être y aura-t-il quelque petite place à l'inquiétude religieuse dans le livre où ce bon recteur résume ses *avis* à ses paroissiens. Ecoutez : « Ne restez pas assis avec des habits mouillés ; pas de santé qui résiste aux habits mouillés ; vite enlevez-les... J'interdis tout braconnage : c'est la ruine pour vous et les vôtres ; on ne manquera pas de vous attraper un beau matin avec un faisan dans une poche et un lièvre dans l'autre, etc., etc., etc. » Toute la morale de Sydney Smith est dans ce livre et tout le livre est sur ce ton.

Sa vie, mieux encore que ses discours et que ses livres, prêche ces douces leçons. L'épargne, la modération, le travail, lui ont donné ce qui pour lui est le souverain bien. « Notre maison, écrit-il sur ses vieux jours, est pleine de bœuf, de bière, de pâtés, d'enfants, de livres ; la vie coule très agréable, malheureusement je me souviens trop souvent que j'approche de ma fin. »

M. Chevrillon ne se lasse pas de nous montrer la joie complète et sonore de ce brave commerçant qui, ayant la double chance d'avoir bien mené ses affaires et aidé les autres à bien mener les

leurs, jouit de sa grosse fortune et de son opulente santé. J'espère qu'il y a un peu d'ironie dans l'admiration que le biographe prodigue à son héros : pour moi, le spectacle de cette vieillesse me serre le cœur ; ou je ne comprends rien à l'Evangile, ou ce n'est pas ainsi qu'un chrétien doit attendre la mort. Quand on a dépassé soixante-dix ou quatre-vingts ans, il y a peut-être quelque autre chose à faire que de cueillir des roses ou de traduire Horace en vers anglais : plus j'aime et je vénère nos sereines vieillesses chrétiennes, où une douce inquiétude tempère l'espérance et où toutes les joies de ce monde s'effacent devant l'intense désir d'aller enfin voir le Christ, plus je me sens mal à l'aise devant ces hommes robustes, heureux de jouir de la vie pleinement et jusqu'au bout, et qui ne voient dans la vieillesse qu'une dernière étape de plaisir.

Pendant que s'achevait ainsi, dans une sérénité olympienne, cette carrière d'un homme heureux, les étudiants d'Oxford écoutaient haletants, une nouvelle éloquence et des idées que leurs pères, les auditeurs de Sydney Smith ne soupçonnaient pas. Un jeune clergyman avait trouvé dans l'Evangile la condamnation de la bourgeoise Angleterre et il rappelait hardiment à ses compatriotes que le temps des promesses de l'Ancien Testament était passé. La prospérité matérielle de l'Angleterre, que S. Smith aurait donnée comme une preuve de la divinité de l'anglicanisme, faisait trembler le prédicateur de St-Mary's d'Oxford, et il se demandait avec angoisse si une Eglise,

plantureusement comblée des biens de ce monde, n'était pas en revanche absolument dépouillée des biens du ciel.

« Chez les Hébreux, disait-il, la félicité temporelle était une récompense de Dieu, une preuve que Dieu était content : qui sait si les choses ne vont pas en sens inverse chez nous. Quand les Juifs se voyaient dans l'adversité, ils concluaient que Dieu voulait les punir ; nous autres quand nous nageons dans toutes les joies de ce monde, ne serait-ce pas que Dieu nous châtie[1]. »

Merveilleuse puissance du génie et de la grâce ! cette dure doctrine, en dépit de tous les anathèmes, devait pénétrer profondément l'âme anglaise et la transformer. Pauvre âme, plongée dans l'égoïsme et la matière; Sydney Smith, au commencement de ce siècle, était parvenu à l'adoucir, à la rendre humaine : il ne pouvait faire davantage parce que lui-même ne concevait pas d'autre idéal. Arrive Newman, et sur ses ailes, cette âme laissant la matière, s'élève à l'amour du sacrifice et à un désir implacable de trouver la vérité. Sydney Smith et Newman ; deux grands hommes sans doute, mais combien le jovial chanoine perd de sa grandeur si on le rapproche de la noble et sainte figure de Newman.

1. Newman, *Parochial et Plain sermons*, t. V.

PREMIÈRE PARTIE

AUBES DE CONVERSION

CHAPITRE PREMIER

L'INQUIÉTUDE DE NEWMAN ET LA SÉRÉNITÉ DE PUSEY[1]

Tout le monde connaît le nom de Pusey. Dans beaucoup de souvenirs d'enfants, ce nom est resté comme celui d'un célèbre vieillard anglican, sympathique à l'Eglise romaine, et qui sûrement devait se convertir avant de mourir. Il attend, il attend, disait-on, il a quelques derniers doutes à résoudre, mais il va venir à nous et sa conversion entraînera la moitié de l'Eglise anglicane... Il n'est pas venu, il est mort dans l'hérésie, et on escompte encore chez les anglicans le prestige de sa longue et sainte vie.

Le chanoine Liddon, disciple préféré de Pusey, avait commencé à écrire l'histoire de son maître,

1. *Life of Edouard Bouverie Pusey*, by H. S. Liddon, late canon of St Paul's, — Edited by the RR. Johnston et Wilson. Londres, Longmans, 4 vol., 1893-1894.

et il est mort à la besogne après dix ans de travail. Deux autres *clergymen* d'Oxford ont repris l'œuvre interrompue et l'ont menée à bonne fin. Elle ne forme pas moins de quatre gros volumes, lourds de toute façon. A de pareilles proportions, on comprend qu'il ait fallu quinze ans pour élever ce monument, réclamé et attendu avec une pieuse impatience par les nombreux fidèles du docteur Pusey.

Voilà plus de quinze ans qu'il est mort! N'est-ce pas bien tard pour parler encore de lui? Oui, ce serait peine perdue si l'on n'avait d'autre but que de rechercher curieusement les souvenirs de sa vie; mais n'est-il pas intéressant d'essayer de résoudre le problème qu'éveille le spectacle de cette existence? Cet homme que nous avions cru si près de Rome, quel spécieux argument ou quelle secrète faiblesse l'ont-ils arrêté sur le seuil de la vérité? Quand ses meilleurs amis passaient les uns après les autres à l'Eglise romaine, comment lui s'est-il acharné à son impossible rêve d'infuser une nouvelle sève à la branche séparée du tronc? Quel combat l'erreur et la vérité se sont-elles livré dans cette intelligence peu commune, et quel est le secret de l'incompréhensible ténacité avec laquelle cet homme de bien s'est cramponné à l'erreur? Il me semble que l'intérêt de ce problème ne peut pas vieillir. Sous un nom ou sous un autre, les Puseys abondent autour de nous : tous, nous avons rencontré de ces honnêtes gens, dont nous n'osions pas suspecter la bonne foi, et qui pourtant paraissaient réfractaires à la vérité,

disciples naïfs et convaincus de maîtres menteurs, dupes entêtées dont aucune controverse ne pouvait ébranler la paisible incrédulité. De cette classe d'hommes, chaque jour plus nombreux, on trouverait difficilement un représentant plus achevé que Pusey. Ceux-là mêmes, qui n'auraient aucun souci d'un nom encore vénéré et d'une influence persévérante chez nos voisins, pourront trouver quelque utilité à étudier, dans la vie de Pusey, un cas intéressant de la psychologie — j'allais dire de la pathologie — de la Foi.

I

Faisons rapidement le tour de la vieille Université dont Pusey n'est presque jamais sorti pendant les soixante dernières années de sa vie. Dans cette ville du passé chaque pierre a son histoire; je doute pourtant qu'aucun des souvenirs d'Oxford égale en intérêt ceux qui nous parlent, à chaque pas, de Pusey et de Newman.

Voici le collège de la Trinité. Là, vers 1820, le fils d'un banquier de Londres se préparait aux grades académiques, fuyait les parties fines des étudiants, faisait connaissance, dans Gibbon, avec les Pères de l'Eglise et se reposait d'Hérodote et de Thucydide en lisant les romans de Walter Scott. Voici la chapelle aux colonnes torses, où le jeune homme écoutait avidement la musique de la Bible anglaise, et récitait, sans éprouver le moindre doute sur la divinité de son Eglise, les

formules du *Prayer-Book*. Voici le large *hall* où, perdu dans la foule des étudiants, Newman prenait ses repas. Quand il regardait les portraits pendus à la muraille, qui lui eût dit qu'il devait figurer un jour, en costume de cardinal et à la place d'honneur dans cette galerie des gloires de *Trinity*.

Au même moment, Edouard Bouverie Pusey, d'un an plus âgé que Newman, achève ses études au collège de Christ-Church. Les deux étudiants ne sont pas encore en relations, ils se rencontreront bientôt à Oriel, où tous deux obtiendront, presque en même temps, une place d'agrégé.

Oriel! collège modeste et sans apparence, et qui pourtant va voir naître et grandir le Mouvement d'Oxford! Oriel, où vont s'aimer et s'unir les plus brillantes et les plus généreuses natures que la vieille ville universitaire ait jamais connues, Keble et Pusey, Froude et Newman!

Le plus âgé de cet admirable groupe venait de publier un petit livre de poésies religieuses : *l'Année chrétienne*, qui tranchait sur le formalisme vide et froid de la littérature anglicane et faisait jaillir des sources vives de dévotion, de chaque ligne du *Prayer-Book*. Newman, Froude et Pusey, sous le charme de cette âme et de ce livre, se mettent, au milieu de cette jeunesse frivole, à ambitionner la sainteté : ils travaillent à l'acquérir, ils s'examinent, ils se jugent, ils se condamnent, ils se transforment. Vienne l'heure — et elle va sonner — où leur Eglise, menacée au dehors par les exigences de l'Etat et au dedans par

la contagion libérale, se verra près de la ruine, ces quatre hommes seront prêts à se lever pour la défendre; ils travailleront, de toutes les forces de leur jeune enthousiasme, à ressusciter cette Eglise mourante de richesses, de vie commode et de bien-être, en essayant de lui rendre la ferveur des premiers temps.

Entre Oriel et Christ-Church, cette église couverte de lierre, basse et massive avec sa tour carrée, c'est Sainte-Marie. Les plus beaux sermons anglais ont été prononcés dans la chaire de cette église. C'est là que Newman, curé de Sainte-Marie, enthousiasmera bientôt la jeune université.

La route n'est pas longue d'Oriel à *Christ-Church*, du collège de Newman aux appartements que Pusey occupa lorsqu'il fut nommé professeur d'hébreu. Que de fois ils ont fait ce chemin pour se rendre l'un chez l'autre! Que de fois ils l'ont parcouru côte à côte dans ces dix années de leur intimité, depuis la belle espérance et l'ardeur de leurs débuts d'apostolat, jusqu'au jour où les deux amis, prévoyant la séparation suprême, n'eurent plus le courage de se parler.

Le royal professeur d'hébreu est, de droit, chanoine de Christ-Church, la cathédrale d'Oxford. Les maisons des chanoines à côté les unes des autres, forment un immense rectangle, dont la ligne austère ne manque pas de majesté. La maison que Pusey vint habiter, lorsqu'il fut nommé professeur d'hébreu, est à un des coins de ce rectangle. Je voudrais vous introduire dans cette maison que les anglicans regardaient comme un

sanctuaire, vous montrer cette chambre de travail, cette table basse, cet autel pour la cène quotidienne, et, entre deux chandeliers, cette image de la Sainte Face, devant laquelle il s'est agenouillé tant de fois.

Mais ces souvenirs, ces reliques, ne sont plus à Christ-Church : il a fallu faire place nette pour installer le successeur de Pusey. Tout a été transporté à Pusey-House, sorte de presbytère où quelques clergymen se sont réunis pour garder la mémoire du maître et continuer à Oxford son apostolat. C'est là qu'il faut aller, pour se faire une idée de la dévotion profonde qui entoure ce saint anglican. On a placé ce beau tableau de la Sainte Face au-dessus de l'autel d'une modeste chapelle, à peu de distance d'un autre tableau qui représente Pusey sur son lit de mort. Comme je quittais cette chapelle, l'aimable clergyman qui m'avait introduit à Pusey-House me montra une photographie qui représentait la chambre de Pusey, et me fit remarquer, parmi les rares tableaux de cette chambre, le portrait de Newman.

Newman et Pusey ! Pusey et Newman ! ces deux noms reviennent sans cesse aux lèvres, quand on se promène dans les rues d'Oxford. Tout parle de leur amitié, tout évoque la pensée de leurs relations si douloureusement brisées. Etudions l'origine de ces relations plus tard si intimes, et l'une des meilleures, l'une des seules joies de la vie de Pusey.

II

Newman fut longtemps un des admirateurs enthousiastes de Pusey avant de devenir son ami. Une naissance et des manières de gentilhomme, une réputation déjà très répandue de vie austère et fervente, une précoce érudition, augmentée pendant deux longs séjours en Allemagne, tout contribuait à donner un réel prestige au futur chanoine de Christ-Church. Quoiqu'ayant à Oriel la même position que lui, Newman, timide, presque négligé dans ses manières, incapable de se faire valoir au dehors, très réservé et défiant de lui-même, mit beaucoup de temps à entrer dans la familiarité de son collègue et, même après sa liaison avec lui, il était loin de le regarder comme un égal. « Je l'avais surnommé ὁ μέγας, raconte-t-il; son érudition, son activité prodigieuse, son dévouement à la religion me subjuguaient. » Aussi lorsque, pour réveiller l'idée religieuse dans les consciences assoupies, Newman commença, avec l'aide de ses meilleurs amis, à écrire et à répandre les *tracts*, il n'avait pas osé compter, pour cette œuvre, sur le concours de Pusey.

Quelle apparence qu'un homme, déjà considéré dans Oxford, pour sa situation et son caractère et à qui tout promettait un bel avenir, allât se compromettre en donnant son nom à une bande de volontaires et en consentant à mener avec eux une guerre de partisans.

Car c'était bien de cela qu'il s'agissait. Ces

jeunes gens s'étaient jetés dans la mêlée sans aucune mission. Leurs chefs naturels, les évêques, avaient, depuis longtemps, perdu l'habitude du combat, et, sans inquiétude en face du danger pressant, ils n'avaient pas même songé à chercher des défenseurs. Eux alors, les jeunes, s'étaient levés à la voix d'un curé de campagne et d'un agrégé de trente ans ; ils en avaient appelé à leurs frères dans le sacerdoce, comme ils disaient ; ils leur avaient remis en mémoire leurs droits et leurs devoirs, et l'impulsion avait été si puissante et si vibrante que, de tous les côtés, on avait répondu. Les étudiants portaient les *tracts* de presbytère en presbytère, et ces courtes feuilles, animées d'une passion communicative, allumaient partout l'incendie. Tout ce qui avait encore un peu de foi et de cœur relevait la tête, on se prenait à espérer, pour cette Eglise trop confortable, des jours d'héroïsme et de sainteté.

Ce plan de campagne simple et hardi avait eu, sans doute, l'approbation de Pusey, mais le savant chanoine restait encore en dehors du mouvement. Au bout de deux ans, gagné par cette contagion de dévouement, il consentit généreusement à faire davantage, il entra résolument dans la bataille en signant un *tract* sur le baptême et en commençant, avec Newman, à publier la *Bibliothèque des Pères*. Certes, ce n'était pas là une recrue vulgaire. « Il nous donna du même coup, raconte encore Newman, une position et un nom. Il avait une grande influence due à ses convictions solides, aux munificences de ses aumônes, à son

titre de professeur, à ses alliances de famille, à ses rapports familiers avec les autorités universitaires. »

Sur le conseil de Pusey, on résolut d'agrandir les *tracts*, de remplacer par de véritables livres ces petits fascicules qui, jusqu'alors, n'étaient pas plus lourds que nos journaux. Le grave professeur aurait eu trop de peine à plier son esprit à cette alerte besogne et d'ailleurs les petites feuilles avaient, pour ainsi dire, ouvert un chemin à des ouvrages plus complets,

Maintenant que les deux amis travaillent définitivement côte à côte, je voudrais les suivre de plus près, et entrer dans le secret de leur intimité. On verra bientôt que cette curiosité n'est pas inutile et que, en la satisfaisant, nous préparons des éléments de réponse au problème que nous nous sommes proposé d'élucider.

III

Disons-le d'abord, au risque d'étonner ceux qui ne connaîtraient Pusey que par la réputation de ses livres. Ce savant, à la plume si embarrassée, aux longues et pénibles phrases, ce controversiste presque maussade même dans un *Eirenicon*, et qui, selon le mot de Newman, prenait une catapulte pour lancer la branche pacifique de laurier, cet âpre théologien incapable de sourire, était pourtant une âme très aimante, tourmentée du besoin de donner et de recevoir de l'affection.

Toute sa vie en fait preuve. Lorsque, jeune agrégé, il se lance avec fougue dans l'étude de l'arabe et de l'hébreu, lorsqu'il part pour l'Allemagne en quête de plus savants professeurs, vous pensez sans doute que son cœur est bien calme et a oublié d'avoir vingt ans. C'est tout le contraire. Ce travail excessif est le seul remède que ce pauvre jeune homme ait trouvé pour guérir, ou pour oublier, ou pour croire oublier ses peines d'amour. Pusey amoureux! L'auteur de l'*Eirenicon*, et de *Daniel*, et des *Petits Prophètes*, et des *Sermons d'Oxford!* En faisant cette découverte, on serait tenté de sourire; on aurait tort, car cette pure affection de jeunesse devait le faire beaucoup souffrir.

Ceux qui ont lu l'apologie de Newman, se rappellent avec quelle délicatesse il raconte sa précoce résolution *to lead a single life* et de ne pas partager son âme entre la créature et le Créateur. Chose merveilleuse! Une voix secrète parlait déjà de virginité à cet enfant qui n'avait jamais vu que des *clergymen* mariés. Or, cette voix, Pusey ne l'entendit jamais. Il avait dix-huit ans, lorsqu'il rencontra pour la première fois miss Maria Catherine Barker. Depuis ce jour, sa vie fut toute différente de ce qu'elle avait été jusque-là. Sous des apparences de froide réserve, ces âmes anglaises cachent souvent des trésors de tendresse, et Pusey, l'austère Pusey, s'était donné passionnément à ce premier amour. En vain son père, mécontent — on ne nous dit pas pourquoi — de cette inclination, signifia-t-il au jeune homme

l'ordre de ne plus avoir aucune relation avec miss Barker. Cette mesure mit Edouard Pusey dans le plus violent désespoir. Il songea à abandonner ses chères études et à quitter Oxford, il crut même qu'il allait en devenir fou. Des amis lui firent comprendre que le salut était pour lui dans l'exercice et le travail. Il se plongea donc avec acharnement dans ses livres. « Pusey travaille en désespéré, écrivait à cette époque un de ses camarades, le plus que je peux faire est de l'obliger à prendre une heure d'exercice. » Quand, par extraordinaire, il s'accordait quelque distraction plus longue, comme une partie de chasse ou une course à cheval, c'était toujours pour y trouver le triste plaisir d'apercevoir ou de deviner, derrière le rideau d'arbres de la Tamise, ce château de Fairford que son cœur ne quittait guère et où il lui était défendu d'aller.

Après neuf ans d'attente, il put enfin obtenir la main de miss Barker. Ils se rencontrèrent à Cheltenham où elle se trouvait alors. Ce jour de printemps, précédé d'un si long et si dur hiver, resta jusqu'au bout gravé dans le souvenir de Pusey. Peu de temps avant la mort du vieillard, sa fille étant allée passer une journée à Fairford, demanda au départ quelques fleurs pour les apporter à son père. M. Raymond Barker lui donna un vase de verveine. En le voyant, Pusey se mit à pleurer, puis il dit : « Quand je proposai à votre mère de devenir ma femme, elle me donna une branche de verveine et depuis je ne peux voir cette fleur sans me rappeler ce souvenir. »

Il ne faudrait pas croire pourtant que le jeune hébraïsant n'offrit pas d'autres fleurs à sa fiancée. La branche de verveine était à peine fanée, que, pour répondre à un désir de miss Barker, Pusey l'initiait aux doctes occupations de sa vie.

Après lui avoir exposé son plan d'une revision de la version autorisée de la Bible, il lui indique en quoi elle pourra s'unir à ce travail :

J'aurai l'audace de vous charger d'une grosse besogne ; ce sera de juger ce qui, dans ma traduction, ne sera pas suffisamment clair (car, pour l'auteur lui-même, tout est également clair), parfois de transcrire mes notes, même de m'aider dans la correction des épreuves, de lire pour me trouver des renseignements ; j'ose à peine ajouter, etc., etc. Mais, ai-je besoin de le dire, je ne vous demanderai jamais rien de trop rebutant. Voilà quelques-unes des terribles conséquences de votre consentement à partager la vie d'un *student*[1].

Voilà, je pense, une assez curieuse lettre d'amour, et nous sommes bien loin du parfum de tout à l'heure. C'était bien pourtant le même homme, et, chose plus étrange, en se soumettant d'avance à un pareil programme, l'aimable jeune fille ne tremblait pas. Sans peur, elle acceptait toutes ces corvées, non par la sotte ambition de devenir une femme savante, mais parce que son noble cœur ne reculait devant aucun dévouement.

Du reste, la lecture et la réflexion l'avaient déjà façonnée aux idées sérieuses : on voit, dès ses

1. Je laisse volontairement à la traduction quelque chose des aspérités et de la lourdeur du texte.

premières lettres, qu'elle a beaucoup étudié les choses religieuses ; elle lui pose des difficultés, lui montre les contradictions qu'elle croit apercevoir dans les Livres saints, lui expose les doutes que fait venir en elle le spectacle des divisions au sein de la chrétienté, lui demande pourquoi on ne jeûne plus dans l'Eglise d'Angleterre, lui fait, en un mot, une foule de demandes qui embarrassent, plus d'une fois, la science mal digérée d'Edouard Pusey. Le premier mouvement, en lisant ces lettres, est de sourire à cette façon anglaise et anglicane d'écrire à un fiancé; puis, malgré soi, on se laisse attirer par cette jeune intelligence, plus lucide, plus logique que celle du savant professeur d'hébreu. On croit découvrir en elle ces inquiétudes des premiers doutes, ces commencements de crainte, ce besoin douloureux de pleine lumière, que lui ne devait jamais éprouver, et qui sont pourtant comme le prélude nécessaire de la conversion.

IV

Ainsi pieuse, sérieuse, intelligente et légèrement inquiète sur les questions religieuses, qui pouvait être mieux préparé que cette jeune femme à subir l'influence de Newman? Sans doute, la connaissance s'était faite dans ce salon de Christ-Church, où Mme Pusey vit souvent venir le jeune chef du parti *tractarien*. Bientôt, l'intimité avait

été complète entre ces deux âmes, et par là s'était resserrée entre Newman et Pusey. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que sans elle l'amitié entre ces deux hommes, si différents l'un de l'autre, n'aurait pas été si forte ni si durable. Pusey aimait beaucoup Newman, mais j'ai peine à croire que Newman ait eu jamais beaucoup de vive sympathie naturelle pour Pusey. Mme Pusey fut le lien qui les unit et, quand le moment de la séparation fut venu, n'est-ce pas son souvenir à elle, à elle morte avant d'avoir pu prévoir la catastrophe, qui mêla le plus de tristesse à l'amertume des adieux?

Selon la remarque d'un spirituel écrivain, tout Anglais a au fond du cœur un Berquin qui sommeille et qui se réveille à la vue d'une *nursery*. Les *clergymen* ne font pas exception à cette règle et nous ne perdrons peut-être pas notre temps en suivant nos deux clergymen dans la *nursery* où les petits Pusey prennent leurs ébats. Ils sont quatre et presque tous doivent apporter à leur père de courtes joies et de longues douleurs.

L'aînée, Lucy, est née le 27 juillet 1829. C'est Pusey qui l'a baptisée lui-même, car il aime à fondre ainsi dans une action religieuse la tendresse du père et le pouvoir du ministre de Dieu. Il a encore baptisé Philippe, né en juin 1830, quelques semaines avant le fameux sermon de Keble, qui devait donner le signal du Mouvement d'Oxford. En 1832, c'est Newman qui baptise la petite Catherine, et c'est peut-être encore lui qui a baptisé Marie, la dernière enfant de son ami. Tous quatre

ont vite appris à connaître Newman et lui, timide et, presque sauvage dans le monde, joue avec eux comme un père avec ses enfants. Un étudiant de Cambridge, amené à Oxford par la curiosité de voir Newman et Pusey, est tout surpris, après un dîner, où on avait causé théologie, de voir entrer au salon les enfants de Pusey :

Un grimpe sur les genoux de Newman; Newman met ses lunettes sur le nez du petit homme, puis sur celui de sa sœur, et les petits Pusey étaient ravis. On dit que Newman déteste toute conversation dogmatique. Il travaille tant, qu'en société il aime à ne pas parler de choses sérieuses. Il raconta à ses enfants l'histoire de la vieille et du bâton qui faisait les commissions, balayait la chambre et allait chercher de l'eau. La vieille veut s'en débarrasser et le casse : voilà deux bâtons animés qui se mettent à ses ordres.

S'il avait essayé d'agir ainsi avec ses enfants, l'austère Pusey eût été bien empêché. Il avoue quelque part n'avoir jamais pu réussir à se mêler à leurs jeux, je le crois sans peine, car j'imagine qu'il ne devait pas savoir les mettre à l'aise et que sa sérieuse présence gênait plus ou moins ces étourdis. Les hommes comme lui ne savent ni montrer ni dire leur tendresse, mais ils n'en aiment pas moins ardemment pour cela.

En effet la pensée et le cœur de Pusey ne quittaient guère son foyer.

En passant près de la croix de la cathédrale qui abrite notre *dear home*, écrit-il à sa femme pendant un petit

voyage, j'ai béni les enfants comme je vous ai bénie, avec la meilleure des bénédictions. Dites-le-leur, et que je les bénis encore et que j'ai beaucoup pensé à eux ce matin en me levant.

Un autre jour il écrit qu'il vient de prêcher pendant une heure et demie.

L'auditoire écoutait et les chers petits enfants étaient tranquilles et sages : cela naturellement me fit beaucoup penser à nos petits à nous.

Plus la *nursery* est aimable, plus il est cruel de songer aux dangers qui planent toujours sur elle et de ne pouvoir la soustraire à la puissance de la mort.

Kate, la baptisée de Newman, partit la première :

Notre chère petite, écrit Pusey à son ami, le 7 novembre 1832, celle qui par vous est devenue membre de l'Eglise de Dieu, a été sauvée de toutes les souffrances de ce monde avant de les avoir connues. Son départ a été soudain, mais nous devons remercier Dieu de ce qu'il a fait. Elle avait tout l'air de promettre qu'elle serait douce et gentille ici-bas, mais elle est allée orner la maison de son Père.

Peu de jours après, Pusey écrivait :

Le soir avant les funérailles, sa petite figure semblait dormir. Je l'ai accompagnée tout seul à la cathédrale. Je n'aurais jamais cru pouvoir me trouver dans un si grand calme et être capable d'entrer pleinement dans ces hautes mais dures paroles : « Nous te remercions, mon Dieu, de ce qu'il t'a plu de délivrer notre sœur. »

Mme Pusey ne prenait pas ces épreuves avec moins de foi que son mari. D'ailleurs Newman était là pour lui donner du courage, Newman qui, dès ce moment-là, était tout à fait de la maison et qui dirigeait la généreuse femme à la poursuite des plus difficiles vertus.

Elle le vénérait comme un saint et aucune lecture ne lui faisait plus de bien que celle des sermons de Newman. Les confuses brochures de Pusey la troublaient, la fatiguaient sans la pénétrer de la même façon. Elle avouait cette impression à son mari avec une naïve franchise, et celui-ci, très humble, loin de se montrer offensé d'une telle préférence, lui expliquait longuement pourquoi Newman valait mieux que lui.

Et comment aurait-il pu ne pas tout aimer dans cette jeune femme dont le dévouement acceptait joyeusement les plus lassantes corvées. On se rappelle le programme d'une vie de savant à deux, qu'à la veille du mariage, Pusey adressait à sa fiancée. Elle n'avait pas frémi alors, et ne recula pas davantage quand il s'agit de tenir parole. Si vous aviez visité à cette époque la bibliothèque *Bodleïenne*, vous auriez été surpris d'y rencontrer une femme de clergyman assise devant des in-folio. C'était Mme Pusey revisant, pour son mari, le texte original de saint Augustin.

Pusey venait de donner à Newman l'idée de commencer une édition populaire des Pères. Cette œuvre devait efficacement concourir à l'entreprise de restauration religieuse poursuivie par l'école d'Oxford. Pusey s'était chargé de la traduction

d'un des premiers volumes, les *Confessions* de saint Augustin; mais, comme son cours et ses autres occupations l'absorbaient, sa vaillante femme avait pris pour elle le plus long et le plus pénible de la besogne, heureuse de travailler ainsi dans l'ombre, à la grande œuvre du Mouvement.

Le Mouvement d'Oxford ! Qui donc en partagea plus complètement les aspirations, qui en pénétra mieux l'esprit que cette enthousiaste amie de Newman ? Hélas ! celui-ci ne devait pas avoir le temps de la conduire jusqu'au terme de ce chemin que lui-même, sans le savoir, faisait avec elle. Mme Pusey allait mourir avant la fin de l'étape, et Dieu devait lui épargner la douloureuse alternative de choisir entre la religion de son mari et la direction de Newman.

Depuis 1835, époque du premier *tract* de Pusey, elle souffrait de la poitrine, et, à partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'une longue et pénible lutte contre ce mal qui devait l'emporter au bout de cinq ans. Qu'on me pardonne d'insister un peu sur ce chapitre et de m'arrêter devant cette communauté de souffrances qui devait tremper si fortement l'amitié des deux chefs du Mouvement.

Pendant qu'elle traînait un rhume inguérissable la pauvre mère était encore tourmentée par la maladie de son fils Philippe. Ce gentil enfant se prêtait, avant de les bien comprendre, aux rêves qu'on faisait en famille sur son avenir : il voulait, disait-il, prêcher un jour dans la chaire de Newman, et maintenant, atteint, lui aussi d'une ma-

ladie de poitrine, il passait desmois entiers entre la vie et la mort :

Philippe, écrivait Pusey à sa femme, pendant un voyage qu'elle avait dû faire à Londres pour consulter un médecin, Philippe ne va pas mieux non plus. *Fiat voluntas Dei*. Puisse-t-il vous soutenir et vous donner la force. « L'accablement pèse sur nos cœurs pendant la nuit, mais sur le matin revient la joie. »

Il lui donne le bulletin du médecin, puis il continue :

Voilà une triste lettre, ma chère femme. Cette vie si précaire de nos enfants, c'est une des souffrances qui vous vient, à vous, d'avoir uni votre vie à la mienne. Pourtant bien des mères, si elles connaissaient la réalité des choses, consentiraient à avoir comme nous leur enfant malade et, s'il plaît à Dieu, mourant et mort. Tout cela nous met plus pleinement sous la dépendance de la main paternelle de Dieu.

A ces angoisses venaient s'ajouter des peines morales. Mme Pusey avait des doutes sur la validité de son baptême. Baptisée par un *dissenter*, devait-elle demander à être rebaptisée sous condition ? Son mari hésita deux ans avant d'autoriser une pareille démarche. Il admettait en principe le baptême sous condition, mais il lui en coûtait trop de paraître supposer par une cérémonie de ce genre, que sa femme eût vécu si longtemps sans être régénérée. Ce détail est caractéristique et montre comment cet homme se laissait mener par le sentiment dans sa façon de juger les choses.

Comment trouverons-nous la vérité, si nous nous détournons instinctivement de toute opinion que nous ne voudrions pas être vraie? Sans le savoir, Pusey a agi toute sa vie de cette sorte et, plus tard par horreur pour une telle hypothèse, il n'osera pas soupçonner une minute que son Eglise n'est pas l'Eglise du Dieu vivant.

Newman avait plus de logique et, admettant, avec Pusey, que le baptême des *dissenters* était souvent suspect, il conseilla de demander à l'évêque la permission de renouveler le baptême. La permission fut accordée et lui-même, Newman, fit la cérémonie la veille de Pâques 1838, dans l'Eglise de Sainte-Marie.

Ce fut un soulagement pour tous les trois, et, pour elle, une immense consolation. Le lendemain, avant d'aller dîner chez ses amis, Newman recevait ce petit mot de Pusey :

Mon cher ami, comment vous remercier pour toutes vos aimables et tendres bontés, en particulier pour cette journée d'hier qui, sans vous, n'aurait jamais été et ce qu'elle a été et ce qu'elle sera, j'en suis sûr, pour nous. Je ne puis que dire, avec saint Augustin : *Retribues illi, Domine, in resurrectione justorum.* Le livre qui accompagne ce billet (la belle édition bénédictine de saint Grégoire le Grand), qui sera comme un souvenir de cette journée, a appartenu à l'évêque Lloyd[1], et je m'en suis servi pendant neuf ans[2].

Maintenant l'âme de la jeune femme était repo-

1. Un des rares évêques anglicans qui soutinrent au Parlement le bill d'émancipation des catholiques.
2. J'ai vu ce beau volume à la bibliothèque de l'Oratoire de

sée et tranquille, et de son lit de malade elle écrivait à son ami pour le remercier encore et encore. Elle prenait sans cesse de nouvelles forces dans la lecture des sermons de Newman, et elle lui disait aimablement sa reconnaissance « pour tous ses bienfaits, et, entre tous, pour un fait particulier », revenant ainsi habituellement au souvenir de ce baptême, suprême joie de sa vie.

A la fin de septembre 1838, les médecins déclarèrent qu'il ne restait humainement plus d'espoir. Pusey connaissait assez sa femme pour savoir qu'il ne devait rien lui cacher.

Je lui ai tout dit ce matin, écrit-il; aussitôt qu'elle eut compris, elle dit avec un calme sourire : « Alors me voilà bénie! pour vous, Dieu peut vous rendre heureux ». Puis, sans effort ni réflexion, elle fut si calme qu'il était clair que cela venait immédiatement de Dieu.

L'agonie dura huit mois, et ni l'un ni l'autre ne se départirent jamais de cette pieuse résignation. On avait tous les jours une visite ou une lettre de Newman. Il aidait la mère, lorsque, la veille de la Pentecôte, elle dit pour toujours adieu

Birmingham, et sur la feuille de garde ces mots de la fine écriture de Pusey :

J. H. N.
d
E. B. P.
In gratam memoriam
beneficiorum quam plurimorum
sibi collatorum
tum maxime
Sabbati sancti
A. S. 1838

à ses deux petites filles qu'on devait éloigner d'elle. Il aidait, il réconfortait Pusey, qui voyait dans cette épreuve un châtiment de ses fautes, et qui, par esprit de pénitence et pour souffrir davantage, désirait rester seul dans sa douleur. Je voudrais avoir la place de citer les lettres si bonnes que Keble et Newman envoyaient à leur ami désolé, et les chrétiennes réponses de Pusey. « J'ai surtout peur, écrivait celui-ci à Keble, de ne pas profiter autant que possible de cette visite de Dieu. J'ai peur de mon besoin d'activité ; j'ai peur de redevenir ce que j'étais avant ; et encore, sans doute, je ne le redoute pas assez. En un mot, je me trouve en face d'une grande grâce de Dieu qui devrait porter en moi des fruits abondants, et j'ai peur de rester court... je vous en dis tant parce que vous et Newman avez trop bonne opinion de moi. »

Le soir de la Trinité, 26 mai 1839, Pusey adressait ce court billet à Newman :

Ma chère femme approche de la fin de sa vie terrestre ; quand le soleil se lèvera demain, elle sera par la miséricorde de Dieu dans le Christ, là où il n'y a pas besoin de soleil. Voulez-vous prier pour qu'elle ait dès cette vie un avant-goût de la joie et de la paix du ciel

Entre minuit et une heure, il lui administra le « sacrement ». Elle se rendait compte de tout. A onze heures Pusey dit les prières de la recommandation, et elle l'en remercia. Il la bénit, fit sur son

front le signe de la croix et tout fut fini avant le lever du soleil.

Il aurait voulu ne voir personne, mais sa mère qui était là, envoya quand même chercher Newman. Ce fut, comme il l'écrivit lui-même à sa fille, « la visite d'un ange », et ce qui se passa entre ces deux âmes, au pied de ce lit de mort, devait, malgré toutes les séparations, les unir l'une à l'autre pour toujours.

Quarante ans plus tard, Pusey écrivait cette admirable lettre à la seule de ses filles qui vécut encore. Elle venait de perdre son plus jeune enfant et son père essayait de la consoler :

Tout doit vous paraître désespéré. Il en était ainsi pour moi humainement lorsque Dieu m'enleva votre mère bien-aimée. Je n'osais regarder en avant ni en arrière. Je n'osais me retourner vers ces onze années d'une joie presque céleste. Dans l'avenir la vie paraissait bien désolée, et je ne pouvais en supporter la pensée. Aussi je me forçai, comme le veut Notre-Seigneur, à ne penser qu'au jour présent et je repris ma besogne le surlendemain du jour où son corps fut confié à la tombe. Pendant quelque temps je voyais, dans mon esprit, en allant à la cathédrale flotter le drap blanc mortuaire, comme le vent l'avait fait flotter à un endroit précis, ce samedi-là, et je pris l'habitude, toujours gardée depuis, de dire une prière pour elle en passant près de son cher tombeau et je célébrai l'heure où elle avait rendu son âme à Dieu. Il me semblait être plongé jusqu'au cou dans une eau profonde et qu'une main invisible me soutenait. Ainsi, jour par jour, Dieu m'a gardé. J'ai cru d'abord que je ne pourrais jamais plus

sourire et ce fut une chose étrange pour moi lorsque, pour la première fois, je souris près de vous trois... Je me rappelle quand Keble vint me voir après cette mort, je détournai la conversation et parlai d'autre chose... Ainsi j'ai vécu, mettant un sceau sur mes sentiments, excepté quand j'avais à sympathiser avec une affliction profonde. Alors je trouvais que mes lettres faisaient du bien, précisément parce que je reconnaissais que les hommes ne pouvaient pas consoler : *the human hopelessness*. Puisque Dieu châtie ceux qu'il aime, plus il nous châtie, plus il nous aime : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras plus tard. »

Je n'ai pas oublié, devant ces scènes intimes, le problème qui devait seul nous occuper; il me semble, au contraire, que nous avons fait un grand pas vers la solution. J'aurais pu multiplier ces pieux détails, ils ne manquent pas dans la vie de mon héros; j'aurais pu longuement parler de ses aumônes, de ses privations, de sa vie humble et mortifiée; mais était-ce nécessaire? Du peu que j'ai dit ne peut-on pas déjà conclure que Pusey était trop pieux, trop honnête, trop droit, pour rester, de mauvaise foi, dans sa religion?

Pourquoi ne pas l'avouer, en commençant ce travail, j'éprouvais à l'endroit de Pusey une véritable antipathie. Sentiment irraisonné, jugement instinctif que peut-être la lecture de l'*Eirenicon* avait fait naître, car il n'y a rien, mais absolument rien de séduisant dans les livres de controverse du fameux docteur.

Son portrait et son buste en marbre, tels qu'on

les conserve à Pusey-House, n'avaient pas détruit cette impression. Oui, c'est bien là une figure qui veut être aimable, et bonne, et accueillante ; mais, dans ce regard et dans ce sourire, n'y a-t-il pas quelque chose de fermé, de froid, d'obstiné ? Il me semblait que cette onction voulue ne m'aurait pas attiré, que les pieux sermons de cet homme ne m'auraient pas gagné, comme le fait sans peine une ligne de Newman. Ce puritain, avec sa bible serrée sous le bras, ne devait pas être assez humain ; je ne pouvais pas croire, je n'aurais pas voulu que Newman l'eût vraiment aimé, et j'interrogeais avidement ceux qui ont connu intimement le grand cardinal pour leur extorquer une réponse à mon désir. Cette sainteté même, vantée par les panégyristes anglicans, me laissait presque incrédule et je me le figurais trop autoritaire, trop sec, trop absolu, trop entêté, pour avoir été vraiment pieux.

Eh bien, non ! Ce tableau de fantaisie ne ressemble pas au vrai Pusey. Après l'avoir vu *at home*, après avoir vécu près de lui, aux différentes époques de sa vie, et surtout quand il priait, pleurait et se résignait devant le lit de mort de ses enfants et de sa femme, il est impossible de ne pas reconnaître que c'était un bon cœur, capable des plus vives tendresses, une âme sincèrement fervente dans toute la force du terme, un homme de Dieu.

Pourtant tout n'est pas faux dans cette première impression dont je viens de parler. Oui, il doit y avoir, il y a quelque chose dans cet homme qui ne

peut pas nous attirer et nous séduire : quelque chose qui explique pourquoi il ne s'est pas converti, qui nous donne le secret de cet incompréhensible entêtement dans l'erreur. Mais ce quelque chose, si, comme j'en ai le conviction, nous le chercherions en vain dans la sécheresse du cœur ou dans un vice de la volonté, peut-être le trouverons-nous sans trop de peine dans une secrète faiblesse de l'esprit.

V

Il est temps d'entrer maintenant dans la mêlée des idées, de regarder les deux amis à l'œuvre dans cette guerre de *tracts*, de sermons, de discussions et d'essayer de comprendre pourquoi ces deux hommes, si étroitement unis par le cœur, devaient peu à peu diverger entièrement par les idées. Regardons comment, partis en apparence du même point et croyant défendre les mêmes positions, ils se sont trouvés, au bout de quelque temps, à une distance infinie, l'un à deux pas de Rome, l'autre, immobile dans sa stalle de Christchurch.

Immobile! ah! si je pouvais faire sentir toute la force de ce mot! Mais, qui de nous n'a pas rencontré pour son malheur, quelqu'une de ces immobiles et immuables natures qu'aucun effort, aucune influence ne peut amener à douter d'elles-mêmes et à essayer de changer d'avis.

Or, remarquons-le, l'inébranlable point d'appui de cette force qui nous paralyse, le principe de

cette inertie désespérante est, presque toujours, dans une mystérieuse et incurable maladie de l'intelligence. Du cœur, de la volonté, on peut toujours se rendre maître, et il y a vingt façons de les séduire. Mais l'intelligence, quand une fois elle s'est solidement ancrée dans une idée, rien au monde ne l'en fera démordre, rien ne lui montrera qu'elle est dans l'erreur. Dites à cet homme d'ouvrir les yeux. Il les ouvre, le malheureux, mais en tournant le dos à la lumière et plus il fait effort, moins il voit clair.

Je ne parle pas ici de l'entêtement passionné opposé par certaines robustes natures aux efforts que l'on tente pour leur faire changer leurs résolutions ou leurs idées. Ce raidissement violent de toutes les forces de l'âme ne peut pas durer longtemps. Mais ce qui lasse toute patience, c'est l'entêtement inconscient et paisible qui fixe l'esprit, sans effort et sans passion, dans une attitude définitive. Nous avons tous, au cours d'une discussion avec ces natures tranquillement obstinées, remarqué ces grands yeux inintelligents et étonnés, et nous avons surpris, dans ce regard décourageant, la promesse d'une invincible résistance aux plus évidentes raisons.

Heureusement, toutes les intelligences ne sont pas ainsi faites. Quand on a reçu, en naissant, l'immense grâce de savoir douter de ses lumières, de reconnaître facilement et pratiquement qu'on peut se tromper, d'admettre comme tout naturel que d'autres voient plus clair que nous, l'entêtement sérieux n'est pas possible. On pourra bien

se débattre quelques instants contre un disputeur ennuyeux, on ne voudra pas s'humilier devant lui, en reconnaissant sa propre erreur, mais tout bas on s'avoue bien qu'on a tort et on rougit, à part soi, de ce manque de franchise et de cette lâcheté. Pour ceux, au contraire, qui très humbles d'ailleurs, n'ont presque jamais de doutes, ne sont jamais tourmentés du besoin de secouer leurs propres convictions et d'en vérifier les assises, si par malheur ils sont nés dans l'hérésie, il faudrait, pour les en sortir, un triple miracle, plus surnaturel encore que la résurrection des morts.

Pusey était de ces hommes et c'est pour cela qu'il ne s'est pas converti.

Plusieurs, parmi les amis et disciples de Newman, sont restés dans l'erreur, Church, Keble et tant d'autres. Mais chez ceux-là du moins il y a eu des commencements de doute, une crise, une bataille, une défaite. Il n'y a jamais eu chez Pusey, ni doute, ni crise, ni bataille; il n'a pas hésité une seconde, n'a pas même eu la tentation d'hésiter.

Je ne crois pas qu'on puisse sérieusement contester cette affirmation. Qu'on prenne les trois premiers volumes de sa vie ; ils racontent la période de combats, époque difficile pendant laquelle Pusey est en suspicion auprès des membres de son Église : si jamais il a eu de vrais doutes, ce doit être sûrement alors. Eh bien! au cours de ces trois volumes, pleins de ses lettres intimes, on ne voit pas le plus léger nuage voiler son imperturbable sérénité.

La chose peut paraître étrange, elle n'en est pas

moins indiscutable et la preuve en sera bientôt faite. Mais, avant d'étudier en détail, dans la vie et les idées religieuses de Pusey, ce bel et rare exemple d'immobilité intellectuelle, avant de le surprendre, à chaque occasion, en flagrant délit de paisible et invincible entêtement, essayons une conjecture qui nous explique une attitude si surprenante, dans une âme éclairée, loyale et généreuse comme celle de Pusey.

VI

Quand Pusey aime quelqu'un, il ne peut pas lui donner tort. Or, comme il aimait passionnément l'Eglise anglicane, il devait, à moins d'un miracle, mourir anglican.

Il y a deux façons d'être incapable de donner tort à quelqu'un qu'on aime beaucoup ; l'une qui suppose une faiblesse de volonté, l'autre qui a la source dans une faiblesse de jugement ; dans le premier cas, on reconnaît les torts, mais on n'a pas le courage de les condamner, dans le second on est tellement préoccupé qu'on ne reconnaît pas même les torts.

Supposons deux mères d'égale tendresse et d'inégale intelligence ; la première ne saura pas gronder son enfant, alors qu'elle le sentira coupable ; la seconde n'admettra pas qu'il est coupable. Celle-là est clairvoyante, mais faible ; celle-ci est aveuglée : il y a espoir de convertir l'une, mais aucun raisonnement ne viendra à bout

de l'obstination de l'autre; argumenter avec elle, c'est perdre son temps.

Eh bien! Pusey ressemblait à cette seconde mère. Son amour pour l'Eglise anglicane était si fort qu'il ne lui permettait de voir ni les déficits, ni les contradictions du système anglican, il l'aimait trop pour être même capable de douter un seul instant de ses droits.

Et, cela va sans dire, cette influence exercée par son cœur sur son esprit, Pusey ne l'a jamais soupçonnée. Son amour pour l'Eglise anglicane fixait instinctivement son intelligence sur cette affirmation : sûrement l'Eglise anglicane est divine. Qu'il étudiât les fondements de l'anglicanisme, qu'il lût les objections des controversistes romains, son intelligence n'était pas libre, elle était préoccupée, elle était ailleurs; elle n'entrait pleinement ni dans les raisons pour, ni dans les raisons contre, elle ne voyait qu'une affirmation à laquelle elle adhérait de toute sa force, sans se soucier des arguments, sans s'inquiéter des objections.

Dites à cette mère que son enfant est impoli et boudeur. Elle ne vous croit pas, elle ne peut vous croire; dites-lui que pour un rien il a boudé tout un jour; pensez-vous que cette preuve va la faire hésiter? Mais non : ce fait qui pour vous est un argument irréfutable, occasionnera chez elle un redoublement de tendresse : il a pleuré tout hier, le pauvre petit!... Et, en même temps qu'elle compatira à cette douleur imaginaire, incapable de supposer un défaut chez son enfant, elle l'aimera davantage, et, par le fait même, s'ancrera

plus encore dans la conviction qu'il est parfait.

Ainsi de Pusey. Toute sa vie il a rencontré des arguments en faveur de Rome ; mais cela n'est rien : il aurait fallu encore, les prendre, les traiter, les discuter comme arguments et son esprit n'était pas susceptible d'un effort qui eût supposé, ou paru supposer, une seconde, que l'Eglise anglicane n'était pas l'œuvre de Dieu.

A cette immense affection pour son Eglise, il n'y avait qu'un contrepoids possible. Si Pusey, comme Newman, avait eu une de ces intelligences limpides, vastes, capables de voir sans effort le lien qui enchaîne les idées les unes aux autres, sa volonté, d'ailleurs très droite et très généreuse, aurait arraché sans pitié les préjugés invétérés et chéris. Mais son esprit aussi peu logique que possible pouvait contempler longtemps les deux prémisses d'un syllogisme sans en voir éclater la conséquence, et cette infirmité naturelle, jointe à la vivacité de sa dévotion à son Eglise, devait le maintenir à jamais dans l'erreur.

Qu'on me pardonne cette pénible analyse. Avant d'aborder notre récit, il a semblé bon de dégager et d'énoncer une impression d'ensemble. Au lecteur de vérifier, quand il sera en connaissance des faits, si cette analyse est exacte, si elle donne le secret de l'étrange persévérance de Pusey.

Prenons-le et suivons-le au moment le plus important de sa vie, c'est-à-dire, dans les années qui précèdent la conversion de Newman. Voilà une belle matière aux expériences, une superbe

occasion de contrôler notre analyse, puisque notre héros se trouve pris entre ses deux meilleures affections. Il aime bien trop Newman pour le croire capable de passer à Rome, il aime trop l'Eglise anglicane pour douter de la validité de ses droits. Pourtant, c'est un fait brutal : Newman abjure l'anglicanisme. Quelle attitude prendra Pusey ? Va-t-il se décider pour l'un ou pour l'autre : vous pensez que la logique l'exige ; il s'agit bien de logique ! Immuable dans ses affections et dans ses idées, Pusey donnera raison à tous les deux, à l'Eglise anglicane et à Newman. Etudions en détail ces prouesses d'inconséquence.

VII

Tout le monde connaît, en Angleterre, les beaux vers ou Hugh Clough montre deux vaisseaux qui, partis ensemble, s'éloignent peu à à peu l'un de l'autre ; image, et image saisissante d'amis qui se croyaient unis de cœur et d'idées et s'aperçoivent qu'ils deviennent étrangers l'un à l'autre et ne se comprennent plus.

Comme deux vaisseaux, au soir, immobiles côte à côte, les voiles pendantes, deux vaisseaux superbes qui, le lendemain, à l'aurore, se trouvent à des lieues loin de l'autre.

Quand vint la nuit, la brise se leva et pendant les heures sombres, ils coururent, croyant tous deux traverser côte à côte les mêmes mers.

Non pourtant. Mais à quoi bon dire l'histoire de

ceux qui, invariablement amis pendant des années, sont surpris, un jour, après une courte absence, de constater que leurs âmes sont bien loin l'une de l'autre.

A la fin de la nuit, tous deux ayant fourni leur course, regardaient, cherchaient à se revoir. Ah ! ne les blâmez pas, ni l'un ni l'autre n'est coupable de ce qui parut avec le matin.

Tous deux visaient un même but, ils tendaient tous deux au même port. O brises bondissantes, ô flots impétueux, enfin, enfin ! réunissez-les au port !

N'est-ce pas l'histoire de Newman et de Pusey, partis du même point, d'un commun amour pour l'Eglise anglicane, du même ardent désir de lui infuser une vie nouvelle, et peu à peu s'écartant l'un de l'autre, tant qu'enfin au bout de dix ans, les deux amis ne se reconnaissaient plus ?

Pusey attendit la veille de la rupture pour s'apercevoir de cette divergence. Newman, au contraire, la voyait depuis longtemps s'accentuer tous les jours et il souffrait, chaque jour plus vivement, de la situation fausse où le mettaient la sécurité et l'aveuglement de son ami.

L'année 1839 marque l'apogée du Mouvement d'Oxford. Les *tracts* se lisaient partout et la chaire de Saint-Mary's était de plus en plus entourée par les étudiants. Or, pendant que tout était à l'espérance, Newman fut brusquement mis en présence d'une ligne de saint Augustin qui donnait un terrible coup aux prétentions anglicanes. C'était dans un article de la *Dublin Review*, où le futur cardinal Wiseman montrait la ressemblance entre les Donatistes et les Protestants. « Je le lus d'abord,

raconte Newman dans une page mémorable, et n'en fus pas frappé ; mais un de mes amis, très inquiet sur nos controverses, me fit remarquer, dans cet article, les saisissantes paroles de saint Augustin, *securus judicat orbis terrarum*. Il me les répéta plusieurs fois et quand il m'eût quitté, elles résonnaient encore à mes oreilles. Ces paroles donnaient à l'article une force qui m'avait échappé. Elles tranchaient les controverses religieuses d'après une règle plus simple que l'argument d'antiquité. »

Newman va essayer de se rassurer, il va chercher une réponse qu'en bon anglican il se croît sûr de trouver; mais l'œuvre divine est commencée en lui et la grâce ne le laissera plus en repos. Il a vu, comme il dit lui-même, une main de fantôme passer sur la muraille et les choses ne sont plus pour lui ce qu'elles étaient auparavant.

Pusey avait-il vu, lui aussi, cette main de fantôme? Non, la lecture de Wiseman l'avait laissé dans sa tranquillité habituelle, et, toujours prêt à écrire et à faire écrire, il disait à son ami « il serait bon d'engager la controverse contre ce Wiseman », avec l'assurance d'un général français envoyant une poignée d'hommes battre un régiment de Hovas.

Un autre souci préoccupait alors Newman. Une des premières doctrines, qu'il avait trouvées chez les anciens Pères, était la nécessité d'une Eglise enseignante, d'une règle vivante de foi. Outre son caractère traditionnel, cette vérité était pour

plaire à l'intelligence de Newman. Tout grand esprit est travaillé d'une double souffrance : une méfiance exagérée de soi-même, et un intense besoin de lumière. La thèse de l'Eglise enseignante, répondant ainsi aux aspirations de Newman, ne pouvait lui faire peur; il l'avait acceptée d'enthousiasme, sans soupçonner où elle le mènerait un jour. Pour le moment, au lieu de voir comme nous cette règle de foi dans la parole du Pape et du Concile, il la plaçait où il pouvait, c'est-à-dire dans l'enseignement des évêques anglicans, surtout de celui auquel il avait promis obéissance, l'évêque d'Oxfort. « Mon évêque était mon Pape, dit-il, je n'en connaissais pas d'autres; il était à mes yeux le successeur des apôtres et le vicaire du Christ. » Il avait besoin de se sentir uni avec cet évêque.

Ma seule consolation, écrivait-il à Pusey quand l'orage eut éclaté contre les *tracts* et leurs auteurs, ma seule consolation est qu'il n'a encore rien dit contre moi.

Et, comme les deux choses vont ensemble, il avait besoin aussi de se sentir aimé de cet homme qui, pour lui, tenait la place de Dieu.

Il n'a jamais été un ami pour moi, écrivait-il tristement, et pourtant je puis dire que je ferai tout pour le servir. Quelquefois, près de lui, quand il mettait sa robe de cérémonie, il me semblait que c'eût été un soulagement de me jeter à ses pieds et de les baiser.

L'évêque d'Oxford était un brave homme : il

estimait beaucoup Newman, mais il avait à compter avec le parti puissant que le *catholicisme* de celui-ci avait exaspéré et qui réclamait impétueusement une condamnation des *tracts*. Désireux de ménager les deux partis, l'évêque, dans son mandement de 1838, condamna certaines expressions des *tracts* et rappela leurs auteurs à la prudence. Newman assista à la lecture du mandement et il en fut bouleversé.

J'ai écrit à l'archidiacre, voyons-nous dans une lettre adressée à Pusey, pour lui dire que la plus mince parole *ex cathedra* d'un évêque était grave, qu'un jugement sur un livre était chose rare, et que je me croyais obligé d'arrêter la publication des *tracts* et de retirer ceux qui étaient en circulation.

Une âme capable d'éprouver de pareils scrupules n'est-elle pas déjà catholique? A lui tout seul, Pusey n'aurait jamais tiré la même conclusion de la lecture d'un mandement. Une parole d'évêque ne l'impressionnait guère. Il s'accommodait sans répugnance du système protestant qui place la règle de foi dans la Bible. Son intelligence, plus étroite et, par conséquent, moins docile, ne sentait pas ce besoin d'un guide infaillible en matière révélée, besoin qui tourmentait déjà l'esprit de Newman.

Ce mandement l'aurait donc laissé paisible sans les conséquences que son ami s'avisait d'en tirer. Puisque Newman le jugeait ainsi, cela devait être grave, et il écrivit du coup une longue page sur les conséquenses de l'acte épis-

copal, que par sympathie, mais sans en être bien convaincu, il trouvait désastreux. Après quoi il ajoutait un mot caractéristique : *There ought to be some way of escaping*, il doit y avoir quelque moyen de nous en tirer sans sacrifier les *tracts*. *There ougth to be some way of escaping*. Qu'on retienne ce mot! Sous une forme ou sous une autre, Pusey le répétera jusqu'à la fin, comme un homme avant tout décidé à ne rien jeter à la mer.

La foudre ne tomba pas pour cette fois. L'évêque, tout surpris de s'entendre appeler infaillible, calma de son mieux les craintes de Newman et les *tracts* continuèrent comme auparavant.

VIII

Mais de longtemps celui-ci ne devait plus connaître de repos. Le spectre du Papisme agité dès les premiers jours par ses ennemis pour ameuter la foule et qui lui avait fait d'abord à lui, anglican fervent, hausser les épaules, commençait à prendre, même à ses yeux, une certaine consistance. Newman se demandait si le mouvement, lancé par lui, n'allait pas dans la direction de Rome, et il était épouvanté de n'être plus sûr du lendemain. « Les choses vont vite, écrit-il en janvier 1840 à un intime, le danger d'une conversion au *Romanism* devient tous les jours plus grand. Je m'attends à apprendre qu'il y a des victimes. »

Les victimes paraissaient en effet. Un étudiant, Robert William, recommandé par Pusey à

Newman les inquiétait alors tous les deux. Pusey, absolument incapable d'admettre qu'on pût quitter l'Eglise anglicane, ne se faisait pas scrupule d'accuser l'orgueil et les fautes du jeune homme : « Il devrait se convaincre que sans doute il est puni pour sa pétulance et son irréflexion; il a ouvert la porte aux suggestions du démon. » Newman, qui savait, lui, par expérience, qu'on n'est pas maître de certains doutes, défendait les sentiments de son disciple. « On ne peut être plus calme que lui, disait-il à Pusey, il n'a qu'une perplexité : comment peut-il y avoir plus d'une seule Eglise? » Et comme il avait passé à Pusey une lettre où l'étudiant discutait froidement la question religieuse, le chanoine effrayé lui répondait : « La triste lettre! Etre si tranquillement persuadé que son Eglise n'a plus la foi! »

Mais heureusement tout le monde autour de lui n'avait pas la même incapacité de douter. Pendant que Pusey, tout entier aux œuvres extérieures, songeait, pour raffermir quelques ébranlés, à établir des ordres religieux au sein du schisme anglican, de jeunes clergymen et des hommes du monde, mis par les *tracts* et le discours de Newman sur le chemin de la primitive Eglise, commençaient à soupçonner que cette Eglise n'était pas la leur. Le branle-bas des intelligences était indescriptible, et celui-là seul qui aurait pu leur rendre la paix était lui-même envahi par le doute et n'osait plus rien affirmer qu'en tremblant.

Il fallait pourtant tenter un effort suprême. C'était l'ordre formel de l'évêque d'Oxford, et

Newman se résigna à obéir. Sans voir clairement encore que l'Eglise romaine fût la véritable Eglise, lui et ses disciples admettaient la parfaite conformité des canons de Trente avec la foi des premiers siècles. Cependant les trente-neuf articles avaient tout l'air de contredire les canons de Trente, et une des plus vives anxiétés de ces consciences honnêtes était de se demander si on pouvait continuer à signer le Formulaire anglican. Newman, dans un *tract* fameux, le quatre-vingt-dixième et dernier de la série, s'efforça de montrer que les articles étaient susceptibles d'une interprétation catholique. En soi, l'idée n'était pas aussi paradoxale qu'elle le paraît à première vue. Les articles avaient été écrits dans un but de conciliation. Les théologiens chargés par Elisabeth de les rédiger, avaient reçu la consigne de laisser à chaque phrase un sens équivoque dont les partis alors en guerre, anglican, calviniste, catholique, pussent tous s'accommoder. C'était vrai, mais la nation entière avait, depuis longtemps, tranché l'équivoque, choisi et consacré un sens très déterminé des articles et ce sens était absolument contraire aux principaux dogmes romains.

En tous cas, la pensée de l'Eglise anglicane ne se fit pas attendre. Un de ses enfants avait l'impudence de trouver un sens catholique aux articles fondamentaux : l'Eglise hérétique bondit sous l'injure et retrouva une énergie fanatique pour revendiquer le sens antiromain de ses formulaires. Il y eut une tempête de protestations. Ce fut comme un vaste plébiscite rejetant toute ressem-

blance avec Rome et montrant à Newman jusqu'à l'évidence que son Eglise avait failli dans la foi. Les simples membres de l'Université commencèrent, puis vint le tour des autorités d'Oxford, enfin, un à un, solennellement, tous les évêques tonnèrent.

Newman était bouleversé; il avait foi dans ces évêques, la foi qu'ont les catholiques dans la parole du Pape, et il fit des démarches désespérées pour empêcher la condamnation officielle. Certes, ce grand homme ne tremblait pas pour son livre, mais pour son Eglise. Si les évêques réprouvaient *ex cathedra* la doctrine romaine, il n'y avait plus à hésiter, l'anglicanisme était une hérésie. Il parvint à arrêter ce coup fatal; mais le pauvre refuge et la frêle planche de salut! Cette imposante protestation de tout un peuple avait bien la force d'un décret d'évêque. Il était trop évident que l'anglicanisme rejetait la doctrine des *tracts*, comme tout organisme vivant rejette ce qu'il est incapable de s'assimiler.

Ex cathedra ou non, ces mandements sonnent la dernière heure du mouvement; les tractariens n'ont plus de raison d'être. Leur but de relever l'anglicanisme en le ramenant à la doctrine des Pères est convaincu de chimère; il n'y a plus qu'à abandonner Babylone à son incurable maladie.

Cette évidence torturait Newman, mais elle n'effleurait pas même l'esprit de Pusey. Il ne voyait pas, il ne pouvait pas voir une conséquence plus claire pourtant que le jour.

Dès le début de la crise du *tract* 90, par amitié pour Newman et par besoin de combattre, il s'était bravement jeté dans la mêlée, approuvant toutes les doctrines du *tract* incriminé et le vengeant de la terrible accusation de *romanism*. Il s'était employé plus que personne à empêcher la condamnation, mais sans la craindre beaucoup et sans comprendre pourquoi Newman tenait tant à éviter cette mesure. Quand, des mandements on en vint aux actes, et quand les évêques se mirent à refuser les lettres d'ordination aux jeunes clergymen de la nouvelle école, Keble et Newman étaient plus déconcertés que jamais. Comment, en effet, se croire en sûreté dans une Eglise, lorsque les évêques refusent l'ordination pour la seule raison que le candidat admet la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie? Pusey est sans doute ennuyé de cet accident malencontreux; mais, comme il faut *a priori* que tout s'arrange, il croit trouver dans les ressources bizarrement fécondes de son esprit, un moyen de calmer ses deux amis :

Il y a un malentendu, leur écrit-il; il faut être très sûr de son fait avant de croire qu'un évêque est en contradiction avec la vérité catholique; il vaut mieux, je crois, tenir pour certain, *take it for granted*, qu'ils entendent ce qu'entend l'Eglise et, par conséquent, attribuer à un malentendu tout apparence de contradiction... Ne voyons-nous pas souvent que les gens trouvent des difficultés non pas précisément où ils disent qu'il les trouvent, mais quelque part ailleurs par suite d'une confusion de leur esprit.

Alors il se fait communiquer les feuilles d'examen et subtilise, afin de trouver quelque erreur ou semblant d'erreur dans les réponses du candidat refusé. Peine perdue! voici que l'évêque étale, dans un mandement imprimé, ses vrais sentiments. Keble, consterné, songe à envoyer sa démission, et Pusey, pour le retenir, revient à son maître argument, au fond de sa pensée :

Je n'ai jamais été réellement sous un évêque ; car, bien que l'évêque ait un trône dans la cathédrale, il n'y vient jamais sauf pour les ordinations, et alors ce n'est qu'en passant; il dîne avec le chapitre, ne nous visite jamais et ne se regarde pas comme notre tête... Si un évêque avait fait un mandement hérétique, j'en serais peiné, mais plus pour lui que pour moi : nous savons que nous avons raison et lui tort.

Et il s'appuie sur le cas des évêques ariens auxquels leurs prêtres ne devaient pas obéir. Passe. Mais remarquez que le langage de Pusey eût été absolument le même si, au lieu d'un seul évêque, il les avait eus tous contre lui.

Quarante ans après ces événements, il disait, en parlant de cette avalanche de mandements contre les *tracts :*

Si seulement les évêques nous avaient compris, que ne serait pas devenu le mouvement! Je me rappelle les paroles de Newman à Littlemore : « Oh ! Pusey, nous nous sommes appuyés sur les évêques, et ils se sont brisés sous nous ! » C'était trop tard pour lui répondre,

car il était déjà à la veille de nous quitter, mais je dis en moi-même, moi, du moins, je ne me suis jamais appuyé sur les évêques. (*At least I never leant on the Bishops.*) Je m'appuyais sur l'Eglise d'Angleterre.

Quoi donc ! ô savant versé dans l'étude des Pères, vous avez trouvé chez ceux-ci trace d'une distinction entre l'Eglise et le corps unanime des évêques? Je ne m'appuie pas sur les évêques, mais sur l'Eglise ! Où est-elle donc votre Eglise ? Votre disciple, le chanoine Liddon, doit connaître sans doute le fond de votre pensée sur ce point capital : il nous apprend qu'au lieu de vous appuyer sur le fondement fragile des évêques, vous aviez trouvé une plus grande force, plus de sécurité, plus d'autorité, *a more authoritative guide*, dans les formulaires anglicans. Mais lorsqu'il s'agit précisément de définir le sens controversé de ces formulaires, quel dommage que ni lui ni vous ne nous disiez à qui il faut recourir !

On le voit déjà : Pusey n'était pas capable de réaliser la valeur d'une preuve qui aurait sapé l'autorité de son Eglise, et, quoique celle-ci pût faire pour se discréditer elle-même, il était toujours inconsciemment et invinciblement décidé à lui donner raison.

Peu de temps après le tapage qui avait accueilli le *tract* 90, l'orthodoxie anglicane se trouve encore mise en question ; la chose est même plus grave, car cette fois la *Church of England*, l'Eglise anglo-catholique, comme l'appellent les puseyistes, va faire profession publique et officielle de protes-

tantisme. Voyons comment Pusey restera souriant et tranquille en face de cet écueil où sombreront les dernières espérances de Newman.

Il s'agissait de fonder à Jérusalem un évêché anglo-prussien. Cette belle idée était venue au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et le chevalier Bunsen fut envoyé à la cour d'Angleterre pour en négocier l'exécution. Le Parlement anglais ne se fit pas prier, et le bill passa au mois d'octobre 1841. Les deux couronnes nommeraient alternativement le dignitaire du nouveau siège et les deux Etats fourniraient la moitié du traitement; l'évêque pourrait ordonner des candidats qui souscriraient les articles anglicans et la confession d'Augsbourg.

Au premier bruit d'une semblable combinaison, Newman s'était indigné. Comment! reconnaître aussi ouvertement une secte luthérienne! c'était trop fort! Il espérait naïvement que jamais le primat de Cantorbéry ne donnerait sa signature à une monstruosité semblable.

L'optimiste Pusey n'avait pas vu d'abord toutes ces conséquences; cette flatteuse espérance de propagande anglicane l'avait agréablement frappé et il n'avait pas bronché à la vue d'un semblable compromis. Newman lui ayant fait à peu près comprendre les raisons de sa protestation, il se ravisa et se mit à condamner bruyamment le projet anglo-prussien. Puis, quand le primat eut approuvé la chose et que le premier évêque anglican eut été sacré, le bon chanoine se résigna sans trop d'effort. « Sa profonde confiance — dit Liddon

— en la providence de Dieu sur les destinées de l'Eglise anglicane — le disposait à tirer le meilleur parti d'une erreur ou d'un désastre. *To make the best he could of a mistake or a disaster!* »

Hélas! avec une infatigable constance, il fera cela toute sa vie. Il verra le rationalisme s'introduire et dominer dans les chaires anglicanes; il verra, maintenus dans leurs charges, des ministres qui ne croient pas au baptême; il verra, en un mot, de ses yeux, une seconde Histoire des variations, mais, lui ne variera pas; il verra le mal et tâchera d'en tirer le meilleur parti possible sans désespérer jamais.

Quand un homme est en mer, perdu sur une barque à moitié brisée, s'il n'aperçoit aucune voile à l'horizon, je comprends qu'il essaie tous les moyens de boucher les plus gros trous de la vieille carène, *de tirer tout le parti possible* de cette ruine et de se traîner avec elle — si cela se peut — jusqu'au port. Mais si près de lui passe un solide bateau, sans une fente, avec toutes ses voiles, quelle folie de refuser l'invitation des matelots et de s'entêter à courir à la mort sur des planches désemparées. Pusey n'a jamais fait autre chose. Or, pendant qu'il se remettait sans lassitude à radouber la pauvre barque qui venait de recevoir tant de terribles coups de mer; près de lui, un autre pilote plus sage, sentant que tout menaçait de s'effondrer et qu'il n'y avait plus aucun espoir, regardait anxieusement à l'horizon si aucune voile ne passait.

XI

Il aurait suffi d'observer les différences d'attitude entre les deux chefs du parti pour entrevoir de quelle manière différente ils envisageaient tous deux la situation. Abattu, découragé, Newman se retirait de plus en plus de la vie publique se casernait dans son petit village de Littlemore et fuyait ses meilleurs amis. L'enthousiasme persistant, la naïve et absolue confiance de ses disciples étaient une nouvelle cause d'angoisse. Ceux-ci lui apportaient leurs doutes, leurs inquiétudes, et lui ne se sentait plus capable de les éclairer et de les apaiser. Pusey, au contraire, aussi ardent, aussi impétueux que jamais semblait trouver une nouvelle force dans les obstacles, rêvait de nouvelles entreprises, et sans le vouloir, au milieu de cette fiévreuse activité, s'enlevait le moyen d'étudier sérieusement les raisons de douter. Réfléchir, s'affermir dans ses croyances, il n'en sentait vraiment pas le besoin.

Au lendemain de ces mandements qui avaient troublé si fort les tractariens, capables de logique, lui s'embarque pour l'Irlande : il va étudier les couvents catholiques en vue d'un ordre de diaconesses anglicanes qu'il a dessein de fonder.

Ainsi les divergences d'opinions, les différences d'attitude entre Newman et Pusey s'accentuaient chaque jour. Tout le monde ne les remarquait pas encore, mais les perspicaces et les intimes les devinaient. « Il me semble voir — écrivait Morris à

Pusey en 1841 — que bien que Newman n'accepte pas toutes vos opinions, vous continuez à parler comme si vous étiez pleinement d'accord avec lui. »

Pusey s'en rendait-il compte? Oui et non. Son bon cœur, déjà brisé par la mort de sa femme, sentait, à la perspective de cette nouvelle séparation, se rouvrir ses blessures mal fermées. Il en pleurait silencieusement, mais il ne voulait pas se l'avouer à lui-même, il ne voulait pas que ce fût vrai, et peut-être, à force de désirer le contraire, finissait-il par se persuader que cette crainte ne se réaliserait jamais. Lisez cette lettre à Newman : ne croirait-on pas, à l'entendre, que Pusey est tout à fait dans les idées de son ami?

Chose étrange, on veut faire croire que vous êtes moins convaincu que moi de la divinité de notre Eglise; je ne sais ce qui peut donner un fondement à cette idée. Les catholiques romains mettent beaucoup d'empressement à la répandre.

Newman était sur les épines : il en avait dit cent fois assez pour tout faire deviner à Pusey, et celui-ci ne voulait pas comprendre, il affectait de traiter son vieil ami comme si rien de nouveau n'était survenu entre eux deux, de ne pas tenir compte des doutes poignants qui l'assiégeaient, lui Newman, depuis si longtemps déjà. Il fallait le lui dire encore, lui dire plus explicitement les choses qu'il voudrait laisser deviner. Newman écrivit :

Littlemore, saint Barthélemy, 1842.

Je ne suis pas surpris ni blessé que certaines gens mettent en question ma foi à l'Eglise anglicane. Je pense

qu'ils ont des motifs pour le faire. Il ne serait pas loyal de nier que j'ai des doutes, non sur les ordres, mais sur les privilèges qui découlent des ordres qu'elle exerce, séparée de la chrétienté et tolérant l'hérésie.

C'était clair. Pusey, instinctivement décidé à ne pas comprendre, et, par conséquent, ne pouvant pas comprendre, entendit la lettre dans un tout autre sens. Pour Newman, ce privilège qui découle de l'ordre était la juridiction ecclésiastique. Pusey entendit par ce mot les grâces reçues dans les sacrements et crut que la seule difficulté de Newman était une certaine diminution de ferveur chez les anglicans ; comme le dit son biographe lui-même, il se bouchait les yeux, tant il avait peur de voir se réaliser ce qu'il redoutait par-dessus tout.

Y avait-il là un parti pris délibéré et conscient de ne pas voir la vérité ; cet aveuglement n'était-il chez Pusey qu'une tactique habile, et avons-nous le droit — pour lâcher le grand mot — de révoquer en doute la bonne foi de Pusey ? Je ne le crois pas, je suis convaincu du contraire, et j'aurais singulièrement trahi ma pensée, si ces lignes avaient pu faire naître cette idée. Mais, pour n'être pas une tactique, cette tranquille attitude de Pusey ne servait pas moins à empêcher plusieurs conversions. En le voyant si paisiblement convaincu des prérogatives de l'Eglise anglicane, beaucoup se rassuraient et se forçaient eux-mêmes à congédier leurs doutes, et rien peut-

être n'a plus arrêté de conversions en Angleterre que l'exemple et l'action de Pusey.

Pour comprendre l'efficacité de son influence, il suffit de lire — naïvement expliqué par lui dans une lettre intime — le secret de sa méthode vis-à-vis des intelligences ébranlées :

J'ai constaté que le plus expédient était de rechercher si les premiers doutes n'avaient pas paru à la suite de quelque désordre ; si, par exemple, on ne s'était pas exposé de soi-même à des influences auxquelles Dieu ne nous avait pas destinés, comme de visiter des couvents catholiques, d'assister par curiosité aux offices romains, si on n'avait pas tenté l'impossible en comparant la sainteté des différentes branches de l'Eglise ou encore si on n'avait pas abordé de controverse au-dessus de ses forces... J'ai habituellement découvert en pareil cas que beaucoup pouvaient faire remonter à quelque faute personnelle leur premier désir de quitter l'Eglise.

On voit l'adresse de ce procédé : une conscience délicate n'a pas besoin qu'on l'aide beaucoup pour se découvrir des fautes chimériques ou pour assigner à des fautes réelles une conséquence qu'elles n'ont pas. Et quand même, en allant à la *procathedral* j'aurais un peu cédé à la curiosité de voir la soutane rouge du cardinal, serais-je livré sans défense, pour une semblable peccadille, aux pires illusions de l'esprit mauvais ?

Il souffrait pourtant, il souffrait parce qu'il devinait vaguement les souffrances de son ami. A mesure que nous approchons du terme, la correspondance devient plus attachante Voici, en 1843,

un gentil billet de Pâques. La main de Pusey, très bonne, mais se sachant maladroite, tourne avec le plus de précautions possible autour de la blessure vive.

J'aurais voulu vous écrire la veille de Pâques, cela me pèse souvent de penser que quelques-uns de ces misérables jugements qui circulent sur vous, et cette triste privation des sympathies de quelques-uns, doit par moment vous être pénible. J'aurais voulu obtenir quelque part à vos épreuves, mais je n'en ai pas été digne. J'aurais voulu, en vous souhaitant les joies de Pâques, vous dire que mon plus vif désir eût été d'avoir pour moi ces jugements, ces rudes paroles, ces soupçons qui sont tombés sur vous. J'espère, quelque aiguë qu'en soit la souffrance, que cela vous consolera de penser que quelqu'un qui vous aime les regarde comme votre meilleur trésor [1].

Moins de deux semaines après cette lettre, le vœu qu'elle exprime était réalisé et Pusey se voyait, à son tour, persécuté par l'Université d'Oxford.

Le parti libéral triomphant voulait faire oublier aux tractariens leurs passagères victoires, Newman était suffisamment écrasé ; on attendait une occasion de frapper le chef du parti le plus considéré après Newman. Le 14 mai 1843, Pusey prêchait devant l'Université, dans la chaire de Christ-Church, un sermon bien inoffensif où il faisait un

1. On peut remarquer qu'ici, comme toujours, il se trompe sur la vraie cause des souffrances de Newman, il la croit plus extérieure qu'elle ne l'était, et par conséquent plus aisée à guérir et moins douloureuse.

acte de foi à la présence réelle. Le sermon fut condamné et le prédicateur interdit pour deux ans. La sentence était inique et sotte ; mais il s'agissait bien de justice et de bon sens pour ces pauvres têtes épouvantées par le fantôme du papisme. Le Chancelier en tête, tout l'état-major d'Oxford, chefs de collèges et professeurs, fins lettrés et calmes savants, ils étaient tous véritablement affolés. Sans cela comment auraient-ils pu se méprendre sur les intentions de Pusey. Depuis quinze ans qu'ils le voyaient à l'œuvre, ils avaient bien pu comprendre que si quelqu'un devait rester fidèle à l'anglicanisme, c'était le chanoine de Christ-Church. Comme l'écrivait un des amis de Pusey qui, plus clairvoyant, essayait en vain de conjurer la tempête : « Personne ne pense moins que Pusey à nous quitter pour aller à Rome. »

Le prédicateur condamné prit noblement cet outrage. Il avait l'âme trop haute pour souffrir longtemps d'une blessure qui l'atteignait seul, et sa foi était trop robuste pour être ébranlée le moins du monde par cette nouvelle proclamation hérétique de ses chefs.

D'ailleurs, le moment des grandes souffrances était venu. De 1843 à 1845, il va voir se briser les uns après les autres les liens qui retenaient encore Newman. Voyons encore dans cette terrible crise la lutte inconsciente de sa raison et de son cœur.

X

On connait l'histoire de la triste cérémonie qui prélude, dans la petite église de Littlemore, à ces deux années d'agonie. Littlemore est un hameau sous la dépendance de la paroisse de Sainte-Marie. Newmann y avait bâti une église où il allait souvent officier; il aimait cette solitude et avait songé plusieurs fois à s'y retirer tout à fait. Cette petite église gothique nous paraîtrait assez ordinaire sans le souvenir qui la remplit encore et qui empêche de rien trouver de banal dans ce coin de terre. Le 25 septembre 1843 était le septième anniversaire de la consécration de l'église. Comme Newman venait de donner sa démission de curé de Sainte-Marie, on devinait qu'il allait faire ce jour-là son sermon d'adieux.

L'église était ornée de fleurs, chose plus rare alors qu'aujourd'hui chez les anglicans ; devant la porte, la tombe de la mère de Newman était toute fleurie aussi. La foule des étudiants venus d'Oxford se mêlait aux pauvres habitants du village : les petits de l'école avaient des habits neufs, présent d'adieu de leur curé. Newman, Pusey, Copeland et Bowles officiaient.

Newman monta une dernière fois en chaire : tout le monde pleurait : il ouvrit encore ce livre divin que nul ne devait jamais plus lire et expliquer comme lui ; il parla des scènes d'adieux dont la Bible est pleine, puis, avec des accents déchirants

où éclataient les longues tortures de ces dernières années, il reprocha à sa mère, sa mauvaise mère, l'Eglise anglicane, de ne pas savoir garder ses enfants, de les vendre pour rien à l'étranger qui passe, de les contraindre d'aller où ils seraient mieux reçus.

O ma mère, dit-il en terminant, d'où vient que tant de belles choses sont répandues sur toi et que tu ne les gardes point? D'où vient que tu portes tes enfants et que tu te nourris de défiance envers eux? Pourquoi ne sais-tu pas user de leurs services et n'as-tu pas le cœur de te réjouir de leur amour? Pourquoi tout ce qu'il y a de généreux dans le propos, de tendre et de pénétrant dans la doctrine, fleurs et espérances, tombe de son sein sans trouver asile en tes bras? Qui a donné pour partage l'impuissance à tes flancs, la stérilité à ton sein? Qui t'a fait étrangère à ton propre sang? Pourquoi ton œil est-il si cruel envers tes petits. Ton enfant, le fruit de tes entrailles qui t'aime et voudrait s'épuiser pour toi, tu l'envisages en tremblant comme un porteur de mauvais présage : il se tient oisif tout le jour : tu le contrains d'aller où il sera mieux reçu, tu le vends pour rien à l'étranger qui passe, que feras-tu donc à la fin?... Et vous, mes frères, bons cœurs pleins d'affection, amis très aimants, *o loving friends*, si vous connaissez quelqu'un dont ç'a été le partage par la plume ou par les paroles de ses lèvres de vous aider un peu à bien agir, s'il vous a jamais dit ce que vous saviez de vous-mêmes et ce que vous n'en saviez pas, s'il a lu dans vos âmes vos besoins et vos sentiments et rien qu'en les lisant vous a fait du bien, s'il vous a fait sentir qu'il est une vie plus haute que la vie de tous les jours... celui-là, rappelez-le vous, au

temps à venir, quand vous ne l'entendrez plus, et priez pour lui, qu'en toutes choses, il connaisse la volonté de Dieu et soit prêt à l'accomplir.

Puis il se recommanda au souvenir de ses fidèles, vint prendre le sacrement et cessa de se mêler à la cérémonie.

Pusey continua l'office, mais les larmes l'obligèrent souvent à s'interrompre. Au soir de cette triste journée, il écrivait à son frère :

Je rentre à peine, le cœur brisé, de la cérémonie de Littlemore. Le sermon était du pur Newman ; il s'efforçait de ne parler que de lui et on voyait pourtant comme il sentait les défiances qu'on lui a témoignées.

Toujours la même transposition involontaire; encore une fois ce n'est pas cela qui faisait souffrir Newman.

Il laissait entendre plus qu'il ne disait un adieu. La foule sanglotait sans contrainte... Quand même, « la paix de Dieu qui passe toute intelligence » fut le dernier mot. Si nos évêques connaissaient seulement quels cœurs fidèles et *dévoués au service de Dieu dans cette Eglise*, ils ont la cruauté de briser. Quand même, « sur le soir viendra la lumière ».

Newman s'était retiré dans la misérable maison de Littlemore où lui et quelques amis menaient une vie de moines[1].

1. Imaginez une suite de cellules basses, moins riches que les maisons des plus misérables mineurs, et vous aurez une idée de ce monastère.

Il aurait voulu tenir fermée cette porte qui cachait tant d'angoisses, mais la jeunesse ne voulait pas se déprendre de son affection enthousiaste et on rencontrait sans cesse des bandes de pèlerins sur la route de Littlemore à Oxford. Pusey lui aussi faisait souvent ce chemin.

Que se disaient ces deux hommes qui jadis — oh! que c'était loin maintenant! — n'avaient qu'une même pensée! Je ne crois pas que Pusey ait jamais osé disputer en face avec son ami. La vive et logique intelligence de Newman, ce besoin inassouvi de lumière, cette tristesse, tout cela lui faisait presque peur. Sans doute aussi reconnaissait-il trop bien l'évidente supériorité de Newman pour essayer de l'attaquer à coup d'arguments. Mais, à force d'affection, de bonnes et pieuses paroles, il aurait voulu lui redonner courage, le calmer et peut-être — si besoin était — le retenir.

En février 1844, pour l'anniversaire de la naissance de Newman, il lui envoyait une petite image de l'agonie au jardin des Olives et ce court billet :

Si j'avais le droit d'ajouter un mot à ce que dit cette image, je vous dirais l'espérance que, dans les chagrins et inquiétudes qui doivent achever votre sainteté, vous soyez baigné et rafraîchi dans la sueur de sang de Jésus. A mesure que viendra une nouvelle souffrance, confiez *notre* Eglise à Celui qui a enduré pour nous ce supplice.

Voici la réponse de Newman :

Votre lettre est très aimable comme tout ce qui vient de vous... Elle est pourtant écrite sous l'impression d'une crainte mal fondée dont je puis vous soulager. Je ne suis, pour le moment, dans aucune perplexité. Voici quatre ans et demi, la conviction a grandi en moi et maintenant elle est très forte, que nous ne faisons pas partie de l'Eglise catholique. Je suis trop habitué à cette idée pour en souffrir. Je ne souffrirai que lorsqu'elle m'obligera d'agir. Pour le moment, je ne vois pas encore que mon devoir soit-là. Cela ressemble bien à une conviction, mais c'est un mot qu'il ne faut pas se hâter de donner à une opinion. Quand je serai pleinement persuadé, je serai très anxieux et perplexe. Je crains de n'avoir guéri une souffrance que pour vous en causer une plus vive ; pourtant est-il possible que cet aveu vous prenne tout à fait à l'improviste ?

Même après cette lettre, Pusey, dit son biographe, sut reprendre son imperturbable confiance.

Christ-Church, veille de saint Matthias, 1844.

Merci de votre tendresse ; cette nouvelle a produit sur moi l'effet que vous pouvez deviner. Je m'étonne d'être encore capable de rire. Pourtant, comme je l'ai dit à Manning, j'ai une telle conviction que vous êtes sous la conduite de Dieu, que, malgré tout, je regarde, joyeusement l'avenir : je suis sûr que tout ira bien, *all will be right*, j'entends pour notre pauvre Eglise et pour vous.

Ma lettre ne voulait pas vous dire cela, mais seulement vous aider dans cette pénible impression que

font sur vous les dernières épreuves. Je savais à peine que vous dire quand j'étais avec vous, par peur d'éveiller quelque pensée douloureuse. Je sentais que vous aviez un droit de juger et de sentir que je n'avais pas. Pourtant, plus je vous aime et vous reconnais ce droit que je ne me reconnais pas, plus je tremble à la pensée que vous pourriez user de ce droit. C'était comme si on voyait dans la main d'un ami un instrument dangereux qu'on n'oserait pas soi-même toucher... J'ai toujours en vous même confiance.

A première vue on est édifié d'une lettre si prudente et si humble et on ne prend pas garde à un ou deux mots discrètement insinués que le fin Newman eut vite découverts. Il lui répondit sur-le-champ :

Merci pour votre lettre qu'il a dû vous être pénible d'écrire. Je suis sûr qu'il y a eu des fautes en moi qui justifient votre jugement. (Pusey avait fait allusion à la sensibilité de Newman.) Mais croyez que vous vous trompez en attribuant mon attitude à l'amertume d'une susceptibilité blessée.

En effet, Pusey semblait affecter de ne pas s'apercevoir des raisons dogmatiques qui avaient éveillé les doutes de son ami et de croire que, sans les mesquines tracasseries des évêques et des autorités d'Oxford, Newman n'eût jamais pensé à quitter l'Eglise anglicane. C'est toujours la même impossibilité de reconnaître une vérité qui lui eût fait trop de peine.

Les deux intimes allaient retrouver — pour quelques heures — devant un cercueil, l'affection et l'abandon d'autrefois. Au printemps de 1844, la fille aînée de Pusey, Lucy, fut rapidement enlevée par une maladie de poitrine. La pauvre enfant avait été élevée par sa mère dans le culte de Newman, et elle avait fait ses premiers rêves de sainteté en entendant et relisant les merveilleux sermons de Sainte-Marie. Pieuse, comme son père et sa mère, elle aurait voulu se consacrer à la vie du cloître, et si elle en avait eu le temps, elle aurait été une des premières religieuses anglicanes dans l'ordre fondé par Pusey.

Mon très cher ami, écrit celui-ci le 9 avril, tout ici est dans la paix ; aucun doute sur l'issue, mais nous ne savons quand elle viendra. Elle m'a dit l'autre soir : « Maintenant que je suis proche de la mort, il semble que mon amour pour Dieu n'est pas ce qu'il devrait être », et nous prions pour lui en obtenir une mesure plus abondante. Elle est l'enfant de vos livres (c'est le plus beau mot qu'ait jamais écrit Pusey)... Elle peut nous être laissée encore deux mois, mais elle peut partir en moins de deux jours, et ainsi nous sommes absolument entre les mains de Dieu.

François de Sales est le meilleur lien en pareil cas. Dalgairns sera heureux d'apprendre que la traduction si bien corrigée par lui nous aide et nous fortifie beaucoup, et vous, vous serez heureux de savoir que pour le moment elle ne souffre pas : sa figure suavement paisible fait du bien à voir. Je lui ai demandé si elle n'avait pas de commission pour vous. Elle m'a dit : « Donnez-lui ma respectueuse affection et remerciez-

le de toutes ses bontés pour moi... » Dieu vous le rendra, mon cher ami, voici, dans ma famille, le second lit de mort où je puis sentir quelle bénédiction vos sermons et votre amour ont été pour les miens.

Comment ne pas citer encore la lettre qui annonçait à Newman la triste et bonne nouvelle de cette sainte mort?

Que le nom du Seigneur soit béni! vos prières et celles de mes amis ont été entendues; l'enfant de vos sermons a été acceptée par Dieu et elle est en paradis. (Il raconte les détails de cette pénible agonie, de ces brusques retours de vie et de douleur que son pauvre cœur de père voyait venir avec épouvante.) Soudain ses paupières s'ouvrent toutes grandes, et je n'ai rien vu comme le regard fixé par elle sur des objets invisibles pour nous... J'étais sûr qu'elle voyait Notre-Seigneur. Souvent, dans la nuit, je m'étais servi avec elle de la prière *Anima Christi*. Je lui répétais la formule : Puisse la Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ t'apparaître douce et joyeuse. Après que ce regard eut duré quelque temps, elle se tourna vers moi et alors passa sur ses lèvres un sourire céleste, si plein d'amour aussi. Non, je n'ai jamais rien vu non plus comme ce sourire; en un instant il changeait toute ma douleur en joie; c'était comme si, déjà en paradis, elle m'eût invité à l'y rejoindre. « Il y a quelques jours sa mort me paraissait le plus épouvantable malheur, maintenant je ne donnerais pas ce sourire pour le monde entier. »

On comprend maintenant tout ce qu'il y avait de délicieux et de déchirants souvenirs dans l'affection de Pusey pour Newman; on comprend

qu'il l'ait trop aimé, pour croire, avant l'irréfutable preuve, que Newman dût jamais se convertir. Parfois il s'inquiétait; je ne sais quoi le mettait en alerte; il avait peur des prières des catholiques qui finiraient peut-être par lui enlever son ami, mais il reprenait vite son invincible confiance. La prospérité de l'anglicanisme lui paraissait liée à Newman, comme celle de l'Eglise romaine le fut jadis à saint Athanase, et, sûr des destinées de l'Eglise anglicane, il finissait par se persuader à lui-même que jamais Newman ne se résoudrait à l'abandonner.

Vers la fin de 1844, à quelqu'un qui lui demandait des nouvelles de Newman, il répond par cette affirmation invraisemblable :

> Vous avez tout à fait raison de croire que Newman n'a aucun sentiment qui tende à le séparer de nous, toutes ses sympathies sont pour notre Eglise.

Comment, lorsque depuis si longtemps, des lettres de Newman, de plus en plus catégoriques, lui ont répété tout le contraire, lorsqu'il sait que Newman a écrit à Manning : *I love the Church of Rome too well :* j'aime trop l'Eglise romaine, comment a-t-il pu écrire cela? La réponse est toujours la même. Il ne voit pas ce qu'il lui serait trop dur de constater, il s'aveugle sans le vouloir, il s'acharne à prolonger cette illusion, au-delà de toute mesure et, chose étrange, il a, par instants, des minutes d'angoisse, où il se rend vaguement compte que ce n'est qu'une illusion. Dans cette

même lettre où il fait preuve d'un si prodigieux aveuglement, le voilà qui lance une croisade de prières pour empêcher la conversion de son ami.

XI

Les premiers mois de 1845, année qui devait voir tomber les dernières indécisions de Newman, trouvèrent Pusey dans la même confiance. En février, après tant d'autres ouvertures si claires, Newman était encore obligé de lui écrire :

Mon cher Pusey, je vous en prie, ne vous cachez pas à vous même que je suis aussi près du pas décisif que si, en réalité, je l'avais fait. Ce n'est plus qu'une affaire de temps. J'attends, pour que si, par hasard, je suis le jouet d'une illusion, Dieu me le fasse sentir.

Le doute n'était plus possible cette fois, l'espérance l'était encore. Pour ne pas achever de détacher Newman, pour le retenir encore, il lui écrit, il lui donne de nouvelles preuves de confiance en continuant à lui demander des conseils intimes. Mais la situation était trop fausse pour que Newman pût, de son côté, parler avec l'abandon d'autrefois. Il lui écrit :

Trois dimanches de suite, je suis venu à Oxford, mais je n'ai pas eu le cœur d'entrer chez vous : je voudrais trouver le moyen de vous rendre moins cruelle la peine que tôt ou tard je dois vous faire. — Je suppose que Noël ne passera pas avant la rupture.

Dans cette détresse, Pusey ne croit pas tout perdu ; il écrit à Newman, le prie de réfléchir à toutes les âmes que cette rupture bouleverserait, à la désunion des familles, à tant d'autres funestes conséquences. Mais il y avait longtemps que le solitaire de Littlemore se faisait à lui-même ces difficultés et il les réfutait une à une, avec une logique qui, sans le convaincre, réduisait Pusey au silence.

Le bandeau est tombé maintenant. Le meilleur, le plus savant, le plus parfait, le plus aimé des anglicans va se convertir. Que pensera et que fera son ami ? Aura-t-il à ce grave moment une velléité de passer à Rome ? Il est clair que l'heure est décisive, l'occasion propice, le chemin tracé. La grâce va-t-elle le prendre, faire passer un rayon dans cette intelligence embrouillée, lui montrer que Newman est sur la bonne route, lui faciliter l'immense sacrifice. Encore un coup, nous voici au point critique de cette existence et, par malheur, ses lettres sont d'une extrême réserve sur les émotions et les idées de ces semaines d'angoisse. Essayons cependant d'entrer dans cette âme confuse et de lui arracher son secret.

Sans pénétrer sérieusement et pratiquement les raisons de douter qui avaient lentement miné les premières croyances de Newman, il ne put, je crois, se défendre d'une sorte d'affection, j'allais presque dire, de tendresse, pour cette Eglise dont les prérogatives avaient ravi le cœur de son ami. Il aima Rome de confiance parce que Newman la trouvait aimable, parce que son cœur, qui ressem-

blait si fort à un cœur de femme, guidait naturellement son intelligence au gré de ses affections. En même temps, il éprouva une sorte d'impatience contre cette autre Eglise dont les fautes avaient lassé le dévouement de Newman, et qui avait forcé le meilleur de ses enfants à la quitter. Maintenant que les arguments de Rome avaient convaincu Newman, lui leur trouvait un sérieux et une force qu'il ne leur avait jamais accordés. Si son intelligence avait été plus indépendante et plus logique, il eût traversé là une passe merveilleusement favorable à la découverte de la vérité. Mais ces idées devaient s'en aller bien vite avec la première vivacité de l'émotion qui les avait amenées; son cœur était obstinément retenu ailleurs et si, pendant quelques secondes, il entrevit — comme je suis porté à le croire — la possibilité pour lui de suivre Newman, toute sa nature se raidit et se ferma pour toujours devant une perspective si contraire à la plus tenace et à la plus ardente de ses affections.

Néanmoins, il avait besoin d'une raison pour se tranquilliser la conscience et se dispenser *a priori* de suivre Newman. Placé ainsi entre deux amours, auquel des deux va-t-il donner tort? Comment se dispenser de se prononcer nettement pour ou contre la décision de son ami? Lui donner raison? Mais, alors, il faut déserter l'anglicanisme! donner tort à Newman? mais, c'est trop douloureux! Et voici déjà poindre dans cette subtile intelligence un système qui donnera raison à tout le monde, qui permettra de ne pas quitter l'angli-

canisme, tout en rendant justice au déserteur.

Ce système perce dans une lettre de mars 1845. Pusey vient enfin de comprendre où en est Newman.

Mon seul espoir, écrit-il, est qu'il puisse être un instrument de restauration dans l'Eglise romaine, puisque la nôtre n'a pas su tirer parti de lui!

Il n'est pas encore pleinement satisfait, il cherche encore; il redoute tant la contagion de cet illustre exemple!

Ce sera une déchirure, comme jamais notre Eglise n'en a connu. Tant sont déjà en suspens! Outre ceux-là, des centaines voudront le suivre, ne se croyant pas le droit de rester si lui part! Il faut tout faire pour recueillir ces épaves, pour empêcher, pour diminuer les effets de cette catastrophe... Que croyez-vous qu'il faut faire, écrit-il à un autre, dans le terrible danger qui nous menace. J'espère qu'on pourra amener les gens à croire qu'il a une vocation, une mission spéciale, et que ses disciples n'ont pas le droit de le suivre.

Ce n'est pas là une tactique d'aventure, un expédient équivoque inventé par un général en détresse pour empêcher la défaite imminente. Non, Pusey croit lui-même à cette idée qui arrange tout, qui calme ses inquiétudes (peut-être ses scrupules), et l'inquiétude des autres :

Je regarde moi-même cela comme une providence mystérieuse : comme si Dieu appelait cet instrument choisi pour quelque office dans l'Eglise de Rome

[quoique, bien entendu, il y aille non pas en réformateur, mais en croyant] et ainsi *Dieu lui donnerait des convictions qu'il ne donne pas aux autres.* Du moins, j'en suis venu à cette idée quand j'ai compris qu'il allait se convertir.

Il est bientôt convaincu de ce beau système, si convaincu, qu'il en parle à Newman lui-même.

Votre cas, lui écrit-il, est celui d'une providence particulière. Je suppose que Dieu vous enlève à nous pour quelque office spécial qu'il vous réserve.

Aussi, trois mois avant la conversion de Newman, lui écrit-il encore au sujet de ses disciples, lui demandant ce qu'il faut faire pour les empêcher de se convertir! J'avais promis de raconter des prouesses d'inconséquence, n'ai-je pas tenu parole?

Le 3 octobre 1845, Newman lui annonce qu'il vient de donner sa démission de *fellow* d'Oriel. Tout lien est rompu maintenant entre lui et sa chère Université. Il ajoute : « *Anything may happen to me now any day.* Tout peut m'arriver tous les jours! »

En effet, le 9 octobre, entre les mains du P. Dominique, Passioniste italien, lui et deux de ses disciples abjuraient l'hérésie.

A la première nouvelle de ce coup dont l'anglicanisme ne devait pas se relever, les meilleurs amis du grand converti restèrent interdits pendant quelques jours. Mais, il fallait agir, secouer cette détresse pour rallier les troupes. Une semaine

après l'abjuration, paraissait dans les journaux une longue lettre de Pusey qui commentait l'événement et essayait de mettre le calme dans les esprits. Comme le dit son biographe, l'auteur de cette lettre n'avait certainement aucun doute sur sa propre foi, aucune velléité de conversion. C'est l'oraison funèbre du général mort, faite sur le champ de bataille par celui qui a pris le commandement à sa place : on pleure le mort, on chasse le découragement, on s'excite à la revanche. Pour parler plus à son aise, Pusey feint d'adresser ses réflexions à un ami intime. Le nom de Newman n'est pas prononcé une seule fois, ce qui augmente le pathétique de cette longue proclamation.

Mon cher ami, vraiment « ses voies sont dans la mer, et ses sentiers dans les grandes eaux, et personne n'a vu la trace de ses pas ». Dans de pareils moments, n'est-il pas mieux de se taire, de s'abstenir même de bonnes paroles. C'est un incompréhensible mystère qu'après avoir eu autant de confiance en notre Eglise il l'ait perdue. Même au milieu de notre chagrin, cela réjouit le cœur de se rappeler ses sentiments d'autrefois, avec quel absolu dévouement il servait notre Eglise... On n'ose pas se demander à soi-même, si sa vive sensibilité était bien à sa place dans nos temps troublés. Ce qui, à des âmes moins délicates, comme la mienne, paraissait une chose ordinaire, une misère à accepter tout simplement, était pour lui comme des coups de glaive... Le premier pressentiment me vint, la première angoisse, quand j'appris que dans les églises et maisons religieuses du continent, on priait pour lui...

Alors il développe tout au long son idée; comme quoi Dieu lui réserve un rôle à part dans l'Eglise romaine : celui peut-être d'infuser une nouvelle sève de sainteté... Puis avec son optimisme invincible, il suppute les heureuses conséquences de cette conversion.

Et qui sait ce que peuvent être dans les mystérieux desseins de Dieu, les effets de cette conversion. Comme moi vous sentez les fautes, les misères, qui, des deux côtés nous tiennent désunis. Ce n'est pas ce qu'il y a de saint dans l'Eglise romaine, qui inspire tant de répugnance à plusieurs d'entre nous, mais ce qu'elle a de coupable dans quelques-unes de ses pratiques.

Eux de même, ce n'est pas tout notre système qui les empêche de nous reconnaître, mais *seulement l'hérésie existant plus ou moins chez nous.* A mesure que les deux Eglises croîtront davantage en sainteté, chacune reconnaîtra plus facilement dans l'autre la présence du Saint-Esprit, et ce qui maintenant arrête la réunion disparaîtra... On peut deviner les grands résultats qui seront amenés par ce qui aujourd'hui nous canse tant de douleur... Un tel homme, ainsi formé dans notre Eglise, habitué à y reconnaître la présence du Saint-Esprit, et passant à Rome, c'est peut-être le plus grand événement qui soit arrivé depuis la séparation. Si quelque chose peut ouvrir leurs yeux à ce qu'il y a de bon en nous, ou adoucir les préjugés que nous nourrissons contre eux, ce sera bien la présence chez eux d'un tel homme, enfant de notre Eglise qui chez elle a grandi et s'est élevé si haut dans son sein.

Humilions-nous d'avoir vendu notre frère, mais ne nous laissons pas abattre. Pour moi je suis plus que jamais confiant dans notre Eglise.

C'est le dernier mot de Pusey. A telle ou telle ligne de ce curieux article on aurait pu croire qu'il se rapprochait de nous. Non, non, il reste immobile toujours à la même place. Tel il était au commencement de ses relations avec Newman, tel il sera jusqu'à la mort.

CHAPITRE II

LA LOGIQUE DU CŒUR

M. BRUNETIÈRE ET « L'IRRATIONNEL » DE LA FOI[1]

I

Je ne voudrais pas dire de M. Brunetière, critique et philosophe, ce que Saint-Simon disait de Fénelon : « Il fallait effort pour cesser de le regarder. » Peu de physionomies pourtant nous arrêtent et nous intéressent davantage. Ceux-là même que M. Brunetière irrite le plus, une fois entrés avec lui dans le vif d'une discussion, sont contraints d'aller jusqu'au bout. Troublés dans la calme possession de leurs idées faites, ils ont beau tourner leur amertume contre la rudesse originale et

1. Brunetière, *la Science et la Religion*. Paris, Didot; — A.-J. Balfour, *les Bases de la croyance*. Traduit de l'anglais, par J. Art, avec une préface de M. F. Brunetière. Paris, Montgredien; — L. Ollé-Laprune, *la Certitude morale; la Philosophie et le Temps présent*. Belin; — Cardinal Newman, *Essay in aid of a grammar of assent; — University sermons*. London, Longmans: — W.-G. Ward, *the Philosophy of Theism*. London, Kegan Paul. — Ce chapitre a été écrit en 1897 et il a semblé préférable de le réimprimer tel quel et sans tenir compte des dernières étapes de l'évolution de M. Brunetière. — Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que la théorie de Newman, que je vais exposer, ne se confond aucunement avec ce qu'on a appelé, dans ces dernières années, l'apologétique nouvelle. La doctrine de Newman et de Ward s'applique à toute apologétique possible. D'ailleurs, si je l'entends bien, l'apologétique moderne, loin d'être en contradiction avec l'ancienne, ne fait autre chose que la continuer et l'adapter aux temps nouveaux.

savoureuse de son style, ils n'en sont pas moins ébranlés; le paradoxe inquiétant les obsède, et ils ne sauraient en détacher leur pensée.

Le talent seul de M. Brunetière ne suffirait pas à expliquer une pareille impression. Ce qui nous retient ainsi, et, malgré nos résistances, ce qui nous attache, c'est, je crois, le spectacle d'une lutte acharnée et presque douloureuse, à la conquête de la vérité. Quand on a parlé du ton doctoral et autoritaire de ces articles, on était dupe des premières apparences. Il y a plus d'absolu, plus d'irrévocable dans la phrase la plus ondoyante de Renan que dans les affirmations les plus catégoriques de M. Brunetière. Je sais bien qu'il congédie en deux ou trois mots une œuvre et un auteur. « Livre manqué », « livre à refaire » ; ce refrain de la moitié de ses articles marque peut-être moins de vanité que de mauvaise humeur. Ce chercheur voulait avidement la lumière, et vos quatre ou cinq cents pages ne la lui ont pas donnée; il ne demandait pas mieux que de se laisser instruire et convaincre, et s'il vous reproche un peu sévèrement de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, vous pouvez mesurer, à la dureté de sa critique, quelle est sa vive et insatiable passion de vérité.

Cette remarque s'applique surtout aux derniers travaux de ce vigoureux esprit. Qu'on relise la brochure où il a réédité, avec des notes nombreuses qui en doublent l'étendue, son fameux article sur « la Science et la Religion ». L'article était déjà extrêmement curieux, mais l'homme est tout entier dans ces notes pleines d'impatience,

de chaleur, de verve et d'esprit. Non, nous ne sommes pas en présence d'une orgueilleuse confiance de philosophe ou d'une rancune d'auteur piqué. On voit trop qu'il ne s'agit pas là d'une question de personne, et, d'ailleurs, la sûre et définitive possession de la vérité parle un autre langage. A tant de fougue, à tant de colère contre les sottes objections qui embarrassent la route, à tant de passion enfin, n'est-il pas plus juste de reconnaître la souffrance dont je parlais tout à l'heure, un immense besoin de clarté, un aveu à peine étouffé qu'on est soi-même encore dans la nuit.

On a critiqué, dans notre camp[1], quelques-unes des idées fondamentales de ces derniers articles. Je voudrais essayer d'une méthode différente et, si ce que je viens de dire est exact, je n'aurai pas besoin d'excuse. On n'en use pas, en effet, avec un chercheur comme avec un homme aux idées bien arrêtées et aux formules précises. On peut faire route avec lui, le suivre dans les chemins opposés qu'il tente tour à tour et voir, si, par hasard, à force de recherches, il ne serait pas, sans le savoir, à quelques pas du bon chemin.

Je me bornerai à discuter la théorie de la foi qui se dégage de ces derniers articles. Personne, parmi ceux qui les ont lus, n'en sera surpris. Notre philosophe traite, sans doute, au cours de ces articles, d'autres questions; mais il est manifeste que le problème de la foi est une de ses plus

1. Mgr d'Hulst, *Revue du clergé français*, 1895.

constantes préoccupations. C'est, d'ailleurs, le côté de son œuvre qui a le plus intéressé ou inquiété les penseurs catholiques. Vieux sujet que je n'aborderais pas après tant d'autres, si je ne croyais avoir trouvé un peu de lumière nouvelle, non pas certes, dans mes réflexions personnelles, mais dans l'œuvre peu connue de théologiens étrangers.

II

On se rappelle dans quelles circonstances fut écrit le premier et le plus retentissant de ces articles. M. Brunetière revenait de Rome, où il avait eu l'honneur de voir le Saint-Père, et il prenait occasion du voyage et de la visite pour livrer au public ses propres réflexions sur les plus graves sujets.

Ce n'est pas ici le lieu de montrer comment il n'y avait rien, absolument rien dans ces pages, dont la science eût sujet de s'alarmer. On sait pourtant qu'elle se crut outrageusement offensée, et comment il fallut apaiser son amusante colère. D'autres cependant trouvaient que M. Brunetière avait encore fait la part trop belle à la science, et que la religion avait été plus sérieusement atteinte. On ne pouvait le dire avec assez de délicatesse à un homme de bonne volonté qui avait cru parler en faveur de la religion, mais enfin des réserves semblaient nécessaires. Trop soucieux de mettre science et religion d'accord, M. Brunetière n'avait

rien imaginé de mieux que de les séparer complètement l'une de l'autre : « Chacune d'elles, dit-il, a son royaume à part » (p. 62). Or avait-on le droit de creuser un fossé entre les deux royaumes ? Parquer la science chez elle, lui interdire de mettre en doute la possibilité du miracle et de s'occuper du monde à venir, rien de plus juste. Ce qui l'était moins, c'était de confondre le domaine de la science avec le propre domaine de la raison. A la science, le raisonnement et l'expérience, à nous catholiques, la foi ; à elle, les démonstrations, à nous, les affirmations. Quoi qu'en pût penser la science, nous ne pouvions nous accommoder de ce partage ruineux, et plutôt que de voir la science, après ce traité de paix perpétuelle, emporter la raison dans ses bagages, ne valait-il pas mieux continuer notre ancienne et dure vie de combat ?

Etait-ce bien là le sacrifice que M. Brunetière nous demandait ? A en croire quelques phrases très nettes du premier article, il serait téméraire d'en douter : « La foi n'est affaire ni de raisonnement, ni d'expérience. On ne démontre pas la divinité du Christ ; on l'affirme ou on la nie ; on y croit ou on n'y croit pas, comme à l'immortalité de l'âme, comme à l'existence de Dieu. » (P. 59.)

N'est-ce pas clair ? Oui, sans doute ; mais une longue note explique cette phrase ; mais toute la préface au livre de M. Balfour l'explique encore ; essayons de retrouver dans la note et dans la préface la vraie pensée de M. Brunetière sur la nature de la foi.

III

Je ne sais si la théorie de M. Brunetière a été conçue tout d'une pièce. Quoi qu'il en soit, je remarque deux étapes, sinon dans l'évolution, du moins dans l'exposition de sa pensée. Dans la première, il semble se borner à l'étude des vérités religieuses, l'existence de Dieu par exemple, tandis que dans la seconde, il étend et applique résolument sa doctrine à tout ce qui fait le patrimoine intellectuel de l'humanité.

« Pour ce qui est maintenant de la « nature de la foi », je ne saurais, sans doute, avoir la prétention de discuter la définition qu'en a donnée l'Eglise, et je suis d'ailleurs très éloigné, d'y avoir vu avec M. Taine, ce que Mgr d'Hulst appelle « un enthousiasme ou un délire sacré ». Mais j'avoue qu'en y reconnaissant une adhésion de l'intelligence à des vérités conçues comme « rationnelles », j'y vois d'abord un acte ou une décision de la volonté » (p. 61, 62).

Très bien. Mais avant de poser cet acte de volonté, exigez-vous, oui ou non, des *raisons de croire?* — Oui, nous répond-il, sans ombre d'hésitation, et je ne l'ai jamais nié. (Cette réponse est capitale dans le débat.) Mais les *raisons* ne sont pas d'ordre intellectuel, elles sont d'ordre moral.

« Je *sens*, par exemple, le besoin d'une règle des mœurs » (p. 62), et, comme je ne puis trouver qu'en Dieu cette règle, je crois à Dieu pour une

raison d'ordre moral[1]. Les arguments classiques, imaginés par les philosophes ne me convaincraient en aucune façon, si des raisons d'ordre moral ne m'avaient fait trouver Dieu. Si donc Dieu n'est pas d'abord « sensible au cœur », le raisonnement ne nous mènera pas à lui ; en d'autres termes, Dieu est déjà conçu, admis, aimé par ceux qui démontrent rationnellement son existence ; d'où l'on conclut qu'à parler proprement l'existence de Dieu ne peut pas se démontrer « Le difficile ou l'impossible c'est de se donner à soi-même le sentiment de ce besoin, et c'est en ce sens qu'on ne se donne pas la foi » (p. 62). Voilà, dans sa première esquisse, la théorie de M. Brunetière sur la foi.

La logique, cependant, demandait qu'on allât plus loin. Ce qu'on avait dit de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, pourquoi ne pas l'étendre, avec pareille vraisemblance, à une foule d'autres vérités ? Notre philosophe n'a garde de répudier cette conclusion et il la développe, d'une manière magistrale, dans sa récente préface au livre de M. Balfour. On verra de quelle main vigoureuse est mené ce nouveau réquisitoire contre la raison :

« Considérons donc un peu l'histoire de l'humanité. Nous voyons bien les ruines que la raison a faites ; mais nous avons plus de peines à discerner ce qu'elle a édifié. Il semble que de tout temps et jusque dans la métaphysique, son pouvoir de

1. J'accuse un peu trop nettement le syllogisme indiqué par M. Brunetière ; mais je ne crois pas outrer sa pensée.

dissociation ou de désorganisation ait été très supérieur à son pouvoir de construction ou de consolidation » (p. XIX).

Religion, morale, politique, la raison ne saurait suffire à expliquer ces grandes choses.

« Evidemment ce n'est pas une opération de la raison que nous trouvons à l'origine de l'institution sociale, et il faut nous en féliciter... Nous ne devons à la raison aucun des principes sur lesquels les sociétés reposent; et la preuve, c'est que, sociétés et principes, quand on veut les ébranler jusque dans leurs fondements, on pourrait presque dire qu'il suffit de vouloir les rationaliser... » (p. XIX.)

« Que trouvera-t-on de rationnel encore dans la morale et dans la politique? Dans l'art où la « raison » s'oppose à l'inspiration comme son contraire?... Dans la science même... ?

« Tout concourt donc à nous prouver qu'il y a dans l'humanité... plus de choses que la raison n'en saurait expliquer. Et osons faire encore un pas de plus : il ne s'est peut-être accompli rien de grand ou de véritablement fécond dans l'histoire de l'humanité qui ne contienne, à son origine, dans son principe ou dans son germe, quelque chose d'*irrationnel*[1] » (p. XXI).

Ce n'est pas assez de chasser la raison de ce domaine qu'elle réclame avec orgueil, M. Brune-

1. Disons une fois pour toutes, que ce mot « irrationnel » est mal choisi. Le sens usuel de ce mot, celui que le commun des lecteurs y verra et y a vu c'est « contraire à la raison », « déraisonnable ». J'espère ne pas me tromper en pensant que M. Brunetière prend ce mot dans un sens tout différent.

tière soutient encore que si, par malheur, elle s'appropriait un jour ce domaine, tout irait de pire façon. Qu'adviendrait-il, par exemple, de la société si tout y devenait « rationnel » ? « La raison est institutrice d'égoïsme », et le jour où l'humanité la prendra exclusivement pour guide, on peut prévoir à quels abîmes nous serons conduits. Les inspirations de la raison « ne servent, en quelque sorte, qu'à nous « déshumaniser ». Et, si nous ne le sommes pas plus à fond, si nous demeurons capables encore de quelque sacrifice ou de quelque dévouement, si nous croyons toujours à la possibilité du progrès social, nous ne le devons qu'à ce qui survit en nous d'*irrationnel*.

Voici donc la raison humiliée et une large part faite à l'*irrationnel* parmi les sources de nos connaissances. Etudions de plus près cet irrationnel ; demandons-nous quel en est le caractère, sur quel fondement il s'appuie et quelle certitude il peut donner.

Est *rationnelle* toute connaissance qui peut montrer qu'elle s'appuie exclusivement sur la raison, soit que l'objet apparaisse immédiatement clair à l'esprit, — c'est le cas des axiomes mathématiques, — soit que, moins évident, il faille, pour l'atteindre, recourir au raisonnement. Sera donc *irrationnelle* toute connaissance qui, n'étant pas de soi évidente, ne pourra cependant pas prouver sa légitimité en formulant le syllogisme sur lequel elle est fondée.

N'est-ce pas là une *antinomie ?* Quel serait le

fondement d'une connaissance qui ne peut pas produire en sa faveur de bonnes raisons? La réponse n'embarrasse pas M. Brunetière. Elle s'appuiera, nous dit-il, sur l'autorité, sur la tradition, et, en dernière analyse, sur le sentiment et la volonté.

« Si nous voulons trouver la qualité qui nous élève au-dessus de la brute, il n'est pas exagéré d'affirmer, quoique ceci puisse avoir une saveur paradoxale, qu'il nous faudra la chercher, non pas tant dans notre faculté de convaincre et d'être convaincu par le raisonnement, que dans notre capacité d'influencer et d'être influencé par l'autorité. »

« On dira, ajoute M. Brunetière commentant les paroles de M. Balfour, on dira qu'il y a du « rationnel » dans ce genre de soumission, et je veux bien en convenir; mais il y en a si peu, dans la plupart des cas! La « raison » n'a souvent que l'air d'examiner, et, comme on dit, de peser les autorités qu'on subit. En fait, c'est le caractère du maître qui se trouve répondre à de certaines convenances cachées de notre intelligence; et notre adhésion ne procède pas tant de notre « raison » que de notre bonne volonté... C'est également ce que l'on peut dire de la tradition dont le pouvoir est presque aussi grand que celui de l'autorité... Et que dirons-nous du sentiment et de l'instinct? Evidemment le sentiment — ou le « cœur », comme disait Pascal — ne saurait nous apprendre que César battit Pompée dans la journée de Pharsale...; mais que la question se pose de savoir comment l'honnête homme doit a r dans une

circonstance difficile, ou encore s'il y a du divin dans le monde, je me fierais bien au cœur autant qu'à la raison. » (P. XXVII-XXIX.)

M. Brunetière s'explique enfin sur le genre de certitude que peut engendrer une pareille connaissance. C'est ici une des maîtresses pages de la préface. Qui voudrait la relire et la méditer aurait, je crois, le vrai mot de cette théorie complexe et ne serait pas longtemps avant de se demander si, en somme, ces apparences d'erreur, ne voilent pas d'importantes vérités.

« Une psychologie superficielle avait exigé la certitude « scientifique » ou « rationnelle » — car c'est ici tout un — en modèle ou en type absolu de la certitude... C'est ce que l'on se gardera désormais de faire et... il ne s'écoulera pas longtemps avant qu'on ait rendu, parmi les fondements de la croyance, leur place « naturelle » au sentiment et à la volonté. »

Que voulons-nous dire, en effet, quand nous disons que nous « croyons » une chose? Que nous n'en avons pas une certitude entière? Oui, peut-être; mais bien plutôt que nous ne pouvons pas la « démontrer ». Par exemple, nous *savons* que deux et deux font quatre... nous croyons que la vie n'a pas son objet en elle-même, et qu'il ne saurait exister de morale sans obligation. En sommes-nous cependant moins sûrs? Tout au contraire, pourrait-on dire!... et, dans l'usage quotidien, dans l'usage même familier de la langue, regardons-y de près; que voulons-nous dire quand nous disons que nous croyons une

chose ? « Il a l'air de bien se porter, mais je le *crois* malade. » Quel est le vrai sens de cette phrase ? et encore de celle-ci : « Le baromètre monte, mais je crois qu'il va pleuvoir ? » sinon qu'aux apparences rationnelles et aux pronostics même de la science, nous opposons une autre certitude, plus intérieure, dont nous ne pouvons pas déduire les raisons, mais à laquelle nous n'en accordons pas pour cela moins de confiance ? » (XXXVII-XXXVIII.)

J'ai essayé d'exposer dans un ordre méthodique la théorie de M. Brunetière. Ainsi formulée, elle a bien des chances de paraître peu orthodoxe. Son auteur, lui-même, est persuadé (p. 60) qu'elle s'écarte de la théorie catholique sur les rapports de la raison et de la foi, et de bons juges, croyant reconnaître dans ces paradoxes un nouveau traditionalisme, ont repris, pour combattre l'erreur renaissante, les vieilles armes qu'on avait laissé dormir depuis la condamnation de Lamennais.

Nous n'avons pas la prétention de vouloir trouver en défaut des juges autrement compétents que nous. Tout ce qu'ils ont dit pouvait et devait se dire, et les paroles de M. Brunetière, prises au sens immédiat qu'elles présentent, justifiaient, chez un apologiste catholique, cette attitude de combat. On nous permettra cependant d'essayer une explication orthodoxe de ces mêmes paroles, non pour un stérile plaisir de subtilité d'esprit, mais pour montrer que M. Brunetière est moins loin de nous qu'il ne pense. Eclairer cette question serait, du même coup, jeter un peu de lumière sur un des

problèmes les plus obscurs de la psychologie de la foi[1].

IV

Sans « se déclarer catholique », sans renoncer à « l'indépendance de sa pensée », M. Brunetière aurait pu montrer le lien peu apparent, mais peut-être solide, qui rattache sa théorie à l'un des lieux communs de la prédication catholique. « Il a bien le droit, nous dit-il, de se tromper avec Pascal. » Les meilleurs de nos apologistes ne sont-ils pas, en cette matière, du même avis que Pascal ? Il me le semble, et cette rencontre est d'autant moins surprenante, que Pascal est ici l'écho de saint Augustin, des premiers Pères, et même, — je crois, — de l'Evangile.

Quoi de plus fréquent, en effet, chez nos écrivains, que de montrer l'union étroite, indissoluble, essentielle, du cœur et de l'intelligence, de la volonté droite et de la raison, dans la recherche de la vérité : *Qui facit veritatem venit ad lucem; et dilexerunt homines tenebras magis quam lucem.* Voici, longtemps avant Pascal, la même apparence de confusion : la bonne volonté qui trouve la lumière et les cœurs mauvais, qui vont d'instinct

1. Alors même que M. Brunetière serait pleinement fidéiste, me permettra-t-on de dire que les pages suivantes ne perdraient pas pour cela toute possibilité d'intérêt. Mon but n'est pas, en effet, de tenter une apologie dont, peut-être M. Brunetière ne me saurait aucun gré, mais uniquement de mettre en lumière quelques principes indiscutables qui, mêlés aux thèses fidéistes, ont pu leur donner l'apparence de la vérité.

aux ténèbres. Quoi donc! la volonté serait-elle en nous principe de connaissance, et, si le conflit entre lumière et ténèbre est un pur conflit intellectuel, de quoi vient donc ici se mêler le cœur?

On dira que ces paroles s'appliquent à l'aveuglement, à demi clairvoyant où nous plongent les passions, et à « cette affreuse décoration d'incrédulité dont se parent les libertins ». Il est vrai, comme le dit Massillon, dans un discours admirable, « les hommes impies et fermes dans l'impiété sont rares... parmi tout ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité, et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits... on commence par les passions, les doutes viennent ensuite[1]... »

Assurément, cette analyse est exacte; mais il semble que le Christ dise autre chose, indique une part plus grande faite à la volonté dans l'acquisition ou la perte de la vérité. Dans les exemples que nous venons de citer, la lumière était déjà acquise chez ces faux incrédules, et c'est à peine si leurs « doutes de dérèglement » l'ont fait vaciller. *Qui facit veritatem venit ad lucem.* N'est-il pas clair qu'il s'agit ici d'acquérir une lumière qu'on n'avait pas; n'est-il pas clair que la route indiquée pour aller à cette lumière est la route non du raisonnement, mais de la vertu. Car enfin *faire* n'est pas *voir;* et si, par hasard, il plaisait à M. Brunetière de reconnaître dans ce

1. Sermon pour le mardi de la quatrième semaine du Carême : *Des doutes sur la religion.*

facere veritatem une des formes de cet *irrationnel* qui est, selon lui, le plus solide fondement de la croyance, n'aurait-il pas, en sa faveur, au moins les premières apparences?

Veut-on entendre là-dessus un prédicateur que nul jusqu'ici, à ma connaissance, n'a soupçonné de traditionalisme, revenons à Massillon. Il veut montrer dans la conduite des mages un modèle des dispositions dans lesquelles nous devons accueillir la vérité.

« Accoutumés par une profession publique de sagesse et de philosophie *à tout rappeler au jugement d'une saine raison* et à se mettre au-dessus des préjugés populaires, *ils ne s'arrêtent pas*, cependant, avant que de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, *à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvait pas trouver ses causes dans la nature;* ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes habiles pour *raisonner* sur un événement si inouï; *ils ne perdent pas le temps en de vaines difficultés*, qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité que d'une envie sincère de l'éclaircir et de la connaître. Instruits par la tradition de leurs pères sur l'étoile de Jacob qui devait un jour paraître, *ils comprennent d'abord* qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste les vaines réflexions de l'esprit humain, que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer et pour les conduire, que la grâce laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumis-

sion, et que, lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une lueur de vérité, *la droiture du cœur doit suppléer à ce qui manque à l'évidence de la lumière : Vidimus et venimus*[1]. »

Ils comprennent d'abord. Sent-on la force de ce *d'abord* dans le vieux et vrai sens du mot? Les mages ne raisonnent pas, ils oublient leurs habitudes philosophiques, et, sans penser à se munir de bonnes réponses aux objections, ils *comprennent d'abord* que cette étoile est miraculeuse. Ils ne recherchent pas, — cependant rien de plus raisonnable que cette recherche, — ils ne recherchent pas si le phénomène n'aurait pas par hasard une explication naturelle. Non ; un rapide éclair a uni dans leur esprit l'apparition de l'étoile et le souvenir de l'antique prophétie. Ils ont cru « d'abord », et ils sont partis.

Dans cette adhésion spontanée, immédiate, dans cette absence au moins apparente de raisonnement[2], M. Brunetière ne serait-il pas un peu fondé à reconnaître quelque chose d'assez semblable à cet *instinct*, à ce *sentiment* qu'il substitue à la raison dans l'analyse de la foi? Appeler la droiture du cœur pour suppléer à l'infirmité de la raison et pour compenser la rareté de la lu-

1. Sermon pour l'Epiphanie : *Sur la vérité.*

2. Je montrerai, dans la seconde partie de ce travail, comment cette absence de raisonnement n'est qu'apparente. Evidemment la décision presque instantanée des Mages est aussi raisonnable que la conversion de Mme Swetchine et de Newman, conversion résolue après des années de lecture et de réflexion. La doctrine commune des théologiens veut qu'il n'y ait pas d'acte de foi surnaturel, sans motifs certains de crédibilité. Toute la différence est dans la manière dont la raison atteint ces motifs de crédibilité.

mière, n'est-ce pas faire intervenir, dans une recherche intellectuelle, un élément d'un autre ordre, et, tranchons le mot, quelque chose d'irrationnel.

Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'un texte isolé. La pensée de Massillon est l'application d'un lieu commun familier à nos apologistes et à nos orateurs. Saint Grégoire le Grand, parlant des disciples d'Emmaüs, montre comment après la plus belle leçon d'Ecriture sainte, ils sont restés dans les ténèbres : pour les éclairer, il a fallu la fraction du pain. *Deum quem in scripturæ sacræ expositione non cognoverant, in panis fractione cognoscunt.* Il semble pourtant qu'à moins de tout confondre, c'est la leçon qui instruit : Non. *Audiendo ergo præcepta Dei illuminati non sunt, faciendo illuminati sunt.* Quiconque veut donc comprendre ce qu'il a entendu, doit se hâter de mettre la leçon en pratique et la lumière suivra les actes de la bonne volonté. *Quisquis ergo vult audita intelligere festinet ea quæ jam audire potuit, opere implere*[1].

On ferait un volume en réunissant des textes semblables. Si, maintenant, laissant les docteurs, on voulait étudier, dans l'histoire, la psychologie de la conversion, on n'aurait aucune peine à reconnaître le peu de place apparente que la grâce laisse — pour l'ordinaire — au raisonnement. On

1. Saint Grégoire, Hom. 23 in Evang. — Brev. rom., Hom. pour le lundi de Pâques. Il va sans dire que, dans les textes que j'ai cités, on suppose l'ordre surnaturel et par conséquent, la présence et l'action de la grâce. Cette remarque ne gêne aucunement notre démonstration.

pourra expliquer cela d'une autre manière, mais le spectacle du brusque et incompréhensible travail de la grâce, l'histoire de tant de conversions presque foudroyantes, donnent, toujours à la première apparence, raison à M. Brunetière et à Pascal.

Où allons-nous, cependant ? Pour avoir cherché à mettre notre auteur en compagnie orthodoxe, n'avons-nous pas nous-mêmes dévié du droit chemin ? « Instinct », « sentiment », « cœur », ces mots vagues ne nous conduisent-ils pas aux abîmes ? A quelle distance sommes-nous du traditionalisme, si tant est que nous n'ayons pas encore passé la frontière ?

Le texte du concile du Vatican est formel : *Fidei assensus nequaquam est motus animi cæcus.* N'est-ce pas plus clair et plus fort que l'interprétation douteuse d'une phrase obscure de l'Evangile et qu'une belle période de Massillon ?

Oui, ce texte est clair, mais rien ne prouve que nous l'ayons jusqu'ici perdu de vue. Aussi bien n'ai-je encore rien affirmé. Je me suis contenté d'indiquer un rapprochement entre les théories de M. Brunetière et certaines idées qu'aucun catholique n'a le droit de condamner. Sans identifier des doctrines communes dans l'Eglise et celles d'un penseur indépendant, on ne saurait refuser de remarquer entre elles quelques ressemblances. C'en est assez pour excuser notre tentative conciliante et nous mettre en garde contre un jugement précipité.

Avançons maintenant. Le texte du concile nous éclaire. Reprenons lentement l'analyse de tous ces mots vagues qui embrouillent le débat. Que veut-on dire quand on parle d'un Dieu « sensible au cœur », ou quand on soutient la part nécessaire de l'intelligence dans la recherche de la vérité? Y a-t-il vraiment la contradiction que l'on croit entre ce « cœur » et cette « raison » et la solution du problème ne serait-elle pas de montrer que, le « cœur », le « sentiment », l'« instinct », au sens où M. Brunetière les prend après tant d'autres, loin d'être des facultés aveugles, ne sont, en réalité, qu'une des formes multiples de la raison.

V

« L'*irrationnel* ». Il y a, en effet, deux manières d'entendre ce mot. On appelle *irrationnel* tout acte provenant d'une faculté autre que la raison. C'est le premier sens qui vient à l'esprit. Je ne crois pas cependant que M. Brunetière ait employé ce mot dans cette signification rigoureuse. En tout cas, même en le comprenant ainsi, rien ne serait plus facile que de l'expliquer et de le justifier dans une certaine mesure. Nous devons, en effet, reconnaître si nous analysons exactement les procédés de connaissance, la présence d'un élément *irrationnel*, je veux dire la volonté. On trouverait déjà là un solide moyen de défense et la réponse à plusieurs graves objections.

On s'attend peut-être à me voir prendre ce che-

min. Ne suis-je pas certain d'y rencontrer, dès les premiers pas, la conduite du plus sûr et du plus aimable des guides. Voici longtemps, en effet, que M. Ollé-Laprune approfondit, éclaire, précise cette délicate question. N'en a-t-il pas fait le centre de sa philosophie et n'est-ce pas la plus originale et la plus féconde de ses doctrines? Après avoir presque épuisé le sujet dans le livre de la *Certitude morale*, il l'a repris avec plus d'exactitude encore et de profondeur dans deux chapitres de *La Philosophie et le Temps présent : Des conditions morales du savoir en philosophie. — Du rôle de la foi morale en philosophie.* Qu'on veuille bien comparer aux articles de M. Brunetière ces deux chapitres définitifs, on sera frappé des nombreuses ressemblances qui existent entre les deux penseurs. Je sais bien qu'ils diffèrent du tout au tout dans leur allure : autant M. Ollé-Laprune apporte de prudence et de scrupules à délimiter les moindres nuances et à fuir la plus lointaine apparence de faiblesse pour une erreur condamnée par l'Eglise, autant M. Brunetière semble faire effort à donner une expression aventureuse et paradoxale à sa pensée. Mais cela ne touche pas le fond des idées, et malgré bien des divergences, les deux systèmes reposent sur un même fondement.

Je pourrais le montrer sans peine et faire évanouir par là quelques-unes des plus sérieuses difficultés qu'on nous oppose, mais il est préférable de prendre une voie plus directe qui coupe court à toutes les objections.

Le mot « *irrationnel* » n'est pas toujours pris

dans le sens rigoureux, n'est pas nécessairement limité aux facultés différentes de la raison. Il peut se dire encore de certains actes de l'esprit qui, tout en restant intellectuels, semblent, je ne sais encore par quelle infirmité, ne pas mériter pleinement d'être appelés *rationnels*. Nous allons nous expliquer sur ces actes, nous verrons ensuite, si en donnant ainsi un sens plus large à ce mot qui fait tout le débat, nous trahissons la pensée de notre auteur. Bien entendu, l'analyse que nous entreprenons ne nous est pas personnelle. Nous avons avec nous le plus pénétrant des psychologues et un très rigide théologien, le cardinal Newman et le docteur Ward. M. Brunetière ne peut pas trouver mauvais que je cherche à lui donner de pareils garants.

VI

« C'est une de mes pensées favorites, dit Joseph de Maistre, dans la première des *Soirées*, que l'homme droit est assez communément averti par un *sentiment intérieur* de la fausseté ou de la vérité de certaines propositions, *avant tout examen*, souvent même sans avoir fait les études nécessaires pour être en état de les examiner avec une parfaite connaissance de cause. »

Pour ne pas embarrasser notre marche, laissons le mot de *sentiment* qui pourrait arrêter quelques esprits, et étudions le phénomène en lui-même, sans nous inquiéter encore de lui donner un nom.

Je plaindrais beaucoup celui qui n'aurait jamais fait sur soi l'expérience d'un semblable phénomène. Il faudrait être bien entêté de la chimère cartésienne pour ne pas se rendre compte que tout le monde à chaque instant raisonne ainsi. Laissons leur illusion aux philosophes qui se flattent d'apporter la plus exacte précision dans la conduite de chacune de leurs pensées, de n'avancer que pas à pas et d'examiner soigneusement, avant de se fier à elles, les assises de tous les ponts. Nous autres, hommes, pourquoi hésiter à reconnaître que nous n'allons pas à la vérité par une route si régulière et si éclairée? Hélas! nous savons bien, depuis Aristote, quelle route nous devrions prendre; mais que savons-nous de celle, très mystérieuse, par où nous passons? Qui dira par quel travail souterrain se préparent lentement dans nos intelligences, les idées qui, demain, à l'improviste, jailliront devant nous en pleine splendeur? Qui mettra au jour les invisibles fondations, élevées par vingt ou trente ans d'expériences et sur lesquelles reposent nos plus chères croyances et nos plus solides convictions?

Nul, mieux que Newman, n'a essayé de décrire ce mystérieux travail qui se fait dans notre esprit.

« Un seul fait, dit-il, peut suffire à bâtir une théorie; un seul principe peut créer et soutenir un système; un petit signe conduire à une découverte. L'esprit court çà et là, s'échappe au dehors, marche en avant avec une rapidité qui a passé en proverbe, une subtilité et une flexibilité qui décon-

certe l'analyse... Il passe de conclusion à conclusion ; et il ne sait comment il fait ce chemin ; tantôt une simple indication, tantôt une probabilité le guide ; là il fait fonds sur une série d'idées, ici il se retranche derrière une loi reçue ou bien il se confie à quelque impression populaire, à quelque instinct intérieur, à quelque obscur souvenir ; il s'avance ainsi semblable à un homme qui grimpe sur un rocher escarpé, qui, l'œil vif, la main leste, le pied ferme, *monte sans savoir lui-même comment*, par son talent à lui et ses moyens personnels plutôt qu'à l'aide d'une règle, *ne laissant derrière lui aucune trace et ne pouvant servir de maître à personne*[1]. »

Essayons quelques exemples, et, pour bien montrer qu'il ne s'agit pas ici seulement de la manière dont raisonnent les ignorants, commençons par l'analyse de jugements littéraires. Personne, j'espère, ne se refuse à admettre une certaine ressemblance, et comme une fraternité d'âme entre Virgile et Racine. Ce lieu commun n'ayant pas encore été revisé chacun perçoit ou croit percevoir cette ressemblance, et je me demande ce qu'on pourrait imaginer pour nous en faire douter. Or ce jugement est bien un acte d'intelligence ; mais que nous serions gênés si on nous priait d'en formuler les raisons. Qui aurait pu, mieux que Sainte-Beuve, se promettre de réussir dans cet effort? Lui pourtant, qui sait rendre sensibles les plus imperceptibles nuances, après avoir vainement tenté de

1. *University sermons*, XIIe conférence. — Je cite, en la corrigeant un peu, la traduction de M. Deferrière. Sagnier, 1850.

définir la poésie virgilienne, d'impatience laisse tomber sa plume et se déclare vaincu.

« Je veux parler, écrit-il, de l'unité de ton et de couleur, de l'harmonie et de la convenance des parties entre elles, de la proportion, de ce goût soutenu qui est ici un des signes du génie, parce qu'il tient au fond comme à la fleur de l'âme et qu'on me laissera appeler une suprême délicatesse. Je multiplie tous ces noms pour rendre ce que *je sens*, ce que les autres sentent comme moi, *ce qui n'a son entière définition que dans le sentiment lui-même*[1]. »

Il le sent et pour un peu, comme Fénelon, après une ou deux citations du poète, il crierait : « Malheur à ceux qui ne *sentent* point le charme de ces vers ! »

Remarquez comme ce mot de *sentiment*, de *sentir*, vient spontanément sous leur plume. Il est trop clair que ce sentiment est un acte de raison, mais combien différent de la nette conclusion d'un syllogisme. A = B, B = C ; direz-vous jamais que vous *sentez* l'égalité entre A et C, et pourtant, quelle que soit la certitude de ce jugement mathématique, ne suis-je pas aussi certain de la ressemblance entre Virgile et Racine, quoique très impuissant à vous en convaincre si vous ne la *sentez* comme moi ?

Les professeurs savent dans quel embarras ils se trouvent quand on leur demande compte de leurs corrections. Souvent l'élève a rougi lui-

1. Cette traduction assez exacte ne peut pourtant pas donner une idée du livre lui-même.

même en relisant telle maladresse de style ou telle faute de goût; mais trop souvent aussi, il n'a pas saisi la maladresse, deviné la faute de goût. Que faire? Bien malin qui pourrait toujours leur tout expliquer. Je ne voudrais pas l'essayer. On répète le mot malvenu, on l'accentue de manière à mettre en saillie l'élément comique ou vulgaire qu'il renferme, on le propose au sens général de la classe qui, mis en garde par le professeur, va d'instinct aux idées justes; enfin, si l'enfant ne voit pas, qu'il nous croie sur parole et attende l'heure où il sentira comme nous.

Du moins, c'est ainsi, j'imagine, que Molière eût corrigé les devoirs. On sait les vigoureux coups de crayon qui déchirent le sonnet d'Oronte :

> Qu'est-ce que, *nous berce un temps notre ennui?*
> Et que, *rien ne marche après lui*,
> Que... et que etc.

Cette critique paraît aujourd'hui insuffisante à quelques-uns. On nous demande de montrer aux enfants le *fin du fin*, de leur rendre raison de tout. L'honorable M. Gazier, par exemple, dans un petit traité d'*Explication française*, détaille et explique par le menu les fadaises du sonnet de Cotin. Utile exercice, si l'on veut, mais seulement entre les mains d'un professeur qui ait le bon goût de ne pas tout vouloir mettre en formule. M. Gazier nous dira-t-il pourquoi la chute du sonnet d'Oronte n'est pas aussi jolie que celle de vingt autres sonnets très applaudis ? Et quand même —

ce qu'à Dieu ne plaise — cette exacte analyse serait toujours possible, n'est-il pas clair qu'elle suit elle-même un premier jugement de sympathie ou de répugnance. Vous avez jugé d'abord que le sonnet était pitoyable ; alors seulement, en le soumettant à l'analyse, vous avez essayé de raisonner votre *jugement*, et d'en prouver la justesse ; le second travail nous montrera la subtilité de votre esprit, mais n'ajoutera rien à votre première et sûre impression, et je me demande si votre analyse convaincra personne, hormis ceux qui déjà pensaient comme vous.

On admet donc que le jugement littéraire, — tout en étant — et que serait-il? — un acte d'intelligence, est cependant, en apparence aussi voisin que possible du sentiment et de l'instinct. Même démonstration s'appliquerait à nos jugements moraux.

Tout le but du présent travail est d'attirer l'attention sur l'existence et la valeur d'une certaine logique naturelle qu'on essaierait en vain d'astreindre ou de réduire aux règles d'Aristote. Dans le domaine de la conscience, cette logique devient une casuistique naturelle assez semblable dans ses procédés au sens littéraire que nous venons d'étudier. C'est toujours la même apparente spontanéité dans les décisions, la même impuissance à formuler ses raisons, la même conviction tranquille qu'on a trouvé la vérité.

Le langage ordinaire nous fournit ici encore un argument. N'oppose-t-il pas en effet à la science morale du théologien ce qu'il appelle le

sens moral? Sans études proprement dites, la conscience de l'honnête homme acquiert peu à peu une extrême sûreté et délicatesse. Incapable de dire pourquoi ceci est bien et cela est mal, tel brave homme en face d'un cas difficile, décide sans trop hésiter où est le bien et où est le mal, et souvent le théologien lui donnera raison. Après cette première solution, mettez-le en face d'un cas presque identique, et qui exige pourtant une réponse différente. Notre honnête homme verra d'abord qu'en dépit de cette ressemblance il lui faut répondre autrement. Il avouera son embarras, l'impossibilité pour lui de marquer une différence trop subtile; mais, quand même, il *sentira* bien qu'il a raison.

Il *sentira!* Qu'on nous pardonne de revenir sans cesse à ce même mot. Encore une fois ce sentiment est un acte de *raison*, mais un acte très distinct du *raisonnement* proprement dit.

Voici, du reste, une métaphore plus forte sous la plume d'un très sûr théologien. « Ils volent vers la vérité morale, — écrit le docteur Ward en remarquant la délicatesse du sens moral chez les ignorants, — ils volent vers la vérité morale comme sur des ailes d'aigle. Souvent, dans des circonstances difficiles, ils discernent avec la précision de l'*instinct* le sentier du devoir, et on trouve chez eux une facilité extraordinaire à choisir juste, parmi le conflit de doctrines contradictoires[1]. »

1. Ward, *Philosophy of Theism*, t. II, p. 234.

Mais, pas plus que la finesse du sens littéraire, cette sûreté du sens moral ne se trouve chez tous. Cherchons donc, dans la vie de tous les jours, d'autres exemples de ces jugements quasi instinctifs. Quelques brèves remarques nous feront voir comment « l'immense majorité des hommes va à la vérité sans savoir par quel chemin ils marchent et sans pouvoir montrer que ce chemin est le bon[1] ».

« Qu'on se rappelle seulement l'impression claire que l'on a sur des matières qui s'offrent chaque jour à nos réflexions. On est convaincu, par exemple, que celui-ci est passionné pour tel objet, celui-là, mécontent, cet autre jaloux, que l'un est heureux, l'autre malheureux. Une telle conviction cependant dépend de choses qui ne sont rien en apparence, des manières, du ton de la voix, de l'accent, des paroles prononcées, du silence même et de tous ces symptômes si subtils que l'âme sent, mais qu'elle ne peut étreindre en détail. Combien n'est pas chétive la manière dont elle rend compte de son impression quand, appelée à la justifier, elle tâche de l'exprimer[2]. »

« Prenons un exemple particulier. J'ai un ami intime ; un beau matin, je suis à peine avec lui depuis cinq minutes, me voilà parfaitement convaincu qu'il a contre moi je ne sais quels secrets griefs. C'est à n'en pas douter. Or, non seulement je ne suis pas capable de justifier et de faire partager ma conviction à d'autres, mais encore je ne

1. Ward, *Philosophy of Theism*, t. II, p. 225.
2. Newman, *University sermons*, XII.

trouve aucune analyse qui la justifie à mes propres yeux... et pourtant j'ai de sérieuses prémisses et ma conclusion en découle d'une manière irrésistible[1]. »

On dira peut-être que cette facilité de croire vient de ce qu'aucune objection n'a été soulevée. Il n'en est rien. Même devant des objections graves et dont nous ne connaissons pas la solution, nous persistons dans notre certitude et notre logique naturelle ne s'alarme point.

« Si j'affirme que vous êtes honnête homme, homme de cœur, — dit M. Ollé-Laprune, — où est-ce que je prends cette ferme assurance? Dans ce que je sais de vous, sans doute; je connais votre passé, vos façons ordinaires de parler et d'obéir. C'est bien; mais si *je n'avais pour fonder mon assurance que des raisonnements*, un doute ne demeurerait-il pas possible? Ne pourrais-je point à des arguments opposer des arguments; à ce que je sais opposer ce que j'ignore, tout au moins un « que sais-je? » un « peut-être » suffisant pour m'ébranler? N'y a-t-il point dans votre vie certaines apparences contraires à la bonne opinion que j'ai de vous, des circonstances propres à inspirer quelque soupçon, léger, je le veux bien, téméraire, c'est possible, mais enfin un soupçon défavorable? quelque chose qui dément ou semble démentir votre caractère connu? un rien qui donnerait à penser autre chose de vous?... Tout cela est possible aux yeux de la *raison raisonnante*. Et tout cela est impossible

1. Ward, *Philosophy of Theism*, t. II, p. 223.

parfois aux yeux du cœur... D'une telle assurance je ne saurais prouver en forme le bien fondé ; je *la sais raisonnable sans être à même* d'en produire toutes les raisons[1]. »

Ward dramatise le cas à son ordinaire et le porte à l'extrême. Il suppose des enfants fermement convaincus de l'honnêteté de leur père. Celui-ci exerce une charge importante et délicate dont ses enfants ignorent le fonctionnement et dont ils ne savent que le nom. Des ennemis du père l'accusent d'une conduite peu scrupuleuse, de malversations, par exemple, « quel sera le devoir des enfants en face de cette accusation et des arguments apportés pour la soutenir ? Sont-ils obligés d'examiner en détail tous ces arguments ! Absurdité ! Le bon sens, au contraire, et la raison leur commandent de les mépriser et de ne pas s'en occuper[2]. »

Il y a plus encore : non seulement nous croyons et nous devons croire bien des choses dont nous ne pouvons nous rendre à nous-mêmes un compte exact et que nous serions bien embarrassés de défendre, mais encore cette logique naturelle agit en nous sans que nous y prenions garde et grossit chaque jour à notre insu le trésor de nos connaissances.

« J'ai eu de fréquentes relations avec les personnes A, B, C — à ce préambule géométrique on reconnaît le Dr Ward — et je les ai vues dans une foule de circonstances. On me demande à

1. *La Philosophie et le Temps présent*, chap. VIII.
2. Ward, *loc. cit.*, p. 237.

brûle-pourpoint mon opinion sur le caractère de A. La question ne s'était jamais présentée à mon esprit et cependant, en me consultant, je trouve que j'ai déjà en moi tous les éléments d'une réponse. J'aurai peut-être beaucoup de difficultés à exprimer qu'elle est mon idée sur ce caractère... mais cette idée n'en existe pas moins et je l'avais depuis longtemps sans m'en être pourtant jamais douté[1]. »

Les limites de cet article ne me permettent pas de pousser plus loin cette analyse. Je regrette de ne pouvoir résumer ici un admirable chapitre de la *Grammar of Assent*. Dans ce chapitre Newman — et Ward est ici encore avec lui — montre comment, même dans le syllogisme proprement dit, dans ce domaine réservé de la raison raisonnante, le sentiment, l'instinct, la logique naturelle, ont encore leur rôle nécessaire. Rien de plus hardi et en même temps rien de plus juste ; mais il faut nous hâter et discuter enfin la valeur de cette logique naturelle dont nous avons démontré l'existence.

VII

Les actes que nous venons d'étudier étaient des actes d'intelligence. Je l'ai répété avec la monotonie d'un refrain, tant cette constatation me semblait capitale. Et cependant, tout le temps aussi nous avons dû remarquer en eux certains caractères qu'on pourrait appeler irrationnels. Newman

1. Ward, *loc. cit.*, p. 225, 226.

nous aidera à résoudre l'apparente antinomie, en distinguant les deux sens du mot « raison ».

« Le raisonnement, donc, ou l'exercice de la raison, est une énergie spontanée et vivante qui est au dedans de nous; ce n'est point un art (logique naturelle). Mais lorsque l'âme réfléchit sur elle-même, mécontente de voir qu'elle raisonne avec si peu d'ordre et de méthode, elle essaie d'analyser le raisonnement et d'en tracer des règles (logique artificielle)... Il y a donc deux procédés, distincts l'un de l'autre, le *procédé original de raisonnement* et le *procédé d'investigation sur nos propres raisonnements. Tous les hommes raisonnent*, car raisonner, c'est tout simplement acquérir une vérité à l'aide d'une autre vérité... Mais tous les hommes ne *réfléchissent pas sur leurs raisonnements*... Encore moins sont-ils tous à même de justifier leur propre manière de voir. En d'autres termes, *tous ont une raison, mais tous ne peuvent pas donner une raison*. Nous pouvons donc désigner ces deux exercices de l'intelligence par *raisonner* et *argumenter*, ou par les noms de *raison implicite* et de *raison explicite*. A la dernière appartiennent les mots : science, méthode, développement, analyse, critique, preuve, système, principes, règles, et autres de même nature [1]. »

Le Dr Ward s'est accommodé de cette distinction entre « raison implicite » et « raison explicite »; il retient même ces deux mots, qui, en français du moins, ne me semblent pas assez clairs. Peut-être

1. Newman, *University sermons*, XII. *Explicit and implicit Reason.*

rendrions-nous mieux leur pensée à tous deux, à Newman et à Ward, en distinguant entre les actes *directs* et les actes *réflexes* du raisonnement.

Il faudrait un volume, dit encore Ward, pour étudier le mécanisme de cette raison implicite. En vérité, plusieurs volumes n'y suffiraient pas. Dire comment l'esprit s'y prend pour conclure n'est pas plus facile que d'expliquer ce qui se passe en nous quand nous nous rappelons quelque chose ou quand nous posons un acte de volonté.

Quoi de plus simple? dira-t-on; l'esprit voit deux prémisses; il en déduit une troisième proposition: voilà le raisonnement. Et un charmant écrivain ne craindra pas d'écrire ce mot, qui détonne sous sa plume élégante : « L'enfant joue avec le *syllogisme* comme avec une chose légère[1]. » Oui, sans doute, le syllogisme ! Voilà comment on *formule* un raisonnement; mais que savons-nous sur la manière dont notre esprit est arrivé à la conclusion ? Quel rapport entre cette marche mystérieuse et l'expression abstraite et savante des deux prémisses et de la conclusion? Est-il besoin de rappeler ici que le langage est un instrument d'abstraction, de simplification, d'analyse, et qu'il y a déjà quelque chose de réflexe dans le seul énoncé d'une proposition! Que sera-ce quand on exprimera ainsi en paroles tout un raisonnement, et quelle illusion de se fier à ces abstraites formules, et de leur demander de nous éclairer sur l'obscur mécanisme du raisonnement direct, spontané et vivant?

1. René Bazin, *En province*, IX; *les Enfants*.

« Donc. » C'est un des mots les plus courts du dictionnaire. Songez pourtant à l'intensité de vie psychologique, résumée, exprimée et nécessairement affaiblie par ce petit mot. Et songez d'ailleurs que le peu de temps nécessaire à prononcer ce mot nous suffit pour tirer un grand nombre de ces conclusions directes et spontanées, qui grossissent, à chaque instant, le trésor de nos idées.

« Notre manière naturelle de raisonner, dit Newman, n'est pas d'aller d'une *proposition* à une autre, mais d'une *chose* à une autre, du concret au concret... Nous n'analysons pas les antécédents qui amènent notre conclusion, nous ne savons même pas quels sont ces antécédents... Un paysan habile à prévoir quel temps il fera peut se trouver tout à fait incapable de dire pourquoi il pense que demain il fera beau; et, s'il essaie de le faire, il donnera peut-être d'absurdes raisons, mais cela ne diminuera en rien sa certitude... Son esprit n'avance pas, proposition par proposition, pas à pas; mais il sent tout à la fois la force probante de divers phénomènes, dont la rencontre promet le beau temps[1]. » « C'est l'histoire connue du conseil donné par un vieux magistrat à un juge novice qui, sans beaucoup de connaissances juridiques, avait un grand bon sens : « Donnez vos décisions avec confiance, lui disait-il, mais n'avancez pas vos raisons. Dix fois sur une, vos décisions seront justes, cent fois sur une, vos arguments seront mauvais. » Que voulait-il dire, comptait-il

1. *Grammar of assent*, par. II, chap. VIII, § 3. *Natural inference.*

que ce juge devinerait la solution ou qu'il serait inspiré du Ciel dans ces décisions? Non, mais simplement que son raisonnement serait habituellement juste et ses arguments mauvais[1]. »

Mais enfin, parlons net. Implicite, directe, ou de quelque nom qu'on l'appelle, cette faculté a-t-elle oui ou non des arguments, s'appuie-t-elle sur des prémisses; cette *raison* a-t-elle oui ou non, quand elle se prononce, de bonnes *raisons?*

Et pourquoi n'en aurait-elle pas? Avons-nous rien dit jusqu'ici qui autorise à la regarder comme une faculté aveugle? Oui, elle a des raisons, et souvent d'excellentes raisons, mais l'acte d'intelligence qui atteint ces raisons n'est pas un acte réflexe; d'où vient que, ne jugeant certes pas sans raisons, l'esprit est souvent incapable de démêler et encore plus de formuler ces raisons. Très claires, très suffisantes pour l'intelligence *directe*, elles embarrassent la raison lorsque celle-ci veut revenir sur elle-même et examiner, par un acte réflexe, les premiers actes spontanés de l'esprit. Voilà comment on peut n'exprimer que de piètres motifs pour soutenir la plus solide des conséquences.

Le Dr Ward, toujours un peu inquiet quand il marche sur les traces hardies de Newman, est ici tout triomphant de rencontrer chez un scolastique éminent comme Kleutgen la propre thèse et parfois les termes mêmes de son grand ami. Le

1. Ward, *Philosophy of Theism*, p. 225.

P. Kleutgen, attaquant le *doute réel* défendu par Hermès, montre combien est facile à tous la connaissance de Dieu et comment il est absurde d'exiger de tous une connaissance scientifique précédée, comme toute connaissance de ce genre, d'un doute réel. J'abrège les citations que Ward n'a pas craint d'étaler tout au long dans ses articles, et je souligne, avec lui, ce qui vient plus expressément à la question.

« L'Ecriture sainte dit de la manière la plus nette que, même pour ceux à qui Dieu ne s'est pas manifesté par ses prophètes, il existe une révélation de Dieu dans ses œuvres et au-dedans même de l'homme... Assurément, cela ne veut pas dire que des *recherches savantes*, continuées péniblement à travers bien des détours et des doutes, puissent seules conduire à la connaissance de Dieu. *Peu d'hommes, en effet, sont capables de ces recherches laborieuses.* L'écrivain sacré ajoute que cette connaissance à laquelle il donne le nom de *vision* pour exprimer sa *clarté et sa certitude peut-être obtenue avec autant et même plus de facilité que la connaissance de ce monde...* Telle est aussi la doctrine des Pères. Ils distinguaient la connaissance de Dieu qu'on obtient au moyen de *recherches philosophiques*, de celle qui *naît spontanément en tout homme*, au seul spectacle de la création. Cette dernière connaissance est appelée par eux... une *connaissance infuse*, inhérente à tout homme *sans instruction préalable*, connaissance qui naît en quelque sorte d'elle-même en même temps que la raison se développe et qui

ne peut manquer que dans l'homme privé de raison ou livré aux vices[1]. »

Passe pour les ignorants, répondait Hermès; nous autres du moins nous ne pouvons être satisfaits que par une connaissance rigoureusement scientifique de Dieu. Kleutgen n'y contredit pas, mais il soutient qu'il ne faut pas regarder toute vérité comme incertaine tant que ce travail philosophique n'est pas terminé.

« Quel ne serait pas le malheur de l'homme, s'il en était ainsi? Il est facile de convaincre ceux qui sont capables de quelque réflexion que leur connaissance de la vérité n'est pas scientifique, et qu'ils *ne peuvent la défendre contre les attaques du scepticisme*... mais quel serait le sort de l'homme *si lorsqu'on parvient à savoir que nos connaissances ne sont pas scientifiques, la conviction de la vérité de ces connaissances s'ébranlait pareillement*[2]? »

Cette théorie comprise, il ne reste plus qu'à expliquer certains mots qui ont pu inquiéter les théologiens. Mais est-il même besoin maintenant de revenir sur ces mots de « sentiment » et d'instinct? N'est-il pas évident que nous les avons toujours pris dans un sens métaphorique, sans penser un instant à attribuer à la sensibilité des actes qui relèvent exclusivement de l'intelligence? Nous n'avons pas opposé entre eux les actes de

1. Kleutgen, *la Philosophie scolastique*, traduction A. Sierp, t. I, p. 445 et suivantes. Ward a lu Kleutgen dans cette traduction française. Les citations des Pères sont réunies au t. II de l'autre grand ouvrage de Kleutgen : *Theologie der Vorzeit.*
2. Kleutgen, *ibid.*

deux facultés différentes, mais les actes différents d'une même faculté. Le parallèle n'est pas entre *comprendre et sentir*, mais entre comprendre, raisonner, d'une manière directe, implicite, spontanée, et comprendre, raisonner d'une manière réflexe et pleinement consciente. Il est manifeste que cette première manière a une analogie lointaine avec le sentiment proprement dit. Cette analogie a donné naissance à la métaphore qui a droit de cité dans notre langue et dans bien d'autres et que nous employons tous les jours. « Je sens bien que j'ai raison, répondra le premier venu embarrassé par un sophisme ou par la difficulté d'exprimer sa pensée, et Bossuet, lui-même, parlant du silence qui s'impose à certaines heures de prière n'aura pas peur de dire : « On se tait parce qu'on ne sait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu[1]. »

1. *Elévations*, XIIIe semaine, XIe élévation. Remarquez dans cette élévation les deux mots caractéristiques, et qui résument à leur manière l'idée principale du présent travail. Parlant de l'admiration où étaient Marie et Joseph, Bossuet nous dit : « Il faut tâcher aujourd'hui de la *comprendre*, et s'il se peut *même* de la définir. »

Remarquez aussi à propos du mot « sentir » que la langue anglaise ne prête pas à la même équivoque que le français. Elle distingue « *sense* » et « *feeling* », et Newman pour peindre la quasi inconscience du *sense*, nous le montre « *as uncertain as mere feeling* ». « aussi incertain que le pur *feeling* ». *University sermons*, IVe sermon.

Pour n'être pas trop long, je me suis abstenu de traiter le côté moral de la question, de montrer les relations entre l'honnêteté de la vie et la justesse de l'*implicit thought*, la bonne volonté du chercheur et le succès de ses recherches. Ce serait la matière d'un nouveau travail où, plus encore que dans celui-ci, nous aurions simplement à traduire Newman.

VIII

Nous avons enfin tous les éléments d'une solution. Le principal objet du débat, la pierre, de scandale était ce malheureux mot d'*irrationnel*. Si M. Brunetière le prend dans le sens rigoureux, nous ne saurions être avec lui; mais il est des nôtres, au contraire, si, comme il me semble bien, on peut assimiler le mot *irrationnel* — tel qu'il le comprend — à l'*implicit thought* de Newman et de Ward. « *Irrationnel* » implique une négation. Est-ce la négation de tout acte d'intelligence, ou seulement la négation des actes de raison raisonnante? Tout le débat est là, et une fois la réponse donnée à cette question, il n'y a plus à discuter.

N'ayant pas qualité pour demander à M. Brunetière de répondre, je tâche de deviner sa pensée d'après ses articles, et cette attentive lecture me permet d'espérer que je ne trahis pas sa pensée en la rapprochant de celle de nos docteurs.

Pour lui, *rationnel* est synonyme de *scientifique* (p. XXXVII), et il oppose « aux apparences *rationnelles* et aux pronostics même de la science une autre certitude plus intérieure dont nous ne pouvons pas déduire les raisons, mais à laquelle nous n'en accordons pas pour cela moins de confiance » (p. XXXVIII). Suis-je téméraire de reconnaître ici notre distinction entre la logique naturelle et la logique artificielle, entre les actes directs et les actes réflexes de notre esprit?

Qu'on me permette, en terminant, une brève remarque. Tout ce que je viens de dire sur les deux articles de M. Brunetière pourrait servir à déterminer la pensée secrète d'un de nos plus grands écrivains. Je ne veux pas réveiller ici la vieille querelle du scepticisme de Pascal, mais je tiens à dire qu'aucun livre — mieux que la *Grammar of Assent* de Newman — ne donne la clé des *Pensées*. Et peut-être me pardonnera-t-on cette longue analyse si l'on songe qu'en se résignant à la suivre on a fait un pas vers la solution du problème de Pascal.

CHAPITRE III

WISEMAN ET LES CATHOLIQUES ANGLAIS PENDANT LA CRISE D'OXFORD[1]

Quatre ans à peine après la mort de Manning, son maladroit biographe révélait, par le menu, en deux lourds volumes, presque tous les secrets de cette illustre existence. Deux fois plus heureux que son successeur, le cardinal Wiseman a attendu pendant trente ans un biographe digne de lui et il vient enfin de le trouver. Au surplus, cette grande mémoire pouvait attendre. A côté de Newman, à côté de Manning, plus haut peut-être que celui-ci, le premier cardinal de Westminster est, en ce siècle, une des plus chères gloires de l'Eglise. Belle figure, très romaine et très anglaise à la fois, loyale et noble, simple sous des dehors un peu solennels, prompte aux hautes espérances, entreprenante d'instinct et persévérante par vertu, M. W. Ward vient d'en donner un portrait qui restera.

Ma pensée n'est pas de résumer ce travail, mais seulement de m'arrêter sur une des pages de cette vie si remplie et de mettre en relief un des traits principaux d'une physionomie

1. Wilfrid Ward, *The Life and times of cardinal Wiseman*, Londres, Longmans, 1897, 2 vol. in-8.

très attachante. Je voudrais dire l'attitude de Wiseman en face du *mouvement d'Oxford :* comment le jeune évêque prépara, aida et vit enfin aboutir ces conversions laborieuses, et comment il acheva son œuvre en soutenant les convertis et même, au besoin, en les défendant contre d'injustes défiances. L'histoire du *mouvement* a été étudiée souvent, mais pas encore du point de vue où le livre de M. Ward nous permet de nous placer. Jusqu'ici, pour suivre les péripéties de cette histoire, on nous menait à la petite chambre d'Oriel où la jeunesse d'Oxford venait prendre le mot d'ordre, ou bien on nous arrêtait devant les masures de Littlemore où les meilleurs enfants de l'Eglise anglicane cachèrent pendant trois ans leur angoisse, jusqu'à cette nuit d'orage qui vit enfin venir le pauvre missionnaire italien chargé de recevoir l'abjuration de Newman.

Littlemore, Oxford, quittons aujourd'hui cette terre protestante, pour suivre Wiseman au collège anglais de Rome et au pensionnat d'Oscott. Dans ce milieu catholique, que sait-on, autour de lui que pense-t-on de *monsieur* Newman et de ses amis; de quel œil avide, indifférent ou hostile regarde-t-on le drame d'Oxford?

I

Au mois d'avril 1833, Mgr Wiseman, recteur du collège anglais, à Rome, recevait une visite

qu'il devait se rappeler longtemps[1]. Deux de ses compatriotes, jeunes professeurs d'Oxford, R.-H. Froude et J.-H. Newman venaient à lui, non pas, comme tant d'autres, pour demander quelque recommandation, mais plutôt en vue d'obtenir un peu de lumière sur certains problèmes religieux qui les inquiétaient. Pour remédier aux insuffisances — par trop évidentes pour eux — de l'anglicanisme, ils s'étaient mis à l'école des Pères de l'Eglise et, marchant à leur suite, ils s'étaient un jour trouvés à quelques pas du chemin de Rome.

1. Sur Froude et sur le voyage des deux amis, je transcris ici quelques détails sur lesquels les récents historiens du mouvement n'ont, selon moi, pas assez insisté. Ces détails sont tirés de notes sur le mouvement d'Oxford que je publiai dans *l'Univers* au printemps de 1894.

« Il y avait à ce moment, parmi les *fellows* d'Oriel, un tout jeune homme qui allait devenir l'ami intime de Newman et exercer sur lui une grande influence. Il s'appelait Hurrel Froude et était fils d'un archidiacre anglican. « Il avait — nous dit Newman — une haute intelligence, pleine d'idées originales..., il professait ouvertement son admiration pour l'Eglise de Rome et son aversion pour la réforme... Il se moquait de la maxime : *la Bible et rien que la Bible*... il avait une haute et austère idée de l'excellence de la virginité et regardait la sainte Vierge comme l'idéal de cette vertu. Il m'apprit à regarder avec admiration l'Eglise de Rome... en même temps qu'il me fit haïr la réforme ; il me pénétra profondément de l'idée de la dévotion à Marie et m'amena graduellement à croire à la présence réelle. »

Tous les contemporains de Froude sont unanimes à reconnaître la rare perfection de ce jeune homme. Il devait mourir d'une maladie de poitrine peu après les débuts du mouvement. Newman publia les lettres et les mémoires de son ami et j'ai rencontré peu de livres plus curieux et plus saisissants.

On y suit la lutte quotidienne entre la sensualité et la vaine gloire : bizarre mélange de stoïcisme puritain et de vraie mortification chrétienne. En voici deux ou trois passages qui feront voir dans quelle atmosphère morale vivaient les amis de Newman. Qu'on se rappelle que c'est un gentleman très correct, très élégant qui parle.

« Aujourd'hui — assis près de X... — j'ai rougi d'avoir mon pantalon boueux, mais je me suis résolu à ne pas le cacher. » — « Au thé, grande démangeaison de faire des remarques avec un arrière-désir de montrer combien j'ai réfléchi sur des sujets

Leur loyauté généreuse n'aurait pas reculé devant la dernière étape, s'ils n'avaient pas cru reconnaître, dans les formules du concile de Trente, des atteintes au dépôt sacré de la tradition. N'y aurait-il pas moyen de revenir sur les canons de ce concile ; ne pourrait-on pas permettre aux anglicans de les tenir pour non avenus sur quelques points ? Wiseman se garda de sourire devant la naïveté d'une pareille espérance, et entretint les deux chercheurs avec une parfaite bonté.

sérieux. » — Il s'était prescrit des jeûnes fréquents, beaucoup trop fréquents. Il cédait quelquefois à la faim et enregistrait minutieusement ses défaites. En excursion au pays de Galles, il couchait à l'hôtel dans la même chambre que son compagnon de voyage. « J'ai vu combien j'étais peu sérieux puisque je me suis demandé si mon compagnon trouverait mes prières assez longues. » Et redescendant du *Cader-Idris* : « Le pic était dans les nuages, j'ai bien pris cette déception, mais non sans être content de me figurer que je n'étais pas comme tout le monde. »

Sur ces entrefaites, la santé de l'un et de l'autre étant compromise, ils résolurent de faire ensemble un voyage en Grèce et en Italie. Rien n'est curieux comme les lettres de voyage adressées par Newman à ses amis d'Oxford.

Malte. — Dimanche « je pense à Sainte-Marie (sa paroisse), nous ne savons pas combien nous sommes privilégiés. C'est si beau et si reposant de songer au calme de *nos services*, quand on vient de voir les cérémonies très *excitantes* de la religion de ce pays. »

Mais, voici Rome. Il y entre, rempli de ses idées apocalyptiques sur la bête infernale et la fin du monde ; mais, sa piété ardente lutte contre les préjugés invétérés. Un mot revient dans toutes ses lettres : « *This is a wonderful place.* Quelle ville étonnante ! C'est la première de toutes les villes. A côté d'elle, tout ce que j'ai vu n'est que boue et poussière, même notre Oxford. » Et à un de ses élèves d'Oriel : « Les vers de Virgile disent d'une façon suave et pénétrante ce que je ressens. Relisez-les, arrêtez-vous à chaque mot. *Urbem quam dicunt.* Si vous aviez vu les cyprès de Cérfou, vous comprendriez la beauté de cette comparaison entre *silvarum, cupressi.* Quelle ville étrange ! » Il en est tout bouleversé.

« C'est la ville à qui nous devons l'Evangile, c'est vrai, mais il y faut voir en même temps les superstitieux, ou mieux, la solennelle approbation des superstitions comme fait essentiel du christianisme. Des églises superbes, et en même temps se dire

C'est triste, écrit Froude, de penser combien peu on en a pour son temps et pour son argent. La seule acquisition qui en vaille la peine ici est la connaissance que nous avons faite de Mgr Wiseman. Il nous a éclairés, Newman et moi, sur nos relations vis-à-vis de Rome.

Nous avions demandé à être introduits auprès de lui, pour savoir si on nous recevrait dans l'Eglise romaine à des conditions abordables pour nos consciences. Et voilà qu'on ne peut faire même un pas sans avaler d'abord tout le concile de Trente. C'est navrant. A notre horreur, nous apprîmes que les actes de chaque concile

que la plus fameuse a été en partie construite avec l'argent des indulgences. *Really this is a cruel place.* »

Les petits séminaristes le ravissent par leur piété — mais il est choqué de voir les chanoines rire et causer pendant l'office. « O Rome, si tu n'étais pas Rome ! » Je m'attarde, mais j'ai pour excuse l'intérêt de cette lutte entre l'instinct filial qui lui fait reconnaître sa vraie mère et les préjugés qui la lui cachent et lui ordonnent de la maudire. — De Rome, il partit pour la Sicile. A peine arrivé, une fièvre très sérieuse l'arrête. Son domestique, pensant qu'il va mourir, lui demande ses dernières instructions. Il les donne, mais en disant : « Je ne mourrai pas, » et, dans son délire, sans savoir qui lui dictait ces étranges paroles, il répétait sans cesse : « Je ne mourrai pas ! Je ne mourrai pas ! *Je n'ai pas péché contre la lumière. I have not sinned against light.* » « Ce qui m'exaspérait le plus, c'était tous les matins la cloche pour la messe — quand elle commençait ; je me tordais, je cachais ma tête sous les couvertures et je demandais à Gennaro si on ne pouvait pas la faire taire. » Mais quand la fièvre le laissa, pendant sa convalescence, il vit bien à quel point les sympathies pour Rome l'avaient envahi. En attendant le bateau qui eut un long retard, il se promenait impatiemment dans les rues de Palerme et ne trouvait un peu de calme qu'en entrant dans les églises catholiques.

Il a gardé le souvenir de ces visites dans de beaux vers qui nous montrent bien ce conflit d'influences :

« O, si ta foi était pure ! car tu sais apaiser le cœur, Eglise de Rome, le bercer et l'endormir par le cercle varié de tes offices et tes veilles infatigables dans la maison de ton Sauveur... — Ici, sur ce rivage étranger, seul et malade du mal du pays, *homesick*, j'ai vu venir à moi un ennemi, avec de l'huile et du vin pour panser mes plaies.

Un Samaritain, un ennemi — c'est vrai — mais un ennemi qu'il commence insensiblement à ne pas pouvoir se défendre d'aimer.

étaient à jamais obligatoires... aucune possibilité de changement... aucune condition, quand même l'Angleterre reviendrait à ce qu'elle était avant l'*atroce concile*... Nous profiterons encore de Wiseman ; c'est un trop charmant homme pour qu'on puisse plaisanter sur son compte. Il veut que je m'adresse à lui, si j'ai besoin d'aller à la bibliothèque du Vatican.

« A quoi bon, — dut se dire quelque ancien professeur du collège quand Wiseman raconta l'entrevue, — à quoi bon tant de bienveillance pour ce jeune emporté et son plus grave compagnon? Fous et orgueilleux, qui mettent leur conscience au-dessus des conciles; avec leurs Pères de l'Eglise, ces raisonneurs sont très loin de la conversion. » — Voilà bien, en effet, comment, chez les catholiques anglais, on jugeait alors les sympathies romaines des *tractariens*. Pas de milieu, disait-on : ou bien cette sympathie est de surface, fugitive impression d'artiste; ou bien, si elle est sérieuse, elle montre que ces anglicans ne sont pas sincères ; en effet, s'ils étaient sincères, pensant ce qu'ils pensent, ils ne pourraient rester protestants.

Wiseman laissait dire; mais, « à partir de ce jour, écrit-il, après cette visite de Froude et de Newman, jamais je n'ai hésité dans ma conviction qu'une ère nouvelle commençait pour l'Angleterre, ni dans ma volonté d'abandonner, pour me consacrer à cette œuvre, les études qui avaient jusqu'alors absorbé ma vie ».

Quoi donc ! y avait-il eu, pour lui et lui seul, une brusque et miraculeuse révélation de l'avenir? Non; mais son clair regard avait pénétré le cœur

de ces deux hommes. Malgré tant de différences dogmatiques et tant d'ignorances, il avait reconnu d'instinct, chez tous les deux, une âme profondément catholique et absolument sincère. Je n'ai pas peur d'exagérer l'importance de cet acte de foi en la vertu et la pleine franchise de ces deux « frères séparés ». Certes, sur le terrain doctrinal, les *tractariens* n'auront pas dans la lutte qui va s'engager un adversaire plus redoutable. Wiseman presque seul mènera la campagne et suffira à en assurer le triomphe. Mais on tremble en pensant à la catastrophe qui serait arrivée, si Wiseman, gagné à son tour par la défiance, avait modifié son attitude, s'il avait rétracté ce premier acte de foi en la loyauté de ses adversaires, et s'il avait cessé de regarder comme possible, probable et presque certaine la conversion de Newman.

II

Quel était ce jeune prêtre assez noble pour croire spontanément à l'honnêteté de ses adversaires, et quelles préparations providentielles l'avaient façonné à sa future mission? Répondons à ces questions.

Nicolas Wiseman, petit-fils d'un commerçant anglais émigré à Séville vers la fin du siècle dernier, naquit dans cette ville le 2 août 1809. Son père mourut peu d'années après, et la jeune veuve, mère de deux garçons, voulut les faire

élever dans leur véritable patrie. Elle s'installa à Waterford et garda quelque temps ses enfants près d'elle ; puis elle les envoya au collège catholique d'Ushaw, héritier avec Saint-Edmond des traditions de Douay. Là, le futur cardinal devint le solide Anglais qu'il devait rester toujours. Le succès semble s'être fait attendre ; mais un travail rigoureux eut enfin raison de je ne sais quelle apparence, qui avait caché aux professeurs d'Ushaw la valeur de cet enfant. Déjà curieux de toutes choses, Wiseman s'était uni à un condisciple pour étudier avec lui les antiquités romaines et composer, sans doute en cachette, un roman sur l'Eglise des catacombes. *Fabius* ce n'est pas encore *Fabiola*, mais ne vous plaît-il pas de voir passer de si belles images dans les rêves de ce jeune Anglais, dont le soleil d'Espagne a réchauffé le berceau? Brille maintenant le soleil de Rome, et cette éducation sera complète.

Le cardinal Consalvi, représentant du pape au congrès de Londres, avait gardé bon souvenir du cordial accueil qu'il avait reçu des Anglais. Pour se montrer reconnaissant, de retour auprès du pape, il demanda et obtint le rétablissement du collège anglais de Rome. La fameuse maison, pépinière de tant de martyrs, était abandonnée depuis l'invasion de 1798 ; mais le vieux portier qui gardait les murailles vides devait avoir encore la joie de saluer, dans sa langue inintelligible, les bandes heureuses et attendries des théologiens anglais. Wiseman fut de la première bande. On le choisit avec cinq de ses camarades d'Ushaw et

quelques autres jeunes gens. Ce devait être une des plus vives joies et une des plus grandes grâces de sa vie.

Bientôt, en effet, l'influence de Rome se fait sentir. L'austère discipline d'Ushaw a par trop comprimé cette âme d'enfant travailleur et réfléchi. Il lui faut de la vie, de l'entrain, de la joie. Déjà le voyage a secoué cette torpeur taciturne. La passion de Rome fera le reste.

Car cet Anglais a aimé Rome avec passion. De Rome, il savait toutes les histoires, il connaissait toutes les pierres. Plus tard, longtemps après l'avoir quittée, il écrira de souvenir, et sans presque consulter aucun livre, les pages merveilleusement exactes de *Fabiola*. Plus tard encore, le cardinal mourant, refusant tous les remèdes, dira à son confident, le chanoine Morris :

Parlons de Rome; rien ne me fera plus de bien... Parlons de Monte-Porzio. Je vois encore la couleur des noyers, le couvent des Camaldules, le sommet de Tusculum. Le beau coup d'œil de la fenêtre du réfectoire. Un nouveau venu ne peut pas en juger; il faut un an de Rome pour apprendre à savourer ce paysage. Je l'aimais tant! j'en ai un tableau dans ma chambre à coucher, ici et à Leyton. Ils ont gardé le fauteuil du recteur à la place où j'avais l'habitude de me mettre; ce fauteuil d'or que j'avais acheté pour la réception du pape Léon. Depuis je m'en servais toujours. J'y passais de longues heures à écrire quand tout le monde était couché, et de temps en temps je me rafraîchissais en regardant, par la fenêtre ouverte, la nuit au clair de lune.

On se demande peut-être si cette digression ne nous a pas mené loin d'Oxford. Non, en écrivant ces lignes, je n'ai pas cessé de penser à Newman, car ce séjour de vingt-deux ans à Rome a beaucoup influé sur l'attitude que le recteur du collège devait prendre en face des *tractariens*. Miraculeusement rendue à la vie, acclamant le Pontife qu'elle n'avait pas cru revoir, fière de la moisson d'artistes et de penseurs qui surgissait du sol autour de l'Eglise renaissante, Rome redisait à l'exilé d'avoir confiance et que le rêve de voir l'Eglise refleurir aussi en Angleterre était moins fou que la résignation endormie des désespérés. Non contente de lui montrer l'idéal, Rome lui apprenait aussi comment se gagnaient les vraies victoires. Ce n'était plus la citadelle des papes conquérants, c'était la ville de Pie VI, de Pie VII, et de ce bon et savant moine qui allait s'appeler Grégoire XVI. La bienveillance patiente, l'invincible charité des pontifes persécutés avaient eu raison de tout. Comme au temps de Fabiola, l'Eglise avait repris sa chère politique de douceur et de bonté, et il se préparait pour elle des triomphes qu'aucun de ses papes les plus magnifiques n'avait connus.

A vingt-quatre ans, Wiseman était déjà célèbre par un travail sur les traductions syriaques de la sainte Ecriture. Peu après, il était choisi pour vice-recteur, et enfin pour recteur du collège anglais. Il avait déjà fait ses preuves dans cette importante position, quand il reçut, en 1833, la visite dont j'ai parlé tout à l'heure. A partir de ce jour, il laisse les travaux commencés et ne pense

plus qu'à la conversion de son pays. En 1835, il crée, avec O' Connel, la *Dublin Review*, dont il est, de Rome même, le plus actif et le plus brillant rédacteur.

La campagne des *tracts* avait déjà commencé. Ces courtes brochures périodiques, répandues dans tout le pays, mettaient le trouble et l'angoisse dans les presbytères anglicans. Également éloignés de la « mondanité » du clergé anglican, et des « corruptions dogmatiques » de l'Eglise romaine, les *tracts* prêchaient le retour aux croyances et aux mœurs des premiers siècles chrétiens. Le succès de cette croisade était immense. Mue par un pressentiment du danger qui la menaçait, la haute Eglise combattait, avec colère, l'influence grandissante des *tractariens*. Evidemment, les catholiques avaient quelque chose à dire dans cette ardente controverse, d'où il pourrait résulter pour eux tant de bien ou tant de mal. Mais comment trouver dans leur camp un homme capable de se faire lire et discuter à Oxford? Pour répondre à des savants nourris de saint Augustin et des Pères, une érudition de seconde main n'était pas suffisante; et, pour ne pas froisser un public dont les leçons et l'exemple de Newman avaient avivé les délicatesses morales, il fallait une sympathie de ton, une modestie dont les plus impérieux logiciens n'ont pas toujours le secret. Heureusement, Wiseman était là.

Son érudition était connue et on pouvait compter que sa modération et sa bienveillance éduiraient les plus susceptibles. Il avait de plus,

— et je m'étonne que son biographe n'ait pas fait cette remarque, — il avait un don, toujours précieux dans la controverse, mais indispensable quand il s'agit de discuter avec des Anglais. D'une intelligence moins subtile que vive, Wiseman aimait, comme ses compatriotes, à aller *by facts*, et son argumentation, presque toujours concrète, enveloppée dans quelque histoire de ce passé qu'il connaissait si bien, avait de ce chef une singulière puissance. En un mot, après plusieurs années d'une obscurité douloureuse, l'Eglise catholique d'Angleterre avait enfin, le moment venu, un homme capable de la défendre contre les plus brillants adversaires et de tenir tête même à Newman.

Le lecteur a rencontré peut-être, dans quelque bibliothèque, un vieux numéro de la *Dublin Review*. Pour ma part, chaque fois que je revois, sur cette couverture d'un vert fané, la petite harpe d'Irlande, je ne puis m'empêcher de penser avec émotion aux triomphes dont cette harpe a donné le signal. Voici venir pour la jeune revue catholique une date glorieuse. Un soir de juillet 1839, pendant qu'à Rome Wiseman fait sa prière quotidienne devant l'autel de Saint-Thomas de Cantorbéry, le plus pieux, le plus savant, le plus fidèle des enfants de l'Eglise anglicane, tenant à la main le dernier fascicule de la *Dublin Review*, se demande, pour la première fois de sa vie, si, par un impossible malheur, il ne serait pas dans l'hérésie.

L'article, dont la lecture venait de faire sur l'esprit de Newman une telle impression, était de

Wiseman. Très simple, très calme, il montrait comment les anglicans d'aujourd'hui ressemblaient, trait pour trait, aux donatistes, et il rappelait la courte phrase, tranquille et convaincue, qui, au dire de saint Augustin, tranchait la controverse : *Securus judicat orbis terrarum.*

A quelque temps de là, se promenant avec Henry Wilberforce, Newman, encore sous le coup de cette lecture, dit à son ami que peut-être, un jour, il faudrait, en conscience, se réunir à l'Eglise catholique. « Mieux vaudrait pour tous deux mourir », répondit Wilberforce stupéfait. Newman reprit son silence triste, car il ne savait pas encore à quelle vie nouvelle allaient les conduire tous deux l'agonie et la mort entrevues avec tant d'effroi.

Le chef des *tractariens* se remettait peu à peu de ce premier choc ; mais il n'était pas homme à rester sur un terrain ébranlé. La conversion ne s'impose pas encore à sa conscience. Si l'anglicanisme, comme théorie, ne tient pas debout, on n'a pas encore prouvé que le *romanisme* fût exempt de corruptions ; et si Rome est maîtresse d'erreur, n'est-il pas permis, n'est-il pas prescrit de demeurer dans cette pauvre Samarie anglicane, où, malgré tout, souffle encore l'esprit de Dieu ? On le voit, la pleine lumière n'a pas brillé pour Newman ; mais, malgré tout, un grand pas a été fait ; une phase nouvelle commence pour la controverse *puséiste.*

Le regard avide de Wiseman ne se méprend pas sur ce changement d'orientation. Du fond de

ces cœurs protestants malgré eux, il voit poindre le germe d'une mystérieuse sympathie pour Rome. Il faut sauver la frêle existence de ce germe, faire disparaître la masse de préjugés qui menacent de l'étouffer, arrêter les pas insouciants qui sont sur le point de l'écraser. Wiseman est là, prêt à une mission plus délicate que celles que jusqu'ici il a conduites à bonne fin. Mais, dans de si graves circonstances, il ne peut plus rester loin de son pays. Ce pur romain doit ramener avec lui, en Angleterre, l'amour de Rome.

Le 8 juin 1840, Wiseman, choisi pour coadjuteur du vicaire apostolique du *District central*, reçoit la consécration épiscopale. Que tout a changé depuis la première visite de Newman au recteur du collège anglais. « Ah ! si tu n'étais pas Rome ! » écrivait alors tristement le pauvre égaré, incapable de reconnaître sa vraie mère et, en même temps, de se défendre contre son invincible beauté. Que tout a changé depuis ce cri d'angoisse ! Le jour n'est plus loin, maintenant, où le glorieux vaincu de Wiseman dira dans une lettre intime : « Je ne puis plus prêcher dans une chaire anglicane ; j'aime trop l'Eglise de Rome. *I love the Church of Rome too well.* »

III

Le nouveau coadjuteur devait être, en même temps, président du collège d'Oscott. Grâce à cet heureux choix, Oscott allait jouer un rôle impor-

tant dans l'histoire du mouvement d'Oxford. C'est là que les *tractariens*, d'abord timides, puis de plus en plus confiants, viendront prendre contact avec les catholiques ; c'est de là que des amis communs partiront pour aller sonder à Littlemore les dispositions du mystérieux *leader;* c'est là que Newman enverra ses fidèles, avant d'y venir enfin lui-même avouer son heureuse défaite. Il est donc temps de faire connaissance avec le personnel de cette maison.

Entrons au salon d'Oscott. Pendant que les enfants s'amusent dans les cours et cherchent à savoir le nom des visiteurs qui affluent au collège depuis l'arrivée de Wiseman, demandons aux professeurs et aux habitués de la maison comment ils jugent les espérances de Wiseman. Il n'est pas de meilleur endroit pour connaître à ce moment les impressions et les tendances des catholiques anglais.

Il faut le dire, Wiseman est presque seul. Deux ou trois amis le soutiennent, sans doute des utopistes comme lui. Il a avec lui Ignace Spencer, mais c'est un converti; Philippe de Lisle, mais c'est un laïque, il n'est pas théologien; Pugin, le grand architecte, mais c'est un artiste. Après eux, personne qui sympathise avec les aspirations catholiques de la jeunesse d'Oxford.

Gardons-nous, en racontant ces choses lointaines, de concevoir la moindre amertume. L'événement a donné tort aux pessimistes, mais ce n'est pas toujours une faute de se tromper. L'habitude du malheur finit par étouffer toute possibilité d'espérance, et les catholiques, depuis trois cents

ans, avaient presque acquis le droit au suprême découragement. Plusieurs fois déjà, notamment sous l'archevêque Laud, un mouvement analogue à celui d'Oxford avait séduit leurs ancêtres; mais la désillusion n'avait pas tardé. Ce serait bientôt la même chose : bientôt, au premier danger sérieux d'un retour à Rome, tous les partis anglicans, un instant divisés, allaient se réunir et rire en commun de la naïveté de Wiseman.

D'inconscientes passions se mêlaient à ces naturelles défiances et les augmentaient. Ces *tractariens*, si brusquement favorables à Rome, n'étaient-ils pas les héritiers des bourreaux d'Elisabeth et de ces persécuteurs, moins violents et plus dangereux, qui avaient réduit les catholiques d'Angleterre à une si humiliante médiocrité? Leur brillante formation, ne l'avaient-ils pas reçue dans ces collèges d'Oxford, fondés jadis par des catholiques? Tout en eux, et surtout l'éclat de leur talent, ravivait de vieilles blessures au cœur de ces hommes qui n'étaient pas parvenus à se faire illusion sur l'infériorité intellectuelle du clergé anglais. Ces causes, et d'autres du même genre, expliquent l'attitude des professeurs d'Oscott en face du *mouvement*.

D'ailleurs, il faut être très intelligent et détaché de soi, pour admettre spontanément la bonne foi de ceux qui ne pensent pas tout à fait comme nous, et, plus il est difficile de répondre à un adversaire, plus il semble naturel de mettre en doute sa sincérité. M. Rathbone, prêtre catholique, écrivit une brochure violente avec ce titre :

Les puseysistes sont-ils sincères? Il avait approfondi les *tracts*, disait-il, et découvert la trahison de leurs auteurs.

Le baiser de Newman est le baiser du traître; l'unique objet de cet homme est de retenir dans l'Eglise anglicane les braves gens fatigués de l'hérésie qui étaient presque décidés à revenir à nous.

Avec moins de fougue dans l'expression, les principaux catholiques étaient de cet avis. Le savant Lingard et le vicaire apostolique de Londres, Griffith, conseillaient à Wiseman de ne pas croire à la sincérité des *tractariens*.

Chose curieuse et pourtant naturelle, l'inintelligence était la même chez les anglicans. Les deux camps traitaient également de traîtres les disciples de Newman et Newman lui-même : tant il est difficile de s'élever au-dessus des détails et des conséquences immédiates d'une controverse, pour voir uniquement les principes généraux qui im portent plus que tout.

Dans cette pure splendeur des principes, Wiseman et Newman se rencontraient : « Les principes catholiques sont vrais, disaient-ils tous deux, suivez-les hardiment; sympathisez avec ceux qui les défendent : les principes vrais doivent mener à des conclusions vraies. » Au contraire, la masse des catholiques et des anglicans regardait avec effroi les effets particuliers que pourraient avoir les principes newmaniens. Les prélats anglicans anathématisaient les tracts, parce que ceux-ci créaient un courant vers Rome; et les catholiques

les anathématisaient aussi, parce que ces tracts risquaient de maintenir dans l'anglicanisme des hommes qui, sans cela, se seraient convertis. Et les uns et les autres avaient, en partie, raison ; mais leur courte vue les égarait.

« Que les tracts fassent, oui ou non, aimer Rome, pensait Newman encore très antiromain, peu importe ; c'est un détail : la vérité qu'ils contiennent nous sauvera, n'ayons pas peur de la vérité. » Dans un même sentiment, Wiseman consentait au retard, à la perte même de quelques conversions particulières, plutôt que de voir échouer tout ce magnifique mouvement. Pour lui, les tracts étant, en somme, catholiques, il fallait avoir confiance en eux, les alléger des restes d'erreur qu'ils traînaient encore et les laisser aller à la définitive et complète vérité.

Il avait raison de penser de la sorte et d'agir en conséquence; et je ne sais si cette conduite fait plus d'honneur à son esprit ou à son cœur. Etudions en détail la tactique qu'il eut le courage de continuer malgré ses amis et malgré lui-même, malgré les tentatives de découragement qui vinrent souvent dans ces cinq années assaillir son âme très impressionnable, à la vue de la terrible lenteur de l'évolution de Newman.

La lettre qu'on va lire peint au naturel la pensée intime, les espérances, les craintes du président d'Oscott. Elle est adressée à un prêtre irlandais très remarquable, le Dr Russell [1]. Si on se rappelle

1. Les Irlandais semblent avoir été, dès avant la conversion, plutôt sympathiques à Newman.

que cette lettre est datée de 1841, on admirera sans réserve la clairvoyance de celui qui l'écrivait :

Les apparences de surface ne sont rien, je vous l'assure, à côté de ce qui se prépare au fond des âmes. Le mouvement catholique n'est pas, comme quelques-uns se le figurent, dans quelques cérémonies extérieures et quelques formules adoptées par les *tractariens ;* il se passe dans leurs cœurs, il est dans leurs désirs. Chaque jour ils se dégoûtent davantage de l'anglicanisme, de sa pauvreté, de son manque de sérieux, de sa doctrine « bégayante ». Leur marche en avant est si décidée, si régulière, si unanime que, de deux choses l'une, ou bien ils entraîneront avec eux leur Eglise ou bien ils la laisseront derrière eux. Malgré leur attente, cette seconde solution dénouera le drame. Si leur Eglise les repousse et essaie de briser leurs efforts, ils l'abandonneront ; car, maintenant, ils ont laissé le catholicisme pousser en eux des racines trop profondes, pour que le *telum imbelle sine ictu* des évêques anglicans puisse les arracher. En attendant, ils ne voient pas du tout où est pour eux le devoir présent. Si chacun me consultait en particulier pour soi-même, je lui répondrais, il me semble, de quitter la maison de son père, et d'assurer son salut en allant où la grâce de Dieu le conduit. Mais tant qu'ils n'ont pas assez de grâce et de lumière, pour sentir qu'en restant anglicans, ils compromettent leur salut (et je n'en ai encore rencontré aucun qui se rendît compte de cela), tout ce que nous pouvons faire est de les pousser plus avant encore dans leurs idées, de manière à les leur faire répandre partout, et à les inviter doucement plutôt que de les repousser, comme quelques-uns semblent inclinés à le faire. Certes je voudrais bien les voir deve-

nir catholiques, dès aujourd'hui, un par un; mais, s'ils ne veulent pas, je serais navré de les arrêter dans leur mouvement actuel.

Maintenant, cher ami, laissez-moi vous prier de vous unir à moi, dans la détermination où je suis de dévouer ma vie et mes forces à avancer cette œuvre divine. Demandez partout des prières, intéressez à nos espérances le jeune clergé irlandais. Plus que tout empêchez la violence[1] dans l'expression des sentiments politiques. Quelle souffrance si, en fin de compte, quelqu'un de nous se reconnaissait coupable d'avoir fait avorter l'œuvre de Dieu, par sa violence, ses antipathies politiques ou ses négligences. J'espère que le Dr Miley[2] changera de ton. Je lui ai écrit. — Que j'ai été frappé la semaine dernière, en récitant la cinquième leçon du Jeudi saint; combien tout cela va être bientôt de circonstance!

Relisons avec Wiseman cette leçon de saint Augustin:

Dieu fasse que ceux qui nous persécutent se convertissent et viennent se faire persécuter avec nous. En attendant, tant qu'ils seront de l'autre côté, nous ne les haïrons pas. Et que savons nous, s'ils doivent persévérer jusqu'à la fin dans le mauvais parti? Presque toujours, quand tu penses détester un ennemi, c'est ton frère que tu détestes et tu ne t'en doutes pas.

Or, au moment où Wiseman, dans la joie de cette lecture, qui donnait raison à sa tactique,

1. Une des choses qui choquaient le plus Newman, et qu'il avait peine à pardonner aux catholiques, était l'alliance faite par O'Connel avec l'extrême gauche, non par sympathie, mais pour obtenir l'appoint de ses voix.

2. Prêtre irlandais qui avait attaqué durement les *tractariens*.

écrivait ainsi au Dr Russell, celui-ci avait eu, cette même semaine sainte, des pensées analogues à celles de son ami :

Cher Monseigneur, lui répondait-il, voici une lettre d'Oxford qui fera plaisir à Votre Grandeur. Je ne saurais rendre compte de l'impulsion qui, le Jeudi saint, me poussa à écrire à M. Newman. J'achevais l'office quand l'idée me vint qu'il serait peut-être bon de lui écrire amicalement sur cette partie de son *tract* qui regardait le mystère du jour, la Transsubstantiation. Je cédai à l'impulsion et lui montrai combien sur ce point il nous avait mal compris... Je vous envoie sa réponse. Elle confirme tout ce que me disait Votre Grandeur. Il y a là une franchise et cordialité de ton qui sont de bon augure. Les obstacles à une entente définitive sont bien plus diminués que je n'aurais jamais osé le rêver... Que je remercie Dieu de ce que vous êtes maintenant au milieu de nous, pour tendre une main bienveillante et chrétienne à ces frères, faibles encore, encore hésitants, mais pourtant, j'en suis convaincu, sincères, et pour faire rougir et forcer, par honte, au silence, la tendance hargneuse et méchante qui voudrait repousser leurs avances et se moquer de leurs angoisses!

IV

Cependant la surface des événements semblait presque donner raison à l'ironie et à la violence de certains catholiques. La petite armée tractarienne, délogée de sa plus solide forteresse depuis l'article sur les donatistes, battait en retraite avec

une habileté consommée. Profondément bouleversé lui-même, Newman tentait l'impossible pour empêcher le trouble de gagner les âmes que l'Eglise anglicane lui avait confiées. Nul n'a eu, au même degré que ce grand convertisseur, le respect des âmes ; nul ne s'est refusé, avec une délicatesse plus vite alarmée, à mettre une influence, qu'il sentait si pénétrante, à la place de l'influence du Saint-Esprit. D'ailleurs, il ne voyait pas encore la lumière. Il croyait apercevoir encore quelques pierres de scandale sur le chemin de Rome ; et, dans sa pauvre Eglise à lui, si dépouillée, si humiliée, il pensait trouver quand même des gages de prédestination et de salut. Cette savante retraite dura cinq ans. Dieu le voulait ainsi pour éprouver la foi des quelques catholiques qui persistaient à croire en Newman, et pour montrer aux anglicans à venir que la place, abandonnée par un pareil capitaine et après une si opiniâtre défense, ne pouvait pas être sauvée.

Wiseman, passionné comme il l'était, souffrait beaucoup de ces longueurs infinies. Cependant, alors même que, presque découragé par moments, il semblait ne plus croire au triomphe final, il ne cessait pas de reconnaître l'absolue bonne foi des *tractariens*. Ces raisons ingénieuses, mais faibles après tout, que trouvait la féconde intelligence de Newman, ces mauvaises raisons qui retardaient l'heure de la conversion, Wiseman les respectait, les comprenait et défendait qu'on les tournât en ridicule. C'est toujours le même grand cœur qui, après les conversions de 1845, dans un moment de

fatigue et d'épuisement, lui fera écrire ces lignes anxieuses :

Qu'arriverait-il, si la maladie ou la mort m'arrêtaient? Ce n'est pas à moi à dire cela; mais, même aujourd'hui, je suis presque le seul vers qui les convertis puissent se tourner en bien des difficultés. Sans doute l'Eglise est leur guide, ils lui doivent une obéissance sans limites; mais pour beaucoup de choses qui réclament un secours personnel, si vous saviez *combien peu sont capables de comprendre leurs besoins!*

Il y a plus encore. Aucune vraie sympathie d'esprit et de cœur ne va sans humilité. Quand on veut gagner pleinement les âmes, il faut avoir fait taire pour tout de bon l'amour-propre, être prêt à reconnaître simplement, et leurs mérites supérieurs aux nôtres, et nos infirmités, en un mot, tout ce qui nous met au-dessous d'eux. J'ai déjà insinué qu'une sourde influence d'amour-propre envenimait le débat entre catholiques et *tractariens*. Ceux-ci étaient dans l'erreur, sans doute ; mais en dépit de cette tache originelle dont ils n'étaient pas coupables, que d'élévation chez eux, que de générosité, que de talent ! La plupart de ces jeunes ministres anglicans avaient renoncé au mariage, et l'exemple de leur vie, autant et plus que la noblesse de leur parole, avait singulièrement rehaussé l'idéal moral d'Oxford. Enfin, pour n'avoir plus rien à envier aux catholiques, plus rien que la vérité, l'élite de ces hommes menait à Littlemore, sous la conduite de Newman, une vraie vie de couvent. Forcément, de part et d'autre, la com-

paraison devait se faire tout bas : les uns sentant leur valeur, les autres ayant peur de s'avouer certaines infériorités. En tout cas, exprimée ou sous-entendue, cette comparaison restait un point douloureux, et elle aurait pu entraîner de fâcheuses conséquences, sans une intervention inattendue de Wiseman.

« Oui, dit-il en substance aux puseyistes ; oui vous valez mieux que nous, vous êtes plus savants et plus saints. Raison de plus pour venir à nous. Nous vous donnerons ce qui vous manque, la vérité ; vous nous apporterez ce que nous n'avons pas, l'éclat du talent et de la vertu, et tous ensemble nous étendrons le règne de Dieu. »

On va voir avec quelle humilité parfaitement digne il conduit cette admirable tactique d'abaissement. La lettre suivante, écrite à un catholique, devait par lui être mise sous les yeux des amis de Newman.

Un point m'a toujours frappé, écrit Wiseman, comme très important pour *nous*, quoiqu'il ne doive pas les frapper, *eux*, autant que nous. C'est que notre *réforme* est entre leurs mains. Certes, nous avons droit à la compassion, si on se rappelle l'écrasante persécution des trois derniers siècles. Notre éducation ecclésiastique a été nécessairement très imparfaite; car, faute de prêtres, nous étions forcés de lancer le plutôt possible le jeune clergé dans la vie active. Autre perte plus lamentable : la chaîne d'ordres religieux voués à la contemplation et la vie parfaite a été interrompue chez nous. En un mot, nous sommes maintenant comme les Juifs de retour à Jérusalem, ou comme la première

famille après le déluge. Tout est à reconstruire, et il nous faut commencer avec les matériaux que nous avons sous la main. Nous devons d'abord pétrir les briques avec la vase déposée par le déluge qui nous avait submergés, et bâtir avec les fragments du passé en ruines. Les soucis matériels viennent nécessairement nous distraire, pendant que nous sommes à faire plus que nos moyens et nos forces ne nous permettent, et, d'ailleurs pas assez saints pour nous abandonner pleinement à la Providence. On a recours à des expédients que tous déplorent et qu'on peut à peine empêcher. Un prêtre a une lourde dette. Peut-être a-t-il usé sa fortune à bâtir une école. Le voici en détresse. Il lance[1] — oh! le vilain mot — un festival quelconque, accepte des artistes de bonne volonté, etc... Que faire? Si l'évêque intervient, on s'adresse à lui pour combler le déficit, et il ne peut pas.....

J'ai fait ces remarques pour expliquer notre bassesse en plusieurs points et montrer nos efforts vers le relèvement. Une chose nous sauverait sans retard. Qu'un nouveau sang afflue dans nos veines, que quelques écrivains des *tracts* viennent à nous, quelques-uns de ces hommes si pénétrés de l'esprit de la primitive Eglise. Ils ont la science d'Augustin, l'éloquence de Chrysostome, l'âme de Bernard... avec une poignée de ces hommes nous serions rapidement réformés et l'Angleterre vite convertie. Nous avons, nous, le privilège de la vérité, de la communion avec l'Eglise, d'où nous recevons beaucoup de grâces; mais, à part ces avantages, je suis prêt à reconnaître que nous leur sommes inférieurs.

Ce n'est pas la première fois que je le dis. Souvent j'ai répété à mon entourage que, si les théologiens

1. *Gets up (detestable word) an opening or a festival.*

d'Oxford se convertissaient, nous devions être prêts à rentrer dans l'ombre, à descendre aux sous-sols. A propos de chacun d'eux, je répéterais volontiers : *Me oportet minui*. Volontiers je leur céderais place et honneurs ; volontiers je me mettrais au service d'un nouveau *leader* plus savant et plus saint. Croyez-moi, ils ne soupçonnent pas leur vraie force. Certes, faibles que nous sommes, ils ne peuvent rien contre nous ; car il y en a Un au milieu de nous qui est plus fort qu'eux ; mais qu'ils soient avec nous, et leur puissance, unie à celle de Dieu, sera irrésistible [1].

Cette admirable lettre n'est-elle pas inspirée du plus pur esprit de celui qui jadis s'humiliait de bon cœur, pour exalter les âmes qu'il voulait gagner à Dieu, *meipsum humilians ut vos exaltemini* [2] ; et ne pense-t-on pas que de pareilles pages valent, dans une controverse, un gros volume de subtiles discussions ? Et cette lettre n'est-elle pas en même temps un argument décisif ? Si des réformes étaient nécessaires, si tous les prêtres anglais n'étaient pas à la hauteur de leur mission, Newman rencontrait du moins en face de lui un homme dont les évêques des premiers siècles n'auraient pas eu à rougir ; et comme, bon gré

1. Wiseman exprime souvent des idées et des sentiments analogues. « Ne jugeons et ne condamnons que nous-mêmes, et ne regardons les autres qu'avec une affectueuse charité. Que les catholiques anglais se lamentent sur leur lâcheté dans la pratique de leurs devoirs et sur la tiédeur de leur zèle. Que notre clergé déplore l'absence de ce ton et de cet esprit ecclésiastique qui, sur le continent, donne tant de régularité à la vie sacerdotale... » t. I, p. 484. — Non content de reconnaître, même devant les anglicans, le besoin de réformes, il sollicite l'intervention active de Rome pour les provoquer (t. I, p. 394-404).

2. II *Cor.*, XI, 7.

mal gré, nous jugeons toujours les doctrines sur les hommes qui les défendent, n'était-ce pas un fort préjugé en faveur de Rome que de s'incarner, aux yeux des tractariens, en la personne de Wiseman ?

V

Pendant que l'Eglise catholique — la vraie mère — attirait ainsi ses enfants, à force de condescendante et patiente douceur, l'Eglise hérétique les repoussait avec violence. Mandements sur mandements vinrent étouffer le fameux *tract*, le dernier de la série, dans lequel Newman avait essayé de montrer que les articles fondamentaux de l'anglicanisme n'étaient pas nécessairement incompatibles avec les canons du concile de Trente.

A partir de ce moment (1842), les relations deviennent plus fréquentes entre tractariens et catholiques. Bloxam, Ward, Oakeley visitent Wiseman à Oscott. D'autres, plus jeunes, suivent leur exemple. Newman, le plus réservé de tous, est cependant en relations épistolaires avec quelques théologiens. Dans ce commerce familier bien des difficultés tombent de part et d'autre. On ne s'était encore vu que dans les livres, à travers de vieux préjugés ; maintenant on commençait à se voir d'âme à âme, et on était surpris de trouver un parfait honnête homme, modeste et bon, dans l'écrivain que, la veille, on aurait voulu exterminer.

Les *tractariens*, si peu connus des catholiques, avaient aussi beaucoup à apprendre sur eux. Ils se figuraient qu'un peu de « ruse jésuitique » devait entrer dans la définition du prêtre catholique, et leur joie fut d'autant plus grande quand ils rencontrèrent partout une robuste franchise.

Smith, un des intimes de Newman, rendant visite à un vieux prêtre, le trouve enfoui dans la lecture d'un Saint-Augustin *in-folio*. Le jeune homme ne peut s'enlever de l'idée que c'est là une mise en scène de circonstance. On a voulu lui montrer de quels travailleurs se composait le clergé. On trouve donc, une heure après sa visite, un prétexte de revenir deux ou trois fois à brûle-pourpoint dans la chambre. Ni le prêtre ni le livre n'avaient changé de place. C'était donc pour de bon qu'il lisait saint Augustin. Une fois converti, Smith avoua au bon prêtre cet étrange soupçon, et celui-ci, homme du Nord à l'humeur peu endurante, de lui répondre indigné : « Si j'avais deviné pareille chose, je vous aurais jeté le livre à la tête. »

Malgré tout, la défiance persistait chez les catholiques. Wiseman eut beaucoup de peine à obtenir, je ne dis pas la sympathie, mais le silence des journaux. Le *Tablet*, en particulier, restait hostile. Un fâcheux événement sembla, un instant, donner raison aux pessimistes. En octobre 1843, R. Sibthorpe, dont la conversion un peu précipitée avait choqué les *tractariens*, revint à l'anglicanisme. Mais ce fut en vain qu'on essaya d'exploiter contre Wiseman cette défaillance d'un

seul. Le vrai mouvement continuait dans sa tranquille et sûre lenteur.

D'autres conversions venaient bientôt consoler le président d'Oscott. Le dénoûment approchait. Le livre de Ward, l'*Idéal d'une Eglise chrétienne*, paraît en juin 1844 et met le feu aux poudres. L'Université affolée perd le sentiment du ridicule et, dans une assemblée plénière, prononce la dégradation de Ward. Pusey et les modérés séparent leur cause de celle des vrais newmaniens, et toute l'Angleterre regarde avec angoisse comment va tomber Newman.

Cette histoire est connue. J'en sais peu d'aussi poignantes. M. W. Ward a trouvé des détails inédits, dont l'apparente insignifiance ne laisse pas d'être savoureuse. Je me contente de traduire ces pages, avec le regret de rendre si mal l'*humour* et la vie dont elles sont pleines.

A partir du 13 février 1844[1], Wiseman semble avoir attendu chaque jour la nouvelle de l'abjuration de Newman. Février passe ; aucune nouvelle. Mars, avril, mai, juin, rien encore, qui fasse deviner une décision chez le reclus de Littlemore.

L'impatience, à Oscott, devenait intolérable. Malicieusement, quelques anciens catholiques insinuaient qu'après tout la grande conversion finirait par rester en route... Wiseman savait que toute intervention directe de sa part serait une complication de plus. Mais, pour son tempérament, l'inaction était impossible. Bernard Smith fut donc député pour aller voir Newman à Littlemore. Un vieil ami comme lui pouvait

1. Date de la dégradation de Ward.

faire cette démarche et, une fois là-bas, il regarderait de tous ses yeux pour voir où l'on en était.

Depuis des années, Newman s'était fait une loi de ne laisser deviner qu'à des signes imperceptibles, dans quelle direction il allait. A partir de 1840, il avait officié de moins en moins souvent à Saint-Mary's, pour préparer ceux qui observaient son attitude à la nouvelle de sa prochaine démission. En se retirant à Littlemore, deux ans après, il voulait insinuer qu'il n'était pas assez sûr de sa position pour rester à Oxford comme *leader*. L'année suivante, il choisit, pour rétracter ses violences de parole contre Rome, un journal de peu de lecteurs. Chacun de ces indices, à peine perceptible au public, était plein de sens pour les initiés. « Newman, dit le doyen Stanley, comme l'esclave de Midas, disait tout bas son secret aux roseaux. » Or ce fut à l'occasion de la visite de Smith, que la dernière de ces consignes fut chuchotée.

Rappelons-nous la scène. La petite ligne de pauvres maisons où demeure Newman et un groupe de ses fidèles, Dalgairns, St-John, Bowles et Stanton. Deux visiteurs habituels, A. Christie et Walker. A l'intérieur une vie d'abnégation et de simplicité. Tous les jours, récitation de l'office. Deux repas par jour : le déjeuner, très court, pris debout, et le dîner. En carême, pas de viande. La moitié du jour, un silence de chartreux. Le matin, prière, lecture, travail. Puis, Newman faisait un tour de promenade avec ses disciples. Alors c'était la fascination d'antan. Marchant de ce pas rapide que ses compagnons pouvaient à peine suivre, il parlait de tout, sauf du point qui les tenait dans une constante angoisse. Il causait encore un peu, en sortant de table, puis se remettait au travail.

Nous savons aujourd'hui les détails de cette agonie. Il lui restait la dernière étape douloureuse. La théo-

rie du développement du dogme allait le rassurer sur l'orthodoxie des modifications apportées par Rome à la doctrine primitive. Alors plus rien ne l'empêcherait de se convertir... Les survivants nous le montrent, debout à son bureau, écrivant incessamment, restant, vers la fin, quatorze heures par jour à composer son livre. Les plus jeunes regardaient avec une sorte de terreur religieuse l'impénétrable recteur, qui jamais ne communiquait ses pensées, sauf en confidence, à St-John, qui jamais ne leur laissait entendre s'il comptait — oui ou non — leur voir faire le dernier pas. De jour en jour il semblait devenir plus pâle, plus grand, plus maigre, à la fin presque transparent, quand, devant la fenêtre ensoleillée, il travaillait à sa tâche. On remarqua qu'il avait cessé de lire le service anglican de la communion. Un des derniers arrivés à Littlemore avait su qu'à moins d'être prêt à se convertir au catholicisme romain, il ne serait pas admis dans la petite communauté. Mais tout cela était si secret qu'au moment même où Newman annonça l'arrivée du P. Dominique, un de ces jeunes hommes ignorait encore comment tout cela allait finir.

Tel était le sévère et mystérieux aspect de Littlemore quand M. Smith y arriva. Newman le reçut avec une froideur marquée. Il dit quelques mots et quitta la salle. Les autres, plus à l'aise, se serrèrent autour du converti, avides d'entendre parler d'Oscott et des catholiques anglais. En effet, pendant que les anciens catholiques affectaient de ne pas prendre au sérieux cette « bande d'étudiants », les hommes d'Oxford, de leur côté, n'étaient pas sans une inquiétude un peu dédaigneuse sur l'avenir. Y aurait-il moyen de vivre avec ces catholiques ; n'était-ce pas des gens impossibles, sans éducation ? Smith heureusement avait été à bonnes enseignes. Wiseman, Spencer, Errington, Philipps, c'était

presque le charme et la distinction d'Oxford. La discussion continua, et il fut bientôt évident, pour les *tractariens*, que leur ancien compagnon était heureux dans sa nouvelle vie. Newman reparut une seconde pour inviter Smith à dîner avec eux.

Then came the last whisper. L'heure était venue où la dernière consigne allait être chuchotée. Au moment du repas, Newman entra lentement dans la salle, et s'arrêta un instant avant de s'asseoir. Smith remarqua qu'il portait un pantalon gris. Ce rien avait, pour l'ancien vicaire de Newman, une signification décisive. Tous les amis du grand homme savaient la rigueur de ses principes sur le costume clérical. Laisser ce costume, c'est dire à Smith, et par lui à Oscott, que Newman se regarde dorénavant comme un simple laïque. Le chef des *tractariens* avait deviné le vrai but de la visite de son ami. Wiseman voulait par là savoir, s'il pouvait oui ou non, compter sur lui. La réponse était donnée. Le grand changement n'était pas loin.

Au commencement d'août, lord Shrewsbury donna comme certaine la « glorieuse nouvelle » de la conversion de Ward. Newman, ajoutait-il, ne peut traîner longtemps. Août s'achève, septembre s'achève. Les plus jeunes *newmaniens* ne peuvent plus attendre. Dalgairns et St-John laissent Littlemore et sont *reçus* dans l'Eglise. Stanton s'en va et écrit à Newman que, dans les premiers jours d'octobre, il serait *reçu* à Stonyhurst.

« Pourquoi n'être pas *reçus* ensemble? lui répond Newman. Le P. Dominique, Passionniste, vient ici le 8 pour me *recevoir;* venez pour ce jour. »

Le soir du 8 octobre 1845, Stanton et le P. Dominique arrivèrent presque en même temps. Le lendemain, Newman, Stanton et Bowles furent baptisés sous condition, et quelques minutes virent s'accomplir

l'événement qui, pendant tant d'années, avait fait tressaillir de crainte où d'espoir, tant de milliers d'âmes...

Le 31 octobre, les convertis arrivaient à Oscott. La rencontre entre Newman et Wiseman n'était certes pas banale. Le grand *leader* d'Oxford, reconnaissant enfin la victoire de Rome, venait, pour ainsi dire, apporter son épée à celui qui, depuis longtemps, lui répétait qu'il n'avait plus qu'à se rendre. Simple laïque, ayant renoncé à ses titres universitaires, il venait, en pauvreté et en simplicité, demander la grâce de la confirmation. La foi l'amenait à Oscott, mais elle ne pouvait encore délier sa langue et l'empêcher de sentir l'embarras de cette première entrevue. Il fut conduit au salon avec St-John et Walker qui l'accompagnaient, et bientôt Wiseman entra, suivi de Spencer et de Smith. Même gêne des deux côtés. Wiseman peut à peine trouver quelques mots pour demander des nouvelles du voyage. Un accueil triomphant aurait été aussi déplacé que des félicitations banales. Le silence convenait seul en face d'un homme qui revenait d'une pareille agonie. Pendant que leurs compagnons causaient plus librement entre eux, les deux personnages restaient assis presque sans parler. Bientôt on vint dire à l'évêque qu'un enfant l'attendait pour se confesser, et Wiseman saisit au vol cette occasion de disparaître.

La confirmation fut donnée le 1er novembre. Les trois confirmés ajoutèrent à leur nom celui de Marie. Bientôt la glace fut brisée. On avait tant à se dire sur le passé et sur l'avenir. Le vieux cottage, à quelques pas d'Oscott, jadis la retraite favorite de l'évêque Milner, fut offerte gracieusement à Newman et à ses amis. Ce devait être pour

quelque temps leur Littlemore. Ils l'appelèrent *Maryvale*.

Ecrivant peu de jours après le récit de ces grandes choses, Wiseman disait :

Je vous assure que jamais, en aucun temps, un converti n'est venu à l'Eglise avec une foi plus docile et plus simple que Newman. Tout va bien ; ma santé seule serait inquiétante. Mais non. N'ai-je pas répété que, le jour de la conversion de Newman, je chanterais mon *Nunc dimittis?* Il n'est pas temps de manquer à ma parole.

VI

Non, sa tâche n'était pas encore finie. Il lui fallait maintenant habituer les anciens catholiques à ces figures nouvelles. Les convertis, dans l'abandon de leur sacrifice, oubliaient volontiers leurs préjugés ; mais les aînés de la famille n'étaient pas tout à fait disposés à les traiter en frères. Des défiances sourdes persistaient qui navraient Wiseman. Pour Newman et ses amis, ce fut la suprême épreuve, celle qu'ils n'avaient pas pu prévoir.

Tous ces bons cœurs qui avaient brisé avec leur famille, renoncé à leurs amitiés de jeunesse, s'étaient bien attendus — inconnus qu'ils seraient dans ce monde nouveau — à la réserve un peu froide des premiers jours. Voici qu'on les regardait comme suspects. La blessure était douloureuse. Newman, dans ses lettres d'alors, laisse

bien voir que la grande amertume est de « sentir le soupçon de ceux qui croient qu'il reste un peu d'hérésie au fond de nous. »

Il est donc si difficile d'avoir pleine confiance en la grâce, de croire qu'elle est capable d'achever l'œuvre commencée par elle. Ou bien serait-ce encore une secrète revanche de l'amour-propre, voulant, par la découverte de quelque faiblesse vraie ou fictive, se dédommager de la leçon de ferveur donnée par les convertis? Quand il fut remis de sa colère, le frère aîné du prodigue dut faire une allusion moqueuse aux rechutes probables du lendemain ; Simon haussa peut-être les épaules quand Madeleine sortit de la salle; et qui sait s'il n'y eut pas dans Hippone quelque docte important pour élever des doutes sur la pleine orthodoxie de saint Augustin?

Cette attitude était encore plus pénible à Wiseman qu'à ceux qui étaient l'objet de ces défiances. Il ne cessait de travailler à renverser d'injustes barrières : plusieurs l'aidaient dans ce travail. De leur côté, les convertis, à force de modestie et de bonté, gagnaient peu à peu les sympathies. Newman, le timide et austère Newman se faisait cordial avec tout le monde et étonnait ses anciens amis qui ne lui connaissaient pas cet entrain simple et joyeux. Au bout de quelques mois, Wiseman se décida à les envoyer à Rome. Une fois marqués de l'empreinte romaine, on n'oserait plus mettre en doute l'intégrité de leur sens catholique ; et, second avantage très précieux, aux yeux de l'évêque, cette brillante pro-

motion de prêtres une fois de retour réveillerait en Angleterre la dévotion au pape que la contagion gallicane avait un peu endormie.

Newman revint de Rome deux ans après, avec le titre de supérieur de l'Oratoire qu'il allait fonder à Birmingham. Faber et ses disciples se joignirent à lui, et, en 1849, l'Oratoire de Londres fut fondé. Entre temps, Wiseman était devenu vicaire apostolique du district de Londres. Le 7 octobre 1850, cardinal archevêque de Westminster, il datait « de la porte Flaminienne de Rome » la fameuse pastorale qui annonçait à son peuple le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre.

Pour conclure et résumer ces pages, je me contenterai de traduire quelques notes intimes, dans lesquelles Wiseman raconte ce qu'il a voulu et ce qu'il a souffert. Si l'on fait la part d'une sensibilité extrême, qui a peut-être trop assombri le tableau, on aura, dans l'abandon de ces souvenirs écrits pour lui seul, une idée fidèle de ce que fut, dans ces années difficiles, l'attitude de Wiseman.

Pourquoi me mettre aujourd'hui à écrire mes impressions de cette époque? J'ai souvent voulu le faire. Je me décide, parce que jamais peut-être je n'ai mieux réalisé que maintenant, combien, dans toute cette aventure, j'ai marché seul, sans support, sans conseil, sans sympathies autour de moi.

Je vins en Angleterre avec une réputation bien au-dessus de ma valeur, et je me trouvai chargé de lourdes

responsabilités et d'un rude travail. Personne ne sait ce qu'il m'a fallu souffrir de tête et de cœur, dans ces années d'isolement et de chagrin silencieux. Au collège, je le sais bien maintenant, je n'avais personne pour partager mon travail, mes pensées, mes sentiments. Que d'heures solitaires de la nuit j'ai passées à prier et à pleurer sous la lampe du Saint Sacrement; que de nuits sans sommeil!... Presque jamais une parole amie pour me faire comprendre que cette maison était autre chose qu'un petit collège, que c'était la citadelle de la conversion et régénération de l'Angleterre. Comme Oscott eût été différent, si tous nous avions travaillé dans cette idée! Mais grâce à Dieu, l'œuvre s'est faite malgré nous, malgré nos misérables divisions et nos mesquines jalousies, nos étroitesses de vue, nos froideurs, presque nos sarcasmes en face du travail mystérieux que poussait une puissance meilleure.

Combien peu (sauf Spencer) sympathisaient avec le ton de bonté conciliante et invitante que l'éducation romaine m'avait appris!... Attaques dans les journaux, lettres de remontrance, écrites par les plus influents parmi nous, dures paroles, c'était ma part. J'avais l'air de compromettre la vérité, d'être faible envers l'hérésie, de rétrécir les distances, de jeter un pont entre l'erreur et la vérité. Aussi lorsqu'un de nos bons convertis (un seul, Dieu merci!) apostasia après son ordination, les journaux m'en rendirent responsable; en particulier tout le monde me donnait tort et, le cœur brisé par le malheur, il me fallut entendre les exclamations de joie d'un de mes amis : « Voilà qui est bien, disait-il, voilà qui va enfin vous ouvrir les yeux sur votre imprudence. » Pourtant, avant d'agir, j'avais consulté le Saint-Père.

Pour me rassurer moi-même et reprendre cœur j'allai à Rome... j'y reçus des réponses encourageantes;

un petit incident sans importance me frappa extrêmement. Il y avait à l'hôpital du Saint-Esprit un paralytique que j'avais soigné et dirigé avant mon départ de Rome. Pauvre homme ignorant, sans ombre d'éducation et qui, de l'endroit où il était, ne pouvait guère apprendre ce qui se passait en Angleterre. J'allai le voir à son hôpital. Il me parla d'une manière tout à fait inattendue, qui fit sur moi une grande impression. Il me dit de ne pas changer ma façon d'agir, et de ne pas m'inquiéter de ceux qui me désapprouvaient. Cela fut dit d'un ton nettement décidé, comme s'il avait été au courant de tout. Je fus très étonné de cela, car je n'avais rien dit qui pût lui suggérer ses paroles... J'eus l'impression qu'il avait parlé de mon attitude en face des convertis, et que Dieu voulait me consoler et m'encourager par la bouche d'un de ses pauvres à qui j'avais montré un peu de charité.

Le pauvre malade ne se trompait pas, et la Providence devait bientôt montrer à Wiseman qu'il avait eu raison. D'ailleurs, n'avait-il pas suivi l'unique modèle de ceux qui veulent — dans la controverse — non pas mater les intelligences, mais gagner les cœurs ; la divine et très humaine méthode de Celui qui s'est assis sur la margelle du puits de Jacob pour écouter la Samaritaine, et qui n'a pas refusé la visite nocturne du timide pharisien ?

A-t-on trouvé depuis le Christ une méthode plus efficace, et le secret n'est-il pas toujours d'aimer, de chercher, d'attendre, d'excuser les égarés et d'accueillir enfin avec une confiante tendresse les prodigues et les convertis.

DEUXIÈME PARTIE

LENDEMAINS DE CONVERSION

CHAPITRE PREMIER

LA LOGIQUE DE L'ESPRIT

W. G. WARD[1]

L'Angleterre sérieuse a accueilli avec une vraie sympathie la *Vie* d'un des catholiques qui ont le plus fait dans ce pays pour la défense des idées romaines. Le premier volume de cette *Vie*, paru en 1889, fixait la place du Dr Ward dans l'histoire du mouvement d'Oxford, et avait été très remarqué. Le second étudie, à propos de Ward, la renaissance du catholicisme en Angleterre. Journaux et revues de toute couleur, depuis le *Spectator* jusqu'au fanatique *Church Times*, ont parlé avec des éloges presque sans restriction du biographe et de son héros. Il ne sera peut-être

1. Wilfrid Ward, *William G. Ward and the Oxford Movement*, 2e édit., décembre 1889. — *William G. Ward and the Catholic Revival*, avril 1893, Londres, Macmillan.

pas sans intérêt pour le lecteur français, de faire connaissance avec cette *Vie*. En effet, père de famille et professeur de théologie, homme du monde et fervent catholique, ami intime de Manning et de Faber, comme de Tait et de Tennyson, William G. Ward est bien une des natures les plus élevées et les plus bizarres, les mieux douées et sous certains rapports les plus incomplètes, les plus attachantes, et par moments, pour plusieurs, les plus irritantes qu'il soit possible de rencontrer.

I

Les débuts de W. Ward eurent pour théâtre la grande salle de l'Union d'Oxford. On sait que l'*Union* est comme un noviciat des Communes, où les étudiants jouent aux députés et, où se révèlent et se façonnent les orateurs de l'avenir. C'est là, peu d'années après Manning, que la Providence conduisit William Ward encore protestant, mais dont elle comptait faire quelque jour un théologien catholique et un frère d'armes du grand cardinal. Rien, certes, dans les premières batailles de ce jeune homme, ne rappelait les doctes matières qui agitaient Oxford à l'époque du *Docteur subtil*. La politique avait depuis longtemps remplacé la théologie, et vers ce temps-là, 1830, l'Université prenait passionnément parti pour ou contre les fameux projets de lord John Russell. Mais, dans ces débats politiques, comme il aurait pu le faire à propos de n'importe quel autre sujet,

Ward forgeait son arme, cette impitoyable logique qui devait un jour égaler et vaincre la logique même de Stuart Mill. Ce fut le principal travail de ses premières années d'Oxford, car, dès son arrivée, son goût très vif pour la discussion lui avait fait négliger la vie et les études régulières des étudiants, et toute son énergie s'était concentrée sur les séances de l'Union. Là, sa belle voix de basse, ses convictions ardentes, l'air de gravité avec lequel il abordait le débat, comme s'il se fût agi sérieusement des destinées du pays, et surtout la clarté géométrique de son discours, lui donnèrent de suite une place saillante parmi les orateurs en vue. On remarquait dans ce jeune homme le don scolastique par exellence de fixer dès l'abord les limites du point discuté, d'accentuer l'enchaînement des preuves, de surprendre au passage les contradictions de l'adversaire.

Ces sortes d'esprits ont, pour l'ordinaire, un besoin insatiable de discussion, Ward ne songea jamais à modérer ce besoin. Discuter était sa vie.

« Il est toujours à me menacer des deux cornes de ses dilemmes », disait un de ses amis; et quelques années après, en plein mouvement d'Oxford, un autre disait encore : « Quand je me promène avec Ward, il commence par établir un certain nombre de principes, si simples qu'on dirait des *truismes;* je les accepte l'un après l'autre, quand soudain une porte s'ouvre et me voilà sur le chemin de Rome. » Mais le duel n'était jamais plus sanglant que lorsque Ward se trouvait aux prises avec Tait, le futur archevêque et primat

anglican de Cantorbéry. Les survivants parmi les témoins de ces luttes héroïques disent comment, un jour, Tait, impatienté des ripostes rapides et concluantes de son ami, et ne voulant pourtant pas rendre les armes, lança brusquement sa dernière volée et courut hors de la chambre en fermant derrière lui la porte avec fracas. Une autrefois, l'heure de l'office les trouvant encore en présence, Tait quitte la partie et se rend au vestiaire : pendant qu'il prend son surplis, il lui vient une réplique inéluctable, et le voilà qui retourne en surplis au salon et décharge son argument avec un air de triomphe. Sans attendre une seconde, Ward met cette réponse à néant et crie à Tait, au milieu des éclats de rire : « Si c'est tout ce que vous aviez trouvé, ce n'était pas la peine de nous revenir en surplis. »

Ainsi il avait toujours le dernier mot. Ce n'est pas qu'il eût toujours raison. Son intelligence primesautière et systématique, dédaigneuse des nuances et amoureuse des positions extrêmes, n'allait pas toujours à la vérité complète, mais même alors, impossible de lutter contre lui. Il le savait bien et prenait un malin plaisir à stupéfier ses auditeurs les plus graves et modérés, par des conclusions invraisemblables qu'il les mettait au défi de renverser.

Ne semble-t-il pas que la vie doive être insupportable en face d'un homme dont le grand art est de vous convaincre sans cesse que vous ne savez pas raisonner? Qu'on se rassure, peu d'hommes ont eu plus d'amis et de meilleurs que

William Ward. A vrai dire, la moitié des deux volumes que lui consacre son fils est consacrée à l'histoire de ses amitiés. S'il discutait beaucoup, il le faisait avec tant de bonne grâce, il vous désarmait avec une si aimable humeur, en un mot, il était si bon qu'on lui pardonnait sa dialectique et ses victoires. « Ward est le dernier des grands causeurs, » a écrit le doyen de Durham ; mais le charme de sa conversation n'était pas moins fait des délicatesses, de la droiture, de la simplicité affectueuse de son cœur, que des saillies originales de son esprit. Humble presque par tempérament comme d'autres le sont après des années de vertu, il parlait de lui, même en public, comme d'une tierce personne[1] indifférente ; divertissant ses amis par le récit de ses propres maladresses et provoquant ou acceptant volontiers des allusions au manque de légèreté de sa démarche et à ses autres défauts.

En l'entendant passer des discussions serrées aux histoires bouffonnes, en voyant le contraste entre l'amabilité de son caractère et l'intransigeance de ses idées, la prestesse de son intelligence et les apparences massives de sa personne, tous étaient gagnés et subissaient de force la contagion de son gros rire, bon et puissant, dont les éclats ont déridé pendant des années maîtres et étudiants de la solennelle Université. Un trait manquerait au

1. Dans ses livres il n'était pas tenté davantage de sous-entendre ses imperfections, et il semble même avoir besoin d'en faire confidence au public. Ici, il nous apprend qu'il n'entend pas un traitre mot aux sciences naturelles, là, il parle de sa déplorable ignorance de l'histoire, et ailleurs il avertit qu'il a choisi telle méthode de composition pour rendre son style moins ennuyeux qu'il ne l'est naturellement.

tableau si je n'ouvrais ici un chapitre qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans la vie d'un théologien. Qu'on permette quelque chose à l'humaine faiblesse et qu'on ne se scandalise pas trop vite. Ce philosophe qui, encore protestant à Oxford, dévorait les in-folio de Suarès, eut et garda toute sa vie la passion du théâtre. Assister à une pièce, puis, rentré chez soi, en reproduire à lui tout seul, devant ses intimes, les principaux rôles, ce fut le seul délassement de sa vie, la seule trêve à l'activité incessante et presque morbide de son esprit.

L'archevêque Temple a raconté avec beaucoup d'humour la première leçon de mathématiques que lui donna son jeune tuteur. La séance était d'une heure. Ward expédia problèmes et explications dans la première moitié, puis, tournant le dos au tableau noir : « Etes-vous allé hier à l' « Olympic ? » demande-t-il à son élève stupéfait, il faut y aller » ; et il se met à repasser, avec chants et gestes, la féerie burlesque entendue la veille. Ses autres leçons ressemblèrent à celle-là ; nous verrons plus loin que cette passion l'accompagna toute sa vie, mais pour rendre dès maintenant justice à son noble caractère, disons bien vite que l'âme de William Ward fut absorbée, toute sa vie aussi, d'une façon autrement intense, par la passion de la sainteté. Le mot semble fort, mais vraiment je n'en vois pas d'autre qui rende mieux les continuelles et ardentes aspirations de cette nature vers le bien. Encore enfant, il avait senti vivement cette vérité, que la seule ambition digne de l'homme est de promouvoir la cause de Dieu, et si l'entier

oubli de soi, la parfaite pureté d'intention et le constant souci des intérêts de Dieu sont les indices certains d'une âme peu commune, il ne faut pas hésiter à placer Ward parmi les grands chrétiens de notre temps.

Chrétien ! il ne l'était pas encore dans la plénitude de ce beau mot, et même, à cette époque, son intelligence aventureuse courait à grandes guides sur la route du scepticisme ; mais la volonté restait solidement attachée à l'idée et au désir du bien, et il allait montrer par son exemple la thèse favorite de sa vie de philosophe catholique : l'âme ne trouve pas la vérité par la seule force de l'intelligence, mais par la droiture et la noblesse du cœur.

Et qu'on ne s'étonne pas qu'à force de faire rendre les armes à tout le monde, Ward fût sur le point de douter de tout. Le scepticisme est la grande tentation de ces sortes d'esprits qui exigent partout, même dans le monde des vérités morales, une preuve géométrique et nécessitante. Les jeunes articles de Stuart Mill avaient vivement impressionné cette intelligence, déjà trop portée à secouer sans discrétion les fondements de tout. Né dans l'anglicanisme, il ne voyait pas qu'on eût le droit de poser des limites à l'exercice du jugement privé, ni pourquoi, libre de choisir entre les dogmes du christianisme, on ne discuterait pas aussi, avec une égale indépendance, le fait même de la révélation et de l'inspiration des Livres saints. Partant de là, il poussait les objections avec sa vigueur ordinaire, et les étudiants, au courant de

ses habitudes, un jour qu'ils le voyaient se promener et discuter avec un des leurs, disaient : « Voici Ward qui est encore à mystifier ce pauvre Clough[1], à lui persuader qu'il doit ou ne rien croire du tout, ou accepter en bloc les doctrines et superstitions romaines. » En effet, à force de raisonner, il en était venu à ce dilemme : Ou tout ou rien, ou Rome ou le scepticisme universel ; son jeune interlocuteur, qui n'était pas de force à subir ce traitement, choisit le scepticisme, et ce fut un remords cuisant pour toute la vie de Ward. Lui, Ward, choisit Rome et se soumit docilement au guide incomparable que la Providence lui fit rencontrer.

Il y avait en ce moment à Oxford une voix comme l'Angleterre n'en avait plus entendu depuis le temps de saint Anselme. Dix ans ont passé depuis que cette voix merveilleusement tendre a cessé de ravir les âmes, mais au frisson qui nous saisit à la lecture des sermons de ce charmeur d'âmes, on devine l'effet que dut produire vivante, à Saint-Mary's d'Oxford comme à l'oratoire de Birmingham, la parole de Newman. L'heure décisive dans la vie de Ward fut, il me semble, celle où un ami l'entraîna de force au pied de cette chaire autour de laquelle se pressait, dans un enthousiasme recueilli, l'élite d'Oxford.

L'enseignement qui tombait de cette chaire protestante conduisait logiquement à Rome. Ward, le logique Ward, le comprit, peut-être avant New-

1. Il s'agit de Hugh Clough, une des gloires de Rugby et d'Oxford, cf. pp. 54-55 quelques vers de lui.

man. Ce n'est pas le lieu ici de dire quelles preuves décisives eurent raison de cette haute intelligence; il a développé magistralement ces preuves dans son curieux et beau livre l'*Idéal d'une Eglise chrétienne*[1]. Dès le lendemain de la publication, Gladstone dénonça ce livre dans un article emporté, et les autorités d'Oxford citèrent l'auteur à comparaître devant la Convocation, réunion plénière des membres résidents et non résidents de l'Université. Dans une séance mémorable où littéralement la peur de Rome fit perdre la tête aux hommes les plus graves du monde, William Ward maître ès arts et fellow de Balliol, fut solennellement dégradé. Enfin, après quelques mois d'études qui firent disparaître les derniers doutes, Ward, abjura l'anglicanisme dans les premiers jours de septembre 1845[2].

Il avait trente-trois ans, mais ces longues années loin de Rome n'avaient pas été perdues. Libre,

1. Voici en deux mots son argument où il mêle et fond en une seule deux des notes de l'Eglise, la note de sainteté qui touche les humbles, et celle du magistère qui impressionne davantage les penseurs. Il y a une loi morale, un idéal complexe et magnifique d'élévation et de sainteté. Moi, Ward, tenté de scepticisme, je fais énergiquement taire toute insinuation contraire, et *je veux* croire à la valeur objective de la sainteté. Cet acte posé, où trouver la sainteté? Dieu a sûrement mis sur cette terre une maîtresse de sainteté; où est-elle? On la reconnaîtra à ces signes : elle devra être, et nécessairement, une gardienne infaillible de dogmes nombreux, en même temps que fidèle dans sa vie, à l'idéal qu'elle propose aux nations. Or seule l'Eglise romaine est cette maîtresse infaillible et sainte de sainteté.

Chose étrange, partant exactement des mêmes prémisses, un des plus honnêtes et vigoureux esprits de ce temps, un ami et un disciple de Newman qu'il a compris mieux que personne, R.-H. Hutton, ne peut admettre cette dernière mineure qui décida de la conversion de Ward. — R.-H. Hutton, *Essays*, Macmillan and C°.

2. Un mois avant Newman.

entièrement libre des préjugés innombrables que l'hérésie entretient contre son éternelle ennemie, familier avec les théologiens catholiques, muni d'une impeccable logique, connaissant à fond, pour les avoir habitées et défendues lui-même, les citadelles de l'erreur, enfin, j'allais dire surtout, renouvelé et transformé par la prodigieuse influence de Newman, et uniquement soucieux des intérêts de Dieu, il était prêt pour son œuvre dans l'Eglise. La Providence allait bientôt lui apprendre ce qu'elle attendait de lui.

En quittant Oxford, Ward alla s'installer dans une petite maison bâtie pour lui par son ami l'architecte Pugin, à côté de Saint-Edmond, grand séminaire pour les provinces ecclésiastiques du Sud de l'Angleterre.

Il s'était marié peu après sa *dégradation*, et sa femme avait abjuré l'anglicanisme en même temps que lui. Les ressources du jeune ménage étaient modiques. Pour Ward, comme pour d'autres convertis, passer à l'Eglise romaine, c'était accepter la pauvreté. Mme Ward se mit courageusement à faire la cuisine et à laver la maison, pendant que l'ancien fellow de Balliol recevait avec empressement chez lui un jeune homme dont on lui confiait l'éducation[1].

La fortune, une brillante fortune, lui vint

1. Le père de ce jeune homme désirait qu'il apprît l'astronomie. Ward, qui n'avait jamais étudié que les mathématiques pures, ne fit pas un mystère de son ignorance. Ayant donné un bon manuel à son élève : « C'est un sujet nouveau pour moi, lui dit-il, je suis seulement de deux chapitres en avance sur vous, ne me posez aucune question sur ce qui vient après. »

enfin, quelques années plus tard, à la mort d'un oncle qui lui laissa d'immenses propriétés dans l'île de Wight. Mais sauf qu'elle lui permit d'abondantes aumônes, la richesse ne changea rien aux goûts et aux habitudes de William Ward, et, devenu propriétaire, il entendit rester avant tout philosophe et théologien, comme l'avait été le jeune converti dans les années laborieuses où il lui fallait gagner sa vie.

Se doutait-on alors, au grand séminaire de Saint-Edmond, qu'on vivait dans le voisinage d'un homme qui passait le meilleur de son temps à étudier la théologie scolastique? Je ne sais, mais il me semble que dans ses allées et venues sur la route du collège, dans ses rapports quotidiens avec les professeurs de la maison, Ward dut souvent jeter un regard d'envie sur ces hommes à qui était confiée la formation du clergé. Il a répété depuis qu'il ne voyait pas de plus sublime ministère, et, encore protestant, il avait inséré dans son livre de l'*Idéal d'une Eglise chrétienne*, avec des témoignages d'admiration profonde, les règlements et les usages de quelques séminaires français. Peut-être fit-il alors le rêve de se donner à cette œuvre ; mais si pensée semblable traversa un instant son esprit, il dut la chasser avec un sourire de tristesse, car il connaissait trop Saint-Edmond pour croire qu'il y eût avant longtemps, dans la maison, une place pour lui. Du reste, quand le vicaire apostolique, le Dr Griffith, l'avait reçu pour la première fois dans le collège, il le lui avait dit nettement :

« Soyez le bienvenu, monsieur Ward, nous sommes heureux de vous voir; il va sans dire que nous ne pouvons pas vous donner de travail. »

Nous avons tous connu, quand nous étions enfants, quelqu'une de ces vieilles familles immobilisées dans les souvenirs et les habitudes du passé. Leur costume, leur attitude, leur langue même portaient la date d'une époque lointaine et depuis longtemps oubliée. Pas de bruit, presque pas de mouvement autour de la cheminée où le long du jour sommeillaient à demi ces représentants d'un autre âge, et quand, par hasard, de jeunes hommes s'arrêtaient dans le salon et y causaient quelques instants, on les regardait et on les écoutait avec une muette et une grave surprise, sans comprendre qu'ils pussent s'intéresser à tant de choses nouvelles, inconnues il y a cent ans. Que Dieu me garde de manquer de respect aux héroïques débris de la religion catholique en Angleterre, à ces hommes admirables qui avaient gardé sans mélange la foi de leurs pères martyrs; mais je crois qu'on peut sans irrévérence rapprocher de ces salons antiques les centres catholiques anglais de la première moitié de ce siècle, et entre autres le séminaire de Saint-Edmond. Dans cette paisible communauté, on avait gardé religieusement les habitudes d'une piété austère et d'une parfaite régularité ; le règlement des années d'exil, tracé pour d'autres temps et d'autres pays, était encore en vigueur. Comme tout le reste, les études allaient tranquillement leur train, sans que personne s'occupât de les adapter aux idées et aux

tendances du dehors. On ignorait le mouvement *tractarien*, et que la meilleure partie de l'Eglise anglicane venait de renoncer à plusieurs des vieux préjugés protestants. Au moment même des conversions d'Oxford, on regardait encore la conversion de l'Angleterre comme un projet chimérique dont il était inutile de s'occuper. Le vicaire apostolique, Mgr Griffith, représentait très exactement ces idées et ces sentiments. Homme d'une rare vertu et de beaucoup de sagesse, mais dénué de tout esprit d'entreprise, il était uniquement conservateur et ne songeait qu'à garder des influences mauvaises le petit troupeau qui lui était soumis.

Mais l'Eglise est vivante, et son esprit conquérant, qui ne peut longtemps sommeiller au cœur d'un grand peuple, remuait déjà, au milieu des catholiques anglais, un parti très jeune et très ardent. Ce groupe peu nombreux encore, mais hautement encouragé à Rome, voulait qu'on s'occupât de convertir l'Angleterre, qu'on profitât du désarroi de l'hérésie, menacée de perdre ses têtes les plus chères, qu'on vécût enfin, comme vit l'Eglise, avec le respect du passé et l'intelligence sympathique du présent. Ces prêtres et ces laïques avaient à leur tête un homme dont le nom est immortel dans l'histoire de l'Eglise, Nicolas Wiseman.

Le premier, nous l'avons dit plus haut, il avait deviné l'immense portée du mouvement d'Oxford, et il en suivait l'évolution avec une anxiété intelligente et active, harcelant de ses articles et obligeant de mener au but leurs propres prin-

cipes, ces hommes qui allaient à l'Eglise romaine, mais qui sans lui, peut-être, se fussent arrêtés en chemin. Après avoir eu ainsi une large part dans la conversion d'Oxford, Wiseman désirait trop passionnément la renaissance de son pays au catholicisme, pour ne pas utiliser ce précieux renfort. Une fois reçus dans l'Eglise, n'avaient-ils pas, comme leurs frères plus âgés, le droit de mettre au service de la vérité reconquise par tant de sacrifices, leur ardeur enthousiaste et une culture intellectuelle qui depuis trop longtemps semblait être en Angleterre le privilège de l'hérésie. Une attitude de méfiance jalouse à l'égard des convertis eût été impossible à l'âme généreuse de Wiseman, et, à peine élu vicaire apostolique, en remplacement de Mgr Griffith, il eut l'occasion de donner une preuve éclatante et presque invraisemblable de ses sentiments. A William Ward, converti de la veille, laïque et marié, il confia la chaire de philosophie, puis, au bout d'un an, la chaire de théologie au grand séminaire de Saint-Edmond.

Il devait y avoir, il y eut une tempête de réclamations; l'évêque tint bon avec le président de son collège, un des rares partisans de Ward; on recourut à Rome, mais Pie IX répondit en souriant, au prélat qui lui montrait l'inconvenance de confier une classe de théologie à un laïque marié : « C'est une objection nouvelle; on ne savait pas encore, Monseigneur, que le fait d'avoir reçu un sacrement de la sainte Eglise, que ni vous ni moi ne pouvons recevoir, pût empêcher quelqu'un de

travailler à l'œuvre de Dieu[1]. » Malgré ce haut patronage, malgré le succès évident de l'entreprise, malgré (faut-il laisser ce malgré ?), malgré l'enthousiaste et l'affectueuse admiration des élèves pour leur professeur, l'opposition ne désarma jamais complètement. Les mieux intentionnés s'aveuglent ainsi parfois et gênent ainsi, en voulant la servir, la cause du bien. Mais enfin, parmi plusieurs difficultés de ce genre, Ward put garder pendant plusieurs années ses importantes fonctions. Beaucoup, qui seraient pourtant bien privés d'avoir perdu les articles de Ward dans la *Dublin Review*, pensent quand même que sa vraie place était à Saint-Edmond et qu'il aurait dû y rester toute sa vie.

Il me semble qu'on naît professeur, et c'est peut-être pour cela que les professeurs sont de tous les hommes ceux qui ont le plus enchanté ou le plus ennuyé le monde. Pour ne pas parler de ceux-ci, qu'on se souvienne que saint Augustin fut professeur de rhétorique. Mais pourquoi les vrais professeurs sont-ils rares, comme les poètes ou comme les saints ? C'est qu'il faut à ce noble métier autre chose que la science, il y faut ce que Sainte-Beuve appellerait le rayon, un je ne sais quoi fait d'intelligence et de poésie, d'originalité et de bon sens,

1. Plus tard, Pie IX, pour contrebalancer l'effet de ce *sacrement*, conféra à Ward le grade de docteur en philosophie, en même temps qu'il faisait Faber, le grand ami de Ward, docteur en théologie. On ignore en France que le P. Faber se servit beaucoup, pour la composition de ses ouvrages, de la science de son ami. Plusieurs chapitres de ses livres ont été écrits après de longues conversations avec Ward, plus familier que Faber avec les écrivains scolastiques.

de fermeté et de séduction, un charme enfin qui retienne autour d'une chaire, sans contrainte et sans lassitude, le plus capricieux des auditoires, des jeunes hommes ou des enfants. Et quelle œuvre unique! Former cet auditoire aux grandes idées et le façonner un peu et même beaucoup à sa propre image, tout en respectant avec une infinie délicatesse les tendances et exigences de chacun. Enfin, c'est là une influence persévérante qui a un retentissement sur la vie entière de ceux qui l'on reçue; et plusieurs des meilleurs philosophes de ce siècle, à la suite de Caro, ont rendu un éloquent hommage de reconnaissance à l'humble prêtre, leur professeur de philosophie, qui leur avait appris à réfléchir.

Ce long couplet sur les gloires du professeur n'est pas un hors-d'œuvre, puisqu'il nous dit l'idéal que conçut et que réalisa William Ward.

Pour lui, en effet, c'est à peine s'il voyait une vocation plus importante que celle de professeur de théologie. Un jour qu'il se promenait dans la campagne avec un jeune prêtre, vice-président du collège, dont le nom déjà plein de promesses devait être sur toutes les lèvres au lendemain de la mort de Manning, Ward arrêta brusquement son compagnon et lui demanda : « Quel est en Angleterre l'endroit que le démon redoute et attaque le plus? C'est cette maison, continua-t-il en montrant du doigt les bâtiments de Saint-Edmond; en effet, le catholicisme est l'intérêt capital de ce pays. Or le progrès du catholicisme dépend avant tout d'un bon clergé; la grande majorité de nos

prêtres est formée dans ce collège ; si le démon peut arriver à vicier l'esprit sacerdotal à Saint-Edmond, la masse du clergé est refroidie et le pays irréparablement atteint. »

Former l'esprit sacerdotal ! Ward professeur ne se crut pas d'autre mission. Laissons au cardinal Vaughan lui-même le soin de nous dire si le jeune professeur visa trop haut et manqua son but.

Quand je fus nommé vice-président à Saint-Edmond par Mgr Wiseman, raconte le cardinal de Westminster, j'étais naturellement très curieux de faire la connaissance de Ward.

J'arrivais au collège plein de fortes idées préconçues contre lui. L'anomalie de confier un pareil poste de confiance à un homme marié, récemment converti, et qui n'avait jamais suivi lui-même un cours régulier de théologie, me frappait comme une chose à faire disparaître au plus tôt.

Le lendemain de mon arrivée, je fis une promenade avec Ward, et lui, abordant de suite, à son habitude, le point brûlant, me demanda mon opinion sur sa situation dans le collège. Je lui répondis, avec une égale franchise, qu'à mes yeux sa situation n'était pas normale et que je désirerais qu'on le remerciât de ses services aussitôt qu'on pourrait trouver un bon professeur. Au lieu de marquer le moindre ennui ou ressentiment, il s'écria à plusieurs reprises : « *How interesting!* Oui je comprends tout à fait votre point de vue! *Most interesting!* merci, merci de cette bonne franchise. »

J'étais loin de me douter alors avec quelle diligence il s'était formé sur les grands théologiens de l'Eglise

et avec quels scrupules il avait abordé ses fonctions. Je commençai à m'en convaincre et à admirer sa modestie, quand j'appris qu'il avait lui-même exigé, comme condition *sine qua non*, la présence d'un prêtre à chacune de ses classes, pour surveiller son propre enseignement et donner aux élèves toute sécurité contre les dangers possibles d'une mauvaise direction.

N'ayant pas beaucoup à faire, je fus enchanté de remplir moi-même ce poste de censeur, car j'avais entendu souvent parler de l'enthousiasme excité par ces classes et du dévouement des théologiens à leur professeur. J'assistai donc régulièrement aux classes, et de neutre et froid que j'étais, je fus bientôt devenu ardent admirateur. Ward donnait trois leçons par semaine. Les théologiens se réunissaient à l'heure fixée dans la bibliothèque, et aussitôt nous entendions dans le corridor le pas rapide et pesant du professeur. Il entrait, sa *gown* au vent, et se plaçait au centre d'une longue table, au milieu des étudiants.

J'interromps un instant le récit de Mgr Vaughan pour placer ici quelques détails sur la façon dont Ward entendait l'enseignement.

Sa classe, très soigneusement préparée, était écrite, mais il la « parlait » sans s'inquiéter de son manuscrit[1]. Puis venait la dictée d'un questionnaire qui épuisait, sous une forme nouvelle, la matière de la leçon. On devait lui remettre les réponses écrites à ces questions, avec les notes prises en classe pendant qu'il parlait. En un mot, Ward donnait des problèmes de théologie, comme jadis il donnait des problèmes de mathématiques

1. Classe, objections et devoirs, tout se faisait en anglais.

à ses élèves d'Oxford. Ce n'est pas la façon ordinaire d'enseigner la théologie, mais je ne crois pas que les théologiens de Saint Edmond aient eu à souffrir de cette innovation[1] ?

Des deux écueils dont doit se garder le professeur, je ne sais quel est le plus dangereux : ne pas laisser de travail à faire aux élèves, ou au contraire leur en laisser trop. Avant tout l'élève doit recevoir, sinon à quoi bon venir en classe ? mais s'il ne fait que recevoir il ne retirera pas grand profit. On ne sait pas une chose avant de l'avoir pensée et retrouvée soi-même, et sans cette assimilation personnelle, les plus belles idées passent sur notre esprit comme la pluie sur l'ardoise : elles passent, mais ne pénètrent et ne fécondent pas. Ward tenait beaucoup au travail personnel de ses élèves, et ses questionnaires les obligeaient à retrouver par eux-mêmes des solutions nouvelles et des aperçus originaux. Les *copies* corrigées scrupuleusement par lui étaient rendues aux élèves, et ceux-ci avaient ainsi, à la fin de l'année, un cahier où ils pouvaient retrouver la substance de l'enseignement du maître et le meilleur de leur propre pensée[2].

Ce qui charmait le plus le vice-président, c'était

1. Entre autres avantages de cette méthode, le professeur peut suivre d'une façon précise et plus sûre qu'en écoutant des réponses orales, les progrès des élèves.

« Je regarde leurs copies avant la classe suivante, écrivait Ward à Newman, et je vois par leurs réponses si je peux aller de l'avant ou s'il ne serait pas nécessaire de revenir sur mes pas. »

2. Et pourquoi, d'ailleurs, la composition personnelle ne serait-elle pas pour la théologie ce qu'elle est pour n'importe quelle autre science, le meilleur et le plus sérieux moyen de se former ?

la façon dont Ward traitait les vérités de foi, en montrant toujours le retentissement qu'elles devaient avoir dans la vie morale du chrétien. Pour Ward, la méthode de la théologie ne pouvait être celle des sciences pures, car les grands objets de nos dogmes sont des choses éminemment réelles, capables d'affecter et de transfigurer notre vie de tous les jours.

C'était un étrange spectacle, continue le cardinal, de le voir à sa table, devant son manuscrit, pendant que son exposition doctrinale se précipitait comme un torrent, entraînant des applications à la vie quotidienne et des exhortations brûlantes sur les futurs devoirs de ses élèves. Parfois sa voix tremblait et tout son corps était secoué, et je l'ai vu fondre en larmes, incapable de maîtriser son émotion.

C'était ainsi souvent des classes mémorables, car la plupart des élèves étaient gagnés par l'enthousiasme et l'émotion du professeur. Enfin, malgré le caractère intellectuel et scolastique de son enseignement, c'était vraiment un cours de théologie affective, comme en aurait fait saint Augustin[1].

Ward ne se contentait pas des plaisirs intellectuels et des émotions de la classe ; il faisait travailler son monde, corrigeant leurs copies, voyant en particulier les élèves et les prenant avec lui en promenade. Une course avec lui était le plus agréable et le plus rude exercice intellectuel de la semaine.

Enfin, de ces relations avec leur maître naissait et

1. Evidemment ces classes extraordinaires supposaient un professeur hors ligne. Et sans une intelligence brillante comme celle de Ward, on risquerait fort de transformer les classes en sermons et de négliger la formation intellectuelle des élèves sans beaucoup accroître leur ferveur.

grandissait chez les élèves une estime enthousiaste de la théologie, et jamais peut-être on n'avait autant travaillé à Saint-Edmond.

Le Père Lacordaire parle quelque part des « sensations patrologiques » excitées ou réveillées en lui par les Etudes de Mgr Freppel; dans le même sens, Ward aurait pu parler de ses sensations théologiques. Lui qui ne put jamais bien comprendre les poètes, avait pourtant une facilité étonnante à se donner tout entier, sensibilité, imagination et intelligence, aux choses qu'il étudiait. Il était pris, dans toute la force du terme, par ces dogmes qui chez tant d'autres sont la part exclusive de l'intelligence pure, et il en avait pour ainsi dire la sensation[1]. De là naturellement le double caractère de son enseignement, le don d'illustrer les choses les plus subtiles par des comparaisons qui les mettaient au niveau de tous, et le don, plus précieux encore et plus rare, de ne pas traiter la théologie comme une science abstraite et froide, et, par exemple, de s'occuper du Verbe Incarné comme de la plus vivante, la plus aimable et la plus présente réalité de l'univers.

Quelques détails conservés par d'anciens élèves de ce temps-là montreront que cet idéal n'était pas chimérique et que, sans sacrifier la spéculation, il pouvait enflammer sa classe de l'amour des pauvres, de l'Eglise et de Dieu.

1. Une nuit, il se réveilla en sursaut, en proie à un horrible cauchemar : il se croyait thomiste et dans l'impuissance de vouloir librement, qui, en rêve, se traduisait pour lui par une impuissance de remuer bras et jambes.

« Son grand amour pour les pauvres et son intense désir de nous voir, plus tard, leur porter la nourriture substantielle de l'Evangile et des doctrines révélées, avait gagné le cœur de tous. Il était remué jusqu'aux larmes en insistant sur leur malheur de ne pas connaître les belles vérités de l'Eglise et de ne rien avoir que le péché pour satisfaire leurs inclinations. Je n'oublierai jamais la façon dont il nous fit fortement comprendre et sentir le fait de la présence divine au milieu de nous, et notre ingratitude envers Celui qui, après tant de bienfaits, se tenait dans un coin délaissé de la chambre, comme un ami oublié. Ce fut une secousse électrique. Comment décrire aussi son attitude et son visage levé vers le ciel, quand il se laissait absorber par l'idée des droits de Dieu sur nous. Et pourtant, malgré ce don de s'emparer ainsi de nous, il abordait souvent la classe en tremblant, tant il avait peur de nous ennuyer. »

Mais sa joie et son triomphe étaient de parler de Jésus-Christ[1]. Il a imprimé, sous le titre d'*Introduction philosophique à la théologie*, le cours qu'il professa pendant sa première année d'enseignement. Il y a là un long chapitre plein d'idées neuves sur l'adaptation de notre nature à la vertu. Il développe d'une curieuse manière cette vieille thèse que la sainteté ne consiste pas à réprimer nos tendances naturelles, mais simplement à les diriger vers un objet surnaturel. « La mortifica-

1. Il disait souvent qu'un prêtre, sans une connaissance personnelle du Christ, devait chercher une île déserte pour au moins y vivre seul et ne pas faire de mal.

tion chrétienne, dit-il, ne nous demande pas de gêner, de contrarier, d'essayer de déraciner nos propensions, mais, au contraire, de leur donner un champ plus vaste, en les faisant tendre vers ce qui leur donnera la plus haute et la plus pleine satisfaction. » Alors, après avoir prouvé cette doctrine en parcourant les principaux besoins du cœur humain, il arrive enfin au besoin d'aimer et d'être aimé, et il montre que rien n'assouvira cette faim comme une affection intime pour le Christ. N'est-il pas touchant de voir ce laïque développer d'une façon solide, en même temps que pénétrante, la nécessité d'aimer la personne de Jésus comme nous aimons nos autres amis ; et comprend-on maintenant qu'entendant la théologie de la sorte, ce riche propriétaire oubliât sa fortune et parfois sa famille pour s'occuper uniquement de ce sublime objet ?

Il donna une preuve amusante de cet absolu détachement, au moment de la naissance de son premier fils. Tout le monde autour de lui attendait avec impatience cet événement qui devait fixer dans la famille de William Ward les domaines et la fortune que son oncle lui avait laissés. Parents et amis comblèrent Ward de félicitations contre lesquelles celui-ci fit semblant de s'indigner. « Comment, disait-il, voilà des années que je fais à Oxford et ici une sérieuse besogne intellectuelle dont très peu voudraient ou pourraient se charger, et jamais personne ne m'a écrit pour m'en féliciter. J'ai un fils, ce qui peut arriver au premier venu, et je reçois cinquante ou cent lettres de félicitations. »

L'étrangeté de son caractère, et non pas seulement sa passion pour la théologie, était cause de cette apparente indifférence. Partant de cette majeure qu'on ne peut aimer ceux dont on ne connaît pas le caractère, il affectait de ne pas s'inquiéter et s'occuper de ses enfants avant qu'ils fussent en âge de causer sérieusement avec lui. Et c'est un des déficits de ce scolastique, qui lui-même ne fut jamais enfant, de n'avoir jamais compris les enfants. « Je suis toujours averti quand mes enfants viennent au monde, disait-il avec sa gravité comique, mais c'est tout ce que je sais d'eux. » En revanche, une fois grands, ses enfants recevaient ses plus intimes confidences. Et malgré son curieux besoin de passer aux yeux de tous pour un misérable, il leur laissa lire parfois dans son âme des choses charmantes qui achèvent le portrait de cet étrange professeur. Ainsi il dit un jour à sa fille aînée « qu'il ne pouvait se rappeler aucune époque de sa vie où il n'ait eu un vif désir de plaire à Dieu ».

« Quand j'étais toute petite, raconte encore sa fille (ce qui montre qu'en dépit de son syllogisme il n'attendait pas trop longtemps pour s'occuper de ses enfants, lorsque l'intérêt de leur âme était en jeu), quand j'étais toute petite, il se donnait beaucoup de peine pour m'expliquer l'union des deux natures en Notre-Seigneur, et me disait comment chacun de mes péchés avait fait de la peine au Sacré Cœur qui les avait prévus. Il aimait à s'arrêter aux émotions humaines de l'âme de Jésus et un jour où je lui disais que les religieuses, mes maîtresses,

choisissaient toutes une devise pour leur anneau, il me répondit que la devise de son choix serait : *Anima Christi sanctifica me.* »

Même pendant son séjour à Saint-Edmond, cet ardent théologien n'avait pas renoncé à l'opéra. « Mes matinées sont dogmatiques et mes soirées dramatiques », répétait-il; mais il venait à ce grand original, en plein spectacle, des pensées peu familières à la foule des amateurs de l'opéra.

« Il me dit une fois — c'est toujours sa fille qui parle — que l'opéra lui avait fait, quelques mois auparavant, beaucoup de bien, et qu'il avait eu l'occasion de faire pendant les entr'actes plusieurs actes d'amour de Dieu. » Et une autre fois, il disait lui-même dans l'intimité : « Quand je contemple la splendide mise en scène de l'Opéra italien et que j'écoute la musique de Mozart, l'idée me vient que Dieu ne peut pas être uniquement un Dieu terrible et vengeur, puisqu'il nous permet de voir et d'écouter de si belles choses[1]. »

Ces quelques heures de distraction par semaine ne contre-balançaient pas assez la fatigue croissante du Dr Ward. La préparation des classes, la correction minutieuse des devoirs, la surexcitation de la classe elle-même, le sentiment toujours pénible, à son âme délicate, d'une opposition persistante quoique voilée, l'avaient surmené et épuisé. Le repos était nécessaire. D'autre part, son ami et directeur, le P. Faber, estimait que le professeur

1. Ces sentiments ont scandalisé un journaliste protestant qui s'étonne que je les ai cités sans y trouver rien à redire. — (*Le Christianisme*, premier Paris du 12 septembre 1894. « L'Eglise et le Théâtre. »)

devait laisser la place au père de famille et avait maintenant d'autres devoirs à remplir auprès de ses enfants. Ward se vit donc obligé de quitter ses élèves, et ce fut un des plus durs sacrifices de sa vie. Il voulut, une dernière fois, imprimer dans l'esprit des théologiens les idées qui avaient été la base de son enseignement, et ce discours d'adieu montre si bien l'homme avec sa passion pour le devoir, son besoin d'adjectifs énergiques et d'idées extrêmes, sa modestie et sa candeur, que je me reprocherais de ne pas le traduire ici tout entier.

« Depuis ma première classe jusqu'à la dernière, je n'ai pas eu de préoccupation plus constante que l'application de la vérité théologique à l'ascétisme, et il n'y a pas non plus de point sur lequel je serais plus peiné d'être mal compris. Dans quel dessein Dieu a-t-il révélé les grandes vérités de la théologie que nous contemplons dans les études théologiques? dans quel dessein, si ce n'est pour que nous puissions élever sur ces vérités notre édifice spirituel, pour que nous arrivions plus facilement à reproduire en nous l'image de Dieu, du Sauveur crucifié. La doctrine de l'Evangile, dit saint Paul, c'est la puissance de Dieu pour tous ceux qui croient, c'est le vrai levier dont il se sert pour élever à toute sorte de sainteté ceux qui veulent se soumettre à sa merveilleuse influence. De plus, comme l'enseignement scientifique du dogme abstrait, sans son corollaire ascétique, serait, même au point de vue intellectuel, une œuvre mutilée et très imparfaite, ainsi dans la pratique cela aboutirait nécessairement aux plus

terribles malheurs. Des amis indulgents m'ont quelquefois félicité de vous avoir rendu quelque service en développant votre zèle pour l'activité intellectuelle. De pareils éloges produisent en moi un étrange conflit de sentiments.

« D'un côté, je suis toujours très profondément reconnaissant pour tout témoignage d'intérêt qu'on a donné à mon œuvre de Saint-Edmond ; d'un autre côté, cependant, je sens que, si le résultat de mes efforts avait été réellement ce que mes indulgents amis le supposent, j'aurais simplement été l'instrument d'un mal inouï. Dieu vous garde toujours de ce grand malheur ! Dieu vous garde d'un accroissement de zèle pour l'activité intellectuelle qui ne serait pas accompagné d'un accroissement, au moins égal, d'amour pour la vie intérieure et de désir pour ces joies seules véritables que le Saint-Esprit réserve à ceux qui lui abandonnent tout leur cœur. Dieu vous garde de chercher jamais le repos et la paix dans les plaisirs vides, vains, illusoires et matériels, d'une activité purement intellectuelle. Ç'a été ma très intime conviction de l'énormité de ce mal, qui m'a fait attacher tant d'importance à la vérité ascétique. Que de fois j'ai dû faire un réel effort pour vous exposer ces théories élevées de spiritualité qui sont, somme toute, les seuls objets vraiment dignes de l'attention d'un être immortel. Que de fois, dis-je, j'ai fait effort pour en parler, malgré la très vive souffrance que me causaient les dérisions, les mépris et les amers reproches de ma conscience.

« Qui suis-je, me disais-je, et qu'est donc ma vie de tous les jours, pour que j'ose aborder un pareil sujet ? Et devant qui ? Devant des étudiants ecclésiastiques, c'est-à-dire devant des hommes qui ont eu le courage de correspondre à cette haute et noble vocation dont Dieu les a favorisés, et qui aspirent à une carrière devant laquelle je n'aurais su que reculer par une lâche crainte et une honteuse faiblesse. Volontiers, très volontiers, j'aurais gardé le silence, quand ce n'eût été que par honte ; mais j'étais aiguillonné par la pensée de ces grands principes que je viens d'exposer. Je me trouvais dans l'impossibilité de rester neutre. Si j'avais réussi à captiver votre intérêt en ne faisant que développer votre intelligence, j'aurais été votre pire ennemi. J'aurais ouvert le chemin à la plus grande calamité qui puisse désormais vous atteindre, je veux dire l'habitude de l'*effusio ad externa*, la disposition à vous laisser entraîner par l'excitation du travail, loin du repos tranquille et profond que votre cœur goûte en Dieu. J'aurais simplement porté préjudice, et cela en proportion de mon succès, à la cause même du Dieu tout-puissant que je m'efforçais de soutenir. J'aimerais mieux m'engager dans les occupations les plus pénibles et les plus basses, que de traiter les saintes vérités de la théologie d'une façon si vile et si dégradante. »

Un certain effort est nécessaire pour suivre jusqu'au bout ces phrases bizarrement faites et chargées d'idées. Mais il me semble que cette rude façon de comprendre et d'exprimer les choses, ce

besoin, chez un homme très intelligent, de malmener l'intelligence pure, cet envahissement de toute l'âme par la pensée souveraine de Dieu, montrent mieux que tous les commentaires la puissance et l'élévation de cet étrange théologien.

II

A ne considérer que son bonheur et sa tranquillité personnelle, le Dr Ward avait pleinement raison de tant regretter sa chaire de Saint-Edmond. En effet, ces années paisibles de travail intense et de grande joie, passées dans la contemplation des dogmes et la lecture des théologiens, encouragées et récompensées par l'affection enthousiaste de ses élèves, il allait les échanger contre vingt années de luttes pénibles pour une cause impopulaire auprès de beaucoup, et contre des hommes dont il ne se sépara jamais qu'avec un déchirement de cœur.

En Angleterre comme sur le continent, vers le milieu de ce siècle, l'*illusion libérale* avait séduit plusieurs catholiques des plus généreux et des plus brillants. Il me semble même que cette chimère d'indépendance mena quelques laïques anglais à des exagérations d'idées et de langage que la France n'a, je crois, jamais connues. C'est à peine si on conservait le respect dû au Pape, et entre autres manquements graves, on passait toute mesure en parlant des congrégations romaines,

L'attitude du journal où ces idées étaient exposées devenait de plus en plus alarmante, et au mois d'octobre 1862 tous les évêques anglais, un seul excepté, signèrent une protestation publique contre la *Home and Foreign Review*. Mais le journal frappé, les idées demeurent, et pour les combattre, une revue entièrement romaine était nécessaire. La *Dublin Review* existait bien ; mais battant de l'aile et presque mourante, plus rien ne rappelait en elle le triomphe de ses débuts. Wiseman forma le dessein de lui infuser une sève nouvelle, et, malgré bien des raisons qui pouvaient le dissuader de le faire, il confia cette besogne désespérée à William Ward.

Le 16 octobre 1863, celui-ci écrivait à Newman pour lui annoncer ce changement et le prier de collaborer à la revue. « Mon cher Père, lui disait-il, je ne veux pas que vous appreniez de personne autre que j'ai eu l'imprudence d'accepter la rédaction de la *Dublin*. C'est certainement un phénomène inconnu jusqu'ici qu'un directeur de revue, parfaitement ignorant d'histoire, de politique et de littérature. Mais si je n'avais pas accepté, impossible d'empêcher la Revue de devenir exclusivement politique, ce qui serait encore pire que de m'avoir pour rédacteur en chef. »

Le premier numéro qui parut sous la direction de Ward est du mois de juin 1863, et jusqu'en 1878 cet homme infatigable resta courageusement à son poste. De l'aveu de tous, ce furent, sans comparaison, les plus belles années de la Revue. Comme sûreté de doctrine, richesse d'in-

formations, noblesse d'attitude et de langage, la collection de ces quinze années a une très grande valeur. On peut ouvrir au hasard, entre ces deux dates, ces livraisons un peu massives qui portent sur leur couverture verte la harpe d'Irlande, on sera toujours surpris de l'excellence des études qu'elles renferment. Une part de ce mérite revient aux principaux collaborateurs de Ward : Manning, Dalgairns, Henri Wilberforce et Healy Thompson; mais c'est bien Ward sans contredit qui fit la fortune de la Revue. Il y a parfois dans un seul numéro deux ou même trois articles de lui. Ecriture Sainte, Théologie, Controverse, Education, Politique générale, il aborde tour à tour, sauf la littérature et l'histoire, les grandes questions qui passionnent l'intelligence. On peut ne pas penser comme lui, mais on est obligé de s'intéresser à ses déductions originales et puissantes et de reconnaître que jamais écrivain ne fut moins superficiel et banal que celui-là.

La *Dublin Review* devait être avant tout une revue de combat, et le principal de l'œuvre de Ward, dans les années qui précédèrent le concile, fut une polémique incessante contre le libéralisme et les adversaires de l'infaillibilité. Dirons-nous qu'il ne se trompa jamais et ne passa jamais les bornes? Ce ne serait pas la vraie manière de rendre justice à ce chrétien qui, de toutes les vertus, aima et pratiqua davantage l'humilité. Mais on peut dire, et sans la moindre hésitation, que jamais ombre de passion personnelle n'influa sur ses jugements et que jamais il ne perdit de

vue les intérêts de la gloire de Dieu. Ses adversaires le reconnaissent unanimement. En faut-il davantage pour excuser et oublier les fautes qui lui échappèrent dans l'entraînement du combat.

Son malheur fut de trop aimer les adjectifs retentissants ; pour lui, une doctrine est *admirable* ou *déplorable*. *Déplorable* est encore trop doux, *abominable*, *exécrable*, sont toujours à sa portée pour lui apporter du renfort. Son vocabulaire, un peu monotone, est fait de superlatifs ; quand le superlatif manque, il en forge un ou il a recours à des périphrases, ou bien il accouple superlatifs et périphrases et laisse triomphant, dans l'esprit du lecteur, une impression d'énormité. On sera peut-être tenté de croire que c'étaient chez Ward des exagérations méridionales, purement dans l'expression et pas du tout dans la pensée ; un Provençal peut affimer, sans mensonge bien entendu, qu'une chose est évidente au moment même où une difficulté l'embarrasse et où il commence à douter intérieurement de ce qu'il affirme. Chez Ward, les mots traduisent fidèlement la pensée, on peut toujours le prendre à la lettre, et ces adjectifs du genre énorme étaient vraiment nécessaires pour rendre la façon intense dont les vérités le saisissaient ; comme je l'ai déjà dit, toutes ses facultés étaient en branle en présence des thèses dont il avait à s'occuper, et, à la vue des dangers des mauvaises doctrines, sa nature vivement impressionnable était prise d'une peur physique, comme l'est un enfant qui se voit en rêve au bord d'un précipice ou près de la gueule d'un lion. Il arriva

ce qui arrive toujours : lui, loyal et simple, ne visait que les doctrines et ne songeait pas à qualifier ainsi les personnes, mais ceux qui ne le connaissaient pas prenaient les épithètes pour eux-mêmes et s'en trouvaient offensés.

Citons au hasard une phrase de lui ; voici quelques adjectifs dans un billet à son ami Mansel (depuis lord Emly), l'ami intime de Newman : « Je crois que vous êtes aussi fermement fixé dans votre opinion que moi dans la mienne, et que vous abhorrez la mienne aussi cordialement que moi la vôtre... Je vous en prie, croyez à la sincérité de mon respect pour vous et d'autres que je regarde comme des ennemis dangereux, quoique inconscients, de l'Eglise, et en particulier, à mon impérissable gratitude et à mon affection envers l'illustre chef (Newman) de votre formidable et dangereuse bande. »

Newman, le fin Newman lui répondait un jour : « J'admets vos idées, mais je ne puis pas toujours aimer vos mots, par exemple ces *immense ;* » et au moment le plus aigu des divergences, il disait encore en parlant de Ward : « Je n'ai pas un mot à dire contre lui, il a toujours eu des sentiments beaucoup plus tendres pour moi que moi pour lui. Il est profondément et extraordinairement honnête, dit tout ce qu'il pense, et de sa voix la plus affectueuse m'appellerait un hérétique convaincu. »

J'ai cité Newman ; le meilleur moyen de connaître l'intelligence du Dr Ward est de la rapprocher de celle de cet homme qu'il aima le plus

en ce monde et auquel il ressembla le moins. Rien de commun, en effet, entre ces deux grands esprits. A peine sensible au monde concret, Ward arrivait à la connaissance par des déductions mathématiques, sans s'inquiéter de l'expérience. Newman, au contraire, ne voyait les vérités que réalisées et vivantes dans l'histoire des âmes; de là, chez Ward, une méfiance invincible pour les demi-vérités, pour tout ce que l'on sent, mais qu'on ne peut énoncer et prouver solidement[1]; et, chez Newman, une considération sérieuse de ces commencements d'idées, de ces germes de vérité; de là, dans son style, ce mélange d'impressions et de sentiments personnels fondus dans la pensée abstraite, d'imagination et de dialectique; de là cette réserve, cette constante délicatesse et une sorte d'appréhension en face de l'expression pleine et précise. Ward disait toute sa pensée, tandis que Newman aimait à la laisser deviner. Dès que le premier rencontre l'erreur (et Dieu sait s'il était perspicace à la découvrir), il dégaine impitoyablement, tandis que le second, avec une confiance plus grande, dans la droiture naturelle de l'esprit humain, tâche de retrouver les parcelles de vérité qui ont pu prêter un peu de séduction au mensonge. Pour Ward tout est dans la démonstration; une fois qu'il a trouvé une bonne preuve pour faire taire sa constante tentation de scepti-

1. Et comme les épithètes, les diminutifs, les adoucissements sont les lignes courbes qui viennent modeler l'abrupte et sèche vérité abstraite, Ward ne les emploiera jamais. Il connaîtra seulement les épithètes qui exagèrent la vérité.

cisme, il est heureux. Le scepticisme, au contraire, répugne à Newman, et facilement il négligera ou sous-entendra la preuve, pour se donner à la contemplation de la vérité. « Cette thèse est-elle juste? » demande Ward, et la réponse faite il passe à un autre point. « Si elle est vraie, cherche Newman, comment est-elle vraisemblable? » et il s'arrête à la considérer sous toutes ses faces, jusqu'à ce qu'il soit satisfait[1].

Mais c'est trop longtemps rester dans les idées générales, venons au concret, et par quelques exemples empruntés à la vie intellectuelle de Ward étudions les avantages et les inconvénients de sa méthode de penser.

Au moment où on lui confia la Revue, il écrivit une petite brochure pour développer une de ses chères idées, un axiome chrétien, analogue à cette pensée que Pascal avait magnifiquement exprimée. « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. »

Dans ce travail, l'intellectuel Ward se contentait d'humilier l'intelligence et de montrer qu'elle

4. Un coup d'œil sur leur bibliothèque confirmerait ces observations. Newman s'était sans doute contraint à étudier quelques théologiens scolastiques, mais il apprit la théologie dans les Pères. C'est à son influence et à son exemple qu'est due la renaissance merveilleuse des études patristiques dans l'Eglise anglicane, et nul n'a mieux parlé que lui de cette *Church of the Fathers*, dont il semble presque avoir été le contemporain. Ward, au contraire, lisait très peu les Pères, qui ont moins le souci constant de démontrer; quant aux œuvres littéraires, Ward lisait tout ce qu'il rencontrait, très vite. Newman, plus sobre et plus dédaigneux, ne lisait que les maîtres, entre autres, Térence et Cicéron, et, dans la littérature contemporaine, Walter Scott.

n'est pour rien dans la perfection de l'homme[1]. Il avait envoyé sa brochure à Newman, comme il lui envoyait tous ce qu'il écrivait. Certes, s'il y eut jamais une thèse newmanienne, c'est bien celle-là, et Ward en l'écrivant s'était sûrement souvenu des sermons d'Oxford[2]. D'ailleurs, bien comprise, la thèse est évidente, et tout homme doit reconnaître que l'intelligence rentre aussi dans cet immense dépôt de choses indifférentes, que saint Ignace nous fait mettre à leur vraie place dans le *fondement* des Exercices spirituels. Il semble donc que cette fois au moins, Ward ne pouvait prêter le flanc à la fine censure de son ami. On va voir ce qu'en pensa Newman, dont je cite la réponse presqu'en entier, à cause de la jolie question littéraire qu'elle soulève et qu'elle résout.

« Mon cher Ward... je suis toujours d'accord avec vous sur les principes... Quand même on penserait que vous avez exagéré ce qui est substantiellement vrai, tout catholique doit vous être reconnaissant d'avoir écrit cette brochure, à ce moment où on est tenté d'idolâtrer l'intelligence...

« *Je mets en doute vos faits psychologiques :* par exemple, vous parlez quelque part « du pénétrant et constant plaisir que cause le travail intel-

1. « Ma grande intelligence, disait-il souvent, n'est pas plus digne d'éloges que mes grandes jambes. »

2. Quand on parle de sermons, à propos de Ward, il s'agit, il ne peut s'agir que des sermons de Newman. C'est le seul prédicateur qu'il ait aimé, les autres sermons le rendaient malade et il louait plaisamment la douleur prophétique d'un petit enfant qui se mit à pleurer toutes ses larmes, quand le ministre qui le baptisait, se tournant vers les parents, leur recommanda de conduire leur fils au sermon.

ectuel »; je suis loin de nier qu'il y ait un plaisir de ce genre, ménagé par la Providence comme le goût agréable des aliments. Mais, si vous voulez dire que ce plaisir pénétrant et constant accompagne habituellement le travail de l'intelligence, alors, que ceux-là en parlent qui l'ont éprouvé; pour moi, mon expérience est toute contraire. Je répète sans cesse, tant j'en fais souvent l'épreuve, que la composition d'un livre est un véritable enfantement. Je ne crois pas avoir jamais vidé une question, ou écrit mes pensées, sans une souffrance aiguë, de corps autant que d'esprit. Cela m'a fait pratiquement sentir que le travail *in sudore vultus* est la part de l'homme. Ç'a été dans toute la force du mot une pénitence, et en conséquence, je n'ai presque jamais écrit sans avoir été obligé de le faire[1].

« Ce que j'éprouve, d'autres peuvent l'éprouver, d'autres encore peuvent n'éprouver, en travaillant, ni ma peine, ni votre plaisir. En tout cas vous ne pouvez assumer, comme universellement vrai, ce qui n'est pas vrai chez tous.

« Je suis loin de nier qu'on ne puisse être content d'une chose que l'on croit avoir bien faite, mais là c'est l'œuvre, non le travail, qui est agréable. Notre-Seigneur dit : « Quand elle a mis son enfant au monde, elle oublie sa souffrance. » Elle peut bien adorer son fils précisément parce qu'il lui a tant coûté; mais les douleurs de l'en-

1. Tout ceci n'est vrai que pour les œuvres en prose. Il écrivait en vers pour se reposer et sans effort, et l'immortel *Dream of Gerontius* a été écrit presque sans ratures.

fantement n'ont pas été « un constant et pénétrant plaisir ».

C'est bien Newman qui a écrit cette analyse, avec ce sentiment des moindres nuances et cette peur des assertions extrêmes ; on peut même à propos de cette question sans grande importance, pousser plus avant dans la connaissance de ces deux esprits. Pourquoi le travail intellectuel est-il si agréable au Dr Ward, si douloureux à Newman ? Pourquoi ? c'est que la facile et rapide intelligence de Ward marche de grandes idées en grandes idées, insouciante des mille détails de la pensée et ne se préoccupant que de la rigidité des déductions. Au contraire, qu'est-ce qui fait souffrir quand on écrit ? C'est de voir à la fois les nombreux aboutissants d'une pensée, de sentir à chaque ligne qu'on dit trop ou pas assez, de laisser dans l'ombre, à contre-cœur, faute de mots pour les exprimer, ces fantômes d'idées et de sentiments qu'on entrevoit, mais qu'on ne peut suffisamment étreindre. A part les heures d'inspiration brûlante où s'écrivent de premier jet des pages achevées, il faut bien passer par les angoisses littéraires, sous peine d'écrire médiocrement et de décourager le lecteur. Or, comment ne pas avouer qu'il faut un effort, et parfois un rude effort, pour suivre jusqu'au bout, pendant des pages et des pages, les phrases surchargées et interminables des articles de Ward. Sans doute, celui qui s'est une fois rompu à cette lecture étrange est largement dédommagé de sa peine par l'abondance de nobles idées qu'il rencontre ;

mais quel dommage d'en voir ainsi privée la foule, qui reculera toujours devant un pareil effort. Si, grâce à son fils, quelques penseurs relisent encore les œuvres de Ward, leur nombre sera toujours petit, et pour Ward, comme pour tous ceux qui ont négligé la forme, viendra trop vite l'oubli complet. Tandis que, aussi longtemps qu'on parlera la langue anglaise, on relira et on aimera la prose splendide de Newman, cet anglais royal, comme parle Hutton, et dont Mathew Arnold, grand écrivain lui aussi, disait : « Je trouve le style de Ruskin vulgaire, à côté de la prose de Newman. »

Et pourtant, les broussailles du style de Ward cachent, sans aucune exagération, de vrais trésors. Il y a, par exemple, des pages superbes sur l'atmosphère catholique dans laquelle il faut élever les enfants. Il voudrait que tout ce que rencontre l'enfant, hommes ou livres, contribuât à former en lui l'esprit chrétien. C'est une de ses chères thèses, et il y revient constamment dans la Revue. Mais dès qu'il touche aux choses de fait, qu'il descend aux applications pratiques, il va trop loin ; il semble oublier qu'il y a, à côté de la grande vérité qu'il défend, d'autres principes, moins essentiels sans doute, mais non moins vrais et dont on ne peut pas ne pas tenir compte; il oublie que tous les hommes ne lui ressemblent pas et qu'il n'y a pas de chance qu'un laïque théologien comme lui ait beaucoup d'imitateurs. C'est ainsi qu'il donne, lui aussi, en plein dans l'illusion de Mgr Gaume, et ne peut pardonner à Newman de

n'avoir pas insisté sur les dangers des classiques païens. C'est ainsi encore qu'il caressait un autre rêve aussi chimérique, celui de faire suivre aux laïques un cours régulier et sérieux de théologie.

« Je serais libre penseur, écrivait-il à Newman, que j'exigerais, dans une éducation libérale, l'étude de la pensée chrétienne, et par conséquent des dogmes chrétiens. Comment me prouvera-t-on que les *Mémorables* de Xénophon aient plus droit à entrer dans le programme d'une éducation libérale que les ouvrage de Suarez ? »

Mais j'ai hâte d'arriver à ce qui fait le fond du débat dans les nombreuses batailles livrées par le Dr Ward, à cette thèse du magistère de l'Eglise que Ward défendit pourtant pendant vingt ans. Sur ce terrain, la position de notre scolastique n'est pas désavantageuse, même en présence de l'homme de génie dont il se crut souvent et dont il fut quelquefois obligé de combattre les hésitations.

Certes, ici encore, qu'il s'agisse des définitions pontificales ou des congrégations romaines, Newman et Ward sont d'accord sur les principes jusqu'au jour où le décret de Vatican les trouvera parfaitement réunis dans une même facile et filiale soumission.

A tous deux en effet, au moment de leur conversion, Rome était apparue comme véritable et unique Eglise, précisément parce que seule elle soutenait la nécessité d'un magistère infaillible, et seule s'attribuait la prérogative de trancher sans appel les controverses de foi. Mais cette vérité

également capitale à leurs yeux, Newman et Ward en abordaient l'étude d'une manière toute différente, de la considérant trop exclusivement à des points et, vue opposés, ils arrivaient à s'accuser l'un et l'autre d'exagération, Ward répétant que Newman « minimisait » par trop l'étendue du privilège, et Newman reprochant à son ami d'exiger l'obéissance de foi dans les matières où l'Eglise n'avait pas voulu se prononcer.

Le premier disait, en riant, qu'il serait ravi d'avoir chaque matin, avec sa tasse de chocolat et le *Times* du jour, une nouvelle bulle du Pape; le second, au contraire, bien loin de les désirer, semble avoir redouté les définitions nouvelles, les regardant comme une mesure extrême, nécessitée seulement par l'apparition d'une grande hérésie ou l'imminence de redoutables dangers. Il réduisait le magistère à un rôle de garde-fou, et, comme disait encore Ward, lui faisait à peine une part plus large qu'à l'ânesse de Balaam.

Pourquoi, chez cette haute intelligence et dans ce cœur loyal, cette crainte étonnante? Est-ce orgueil de l'esprit? Non, mais Newman avait charge d'âmes, et c'est à lui que les anglicans ébranlés venaient soumettre leurs doutes; et, comme l'a dit un des plus célèbres, la dernière conquête du cardinal, « quand les convertis voletaient comme des colombes aux fenêtres, c'était sa main qui leur ouvrait ». Or, à tous ces hommes, l'infaillibilité pontificale faisait peur, et, par contrecoup, sinon le dogme qu'il admettait, du moins la définition du dogme, faisait aussi peur à New-

man. Il se préoccupait du retentissement que pourrait avoir cette définition dans des esprits faussés par les diatribes anglicanes, tandis que Ward, croyant tout le monde aussi droit, aussi simple, aussi logique que lui-même, ne s'en inquiétait aucunement.

D'ailleurs les exagérations mêmes de Ward étaient pour quelque chose dans les hésitations de Newman.

Très solide et très sûr quand il défend le privilège du Pape, Ward l'est moins quand il vient à délimiter le siège et l'étendue de l'infaillibilité. Délimiter! il voudrait presque enlever toutes les limites; il voudrait que la moindre lettre, le moindre discours, j'allais dire la moindre parole du Pape fût un document *ex cathedra*. Il voudrait même par endroits étendre le privilège aux congrégations romaines, et tranche trop vite des controverses délicates dont il ne soupçonnait pas la difficulté. Aussi fut-il surpris de voir plus de modération dans les théologiens de Rome; mais, toujours loyal, il confessa bien vite qu'il s'était trompé. « Je suis allé, sans aucune espèce de doute, trop loin sur divers points... cela venait en partie de la chaleur de la polémique, en partie aussi d'un certain besoin d'arriver de suite à un édifice logique idéal, lequel besoin est, je le sais bien, un des principaux défauts de mon intelligence. »

Mais les points de détail ne sont rien, ils montrent la faiblesse continuelle des meilleurs esprits et ne compromettent pas le gain essentiel de leur cause.

« Si Ward, c'est son fils qui parle, si Ward avait appuyé ses idées sur un échafaudage logique dont le temps n'a pas respecté toutes les assises, il avait néanmoins atteint son but. S'il avait péché, par exagération dans ses procédés, ou par une insistance outrée, sur quelques détails de sa cause, il avait, quand même, le succès d'un apôtre. »

Pendant le concile même, Pie IX adressa à ce bon soldat un bref de félicitation, la meilleure récompense due à ce grand chrétien, et sa joie la plus pleine fut de voir toute l'Eglise reconnaître le divin privilège du Pontife romain : c'est tout ce que Ward avait voulu.

III

Un des charmes du livre de M. Wilfrid Ward c'est qu'on y rencontre juste à point, pour reprendre haleine après une discussion serrée sur le libéralisme ou le *Syllabus*, un chapitre qui nous montre, — dans la vie intime, — le héros du livre, entouré de sa famille et de ses amis.

Cet homme qui parlait si bien de l'esprit catholique, faisait voir par ses actes à quel degré il était pénétré de cet esprit[1]. Ainsi, il accomplit d'une volonté brisée, mais pleinement soumise, le sacri-

1. « Je ne puis comprendre, dit-il, comment de pieux ecclésiastiques peuvent avancer dans la vie et se résigner à ne pas connaître aussi pleinement que possible la vie de Notre-Seigneur. » Dublin, juillet 1875. Il ne comprenait pas qu'on pût trouver trop long un commentaire de la Sainte Ecriture,

fice de deux de ses filles que Notre-Seigneur voulait pour lui. Une part de ses laborieuses journées était largement donnée à Dieu. Tous les matins, il passait quelque temps à la chapelle pour entendre la messe et faire sa méditation[1]. A neuf heures du matin, il retournait à la chapelle avant de se mettre au travail. « Sa piété était chaude, tendre, pleine d'onction, écrit son chapelain; parfois il voulait réciter lui-même la prière du soir : alors son ton de dévotion ardente et la beauté de sa lecture impressionnaient vivement ceux qui priaient autour de lui. Je ne me rappelle pas avoir rien vu de plus beau que sa figure au moment où je lui donnais la communion. »

L'amour des hommes accompagne toujours dans une âme l'amour de Dieu. Ward était la charité même, et ne savait rien refuser. Un jour, une pauvre femme de Londres lui écrivit pour lui demander une machine à coudre; il lui envoya de suite l'argent nécessaire, et ce fut amusant de voir aux lettres qui affluèrent pendant plusieurs semaines, le nombre de femmes qui eurent toutes, au même moment, besoin du même secours. Une autre fois, il rentre chez lui et demande qu'on le débarrasse de la provision de jouets qui gonfle ses poches : il avait été touché de la misère d'un petit marchand ambulant et avait acheté en bloc toute la hotte. Il avait cru, en faisant ainsi, obéir à son directeur qui lui avait conseillé d'ordonner à un but utile ses trop abondantes aumônes.

1. On a trouvé chez lui de nombreux livres de méditations couverts de notes au crayon.

Chacune de ses journées était absorbée par un travail presque incessant : son esprit ne connaissait pas de repos. A la fin de sa vie, Ward se fatiguait assez vite, mais il ne se délassait qu'en changeant de travail ou de lecture. Son fils fut une fois surpris de voir sur la table de son père cinq livres commencés, et la philosophie de Kleutgen à côté des *Vieux garçons* de Sardou : « Voici, lui expliqua Ward. Mes facultés de travail deviennent trop instables, et je passe par cinq états d'esprit différents ; il me faut un livre pour chacun de ces états. Dans mes bonnes heures du matin je prends Kleutgen, puis les sermons de Newman, puis Planché, puis Trollope; enfin, quand ma tête n'est plus bonne à rien, je prends une pièce française. » Il dévorait ainsi quelquefois par jour cinq ou six ou davantage, de nos comédies, qui l'intéressaient beaucoup.

La part de son temps qui n'était pas directement à Dieu, au travail et à sa famille, était à ses amis. Je voudrais ici pouvoir m'arrêter aux relations de Ward avec Tennyson. Le poète lauréat aimait beaucoup son voisin de campagne, et il a écrit, pour être placés au seuil du livre de M. Wilfrid Ward, quelques nobles vers où il appelle son ami, « le moins mondain des hommes et le plus généreux des ultramontains ».

Whose faith and words were bells of full accord.

Jusqu'à la fin, sa conversation étincelante, tantôt grave, plus souvent bouffonne, fit la joie de

ses amis[1]. Mais ces éclats de rire et cette verve comique ne cachaient pas à ses intimes la profonde mélancolie du Dr Ward. Tempérament, fatigue physique, activité fébrile et excessive, sentiment poignant de l'existence en ce monde de toutes les formes du mal, d'autres causes encore aidant, il semble avoir souffert toute sa vie. A sa fille religieuse qui lui parlait de son bonheur au couvent, il répondait : « Je ne suis pas du tout surpris de votre bonheur, ma difficulté est de comprendre comment nous, pauvres créatures qui n'avons pas de vocation, pouvons supporter la vie »; et il dit un jour qu'il ne perdait pas une minute la pensée de la mort.

Une des choses qui l'affligeaient constamment était de ne pas se sentir en parfait accord avec l'homme qui a tenu le plus de place dans sa vie. Ward avait besoin de l'amitié de Newman. Mais comme par devoir, il se croyait tenu à le combattre sans cesse, il sentait bien que leurs relations ne pouvaient plus être et n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Je ne crois pas qu'on lise sans émotion cette lettre désolée où il laisse librement parler son cœur :

« Je suis de plus en plus convaincu que ma direction était la bonne ; mais je suis aussi de plus en plus convaincu que de temps en temps j'ai fait de graves erreurs, soit dans ce que j'ai dit, soit dans ma façon de le dire. Je puis dire avec la plus

1. Son fils en a conservé quelques souvenirs qui ont spécialement intéressé les reviewers et ont fait le tour de la presse anglaise : entre autres, l'histoire amusante de la visite de Ward à la maison « où n'est pas né Jéremie Bentham ».

grande sincérité que la grande cause de ces erreurs a été ma séparation d'avec vous. Jamais homme n'a été moins fait que moi pour le rôle de premier violon. Vous pouviez suppléer exactement ce qui me manquait, corrigeant les extravagances, les crudités, suggérant des vues opposées, signalant les exagérations de plume, etc.

« Depuis que nous ne sommes plus dans la même ligne, je me suis toujours regardé, — ne riez pas de l'expression, — comme un *intellectual orphan*, et la perte de votre sympathie a décoloré ma vie. »

IV

La vie du Dr Ward est pleine de surprises, et malgré tout ce que j'ai dit de lui jusqu'à présent, mes lecteurs ne soupçonnent pas encore quelle fut la préoccupation continuelle de sa vie. J'aurais anticipé sur l'ordre des faits en disant plus tôt quels furent cette secrète souffrance et ce constant travail de son esprit. En effet, ses classes de théologie, puis, pendant plusieurs années, la lutte dans la Revue contre les adversaires de l'infaillibilité, avaient absorbé son temps sans pourtant lui faire perdre de vue l'étude à laquelle il aurait voulu se consacrer. Mais dès que la bataille de l'infaillibilité fut gagnée, la théologie cessa d'être la science de prédilection de Ward, et il tourna ses efforts vers un autre objet. Pour tout autre que lui, on aurait pu croire que, las du travail intellectuel et des polémiques, il se serait mis paisi-

blement à jouir de ses domaines et à contempler les beaux paysages de l'île de Wight. Non, et bien au contraire, quelque étrange que la chose puisse paraître, depuis la fin du concile jusqu'à la veille de sa mort, Ward ne songea plus qu'à prouver l'existence de Dieu.

Quelques-uns peut-être, se rappelant avec quelle prestesse, quand nous étions jeunes en philosophie, nous enlevions, dans les manuels, les preuves de l'existence de l'Etre nécessaire, seront tentés de sourire en voyant le Dr Ward, dans la maturité de son talent, donner de pareilles proportions à ce facile travail. S'il s'en trouve comme cela, je prie de tout mon cœur la Providence de les garder dans leur bienheureuse assurance, et de ne pas mettre sur leur chemin un faiseur d'objections comme Stuart Mill.

« Sur les deux rives du Rhin, dit quelque part Henri Heine, nous assistons à la même rupture avec le passé. On crie bien haut que la tradition a fait son temps, et comme en France aucun privilège, ainsi en Allemagne aucune preuve n'est plus soufferte sans avoir fourni ses titres. On n'admet plus rien de confiance, et comme en France est tombée la monarchie, pierre de voûte du vieil édifice social, ainsi en Germanie s'est écroulé le théisme, pierre de voûte de l'ancien régime intellectuel. »

Ward, qui a pu voir le scepticisme franchir le Rhin et gagner l'Europe, fait écho aux paroles du frivole artiste et prophétise la grande bataille dont le xxe siècle verra l'issue :

« Un duel à mort, écrit-il, est imminent entre l'armée du dogme et les troupes coalisées de l'indifférence, de l'hérésie et de l'athéisme ; duel qui se résoudra, en dernière analyse, à un conflit entre le *théisme* catholique, d'une part, et les différentes sortes d'athéisme de l'autre. »

Cette cause de Dieu, je me demande si, dans la seconde moitié de ce siècle, il y a eu un philosophe qui l'ait mieux défendue que le Dr Ward. Comment s'y prit-il? La réponse va mettre en lumière le trait le plus saillant de sa physionomie intellectuelle et résumer la meilleure leçon qui se dégage de sa vie. Attendons-nous encore à une surprise. Ce soldat de l'autorité, ce « fanatique de la soumission à Rome », montra cependant, mieux peut-être que tout autre philosophe catholique de ce siècle, que l'Eglise n'entend pas enchaîner l'indépendance légitime de la raison.

C'est un point délicat, et nous devons avancer avec précaution. Il existe une sorte d'indépendance que les droits de la raison sont loin d'exiger et qui est incompatible avec l'esprit chrétien. La matière de son étude a beau être étrangère au dogme, un catholique ne peut pas soutenir des thèses en oppositon avec l'enseignement de l'Eglise ; impossible d'être catholique dans sa vie et rationaliste dans ses écrits. En tout cas, si pareille inconséquence a pu se rencontrer, on est sûr d'avance qu'elle n'a pas été dans la vie de Ward.

Mais il y a une autre manière, — légitime celle-là, — d'entendre l'indépendance de la pensée. Le philosophe, en tant que philosophe, n'est

pas théologien ; il ne doit donc pas, ni explicitement, ce qui est facile, ni implicitement, ce qui l'est beaucoup moins, argumenter en s'appuyant sur l'autorité. S'il donne une preuve, qu'elle soit rationnelle ; ou bien qu'il 'en donne pas et qu'il ne se croie pas tenu de prouver par la raison tout ce que l'Eglise lui propose comme vrai. En un mot, qu'il se place uniquement sur le terrain de ses adversaires libres penseurs. Il faut que, en philosophie, la voix du catholique ne fasse pas dissonance, et que nos adversaires nous regardent, nous traitent, nous redoutent, non comme hommes d'autorité, mais comme hommes de raison.

Est-ce là demander au penseur catholique de cacher son drapeau? Non. Qu'il garde et qu'il déploie son drapeau ; mais, s'il veut lui faire honneur, qu'il accepte les armes de son adversaire et qu'il n'ait pas peur de trouver jamais la raison contraire à l'enseignement de l'Eglise et à la parole de Dieu.

Ward entendait sûrement ainsi le rôle du philosophe catholique, et il avait pour sa part ôté toute apparence de fondement au vieux et absurde préjugé qui refuse *a priori* toute valeur scientifique à la parole du philosophe ou du savant chrétien.

Quelques lignes de Stuart Mill le montrent jusqu'à l'évidence :

« Je regrette, écrivait Mill au rédacteur de la *Dublin*, je regrette de n'avoir pas vu votre article sur la liberté, quand je préparais une nouvelle édition de mon livre sur Mansel : vous auriez été

un adversaire bien plus sérieux que tous ceux que j'ai rencontrés. »

Qu'on se rappelle, en lisant ces lignes, que le froid, l'austère, le puritain philosophe, appelé par Gladstone le *Saint du rationalisme*, n'a jamais passé pour un faiseur de compliments.

Il écrivait à Ward : « Quelle que puisse être mon opinion sur l'ultramontanisme, je connais trop votre personne et vos écrits pour avoir jamais été tenté de vous confondre avec un fanatique. Peu d'hommes ont montré plus pleinement que vous, non seulement qu'ils voulaient, mais encore qu'ils savaient faire justice à un adversaire[1]. »

Enfin, pour abréger ces citations, plaçons ici le témoignage public, d'estime et de confiance que le positiviste donne au philosophe catholique. Mill, dans son *Examen de la philosophie de Hamilton*[2], après avoir essayé de répondre aux objections soulevées contre lui par Ward, dans la *Dublin*, conclut en disant :

« En résolvant ces objections je crois répondre à ce qu'on a jamais pu et pourra jamais dire de plus fort contre moi. »

Alexandre Bain, peu suspect aussi de tendresse pour le dogmatisme, écrivait à Ward, dans une

1. Ils avaient entre eux une controverse sur la valeur de l'argument tiré des causes finales, et Ward, qui l'admettait sans aucun doute, disait pourtant à Stuart Mill : « Je ne suis jamais surpris que cet argument paraisse, à un homme versé dans les sciences physiques, folie et superstition. Des propositions insoutenables sont tellement mêlées à la vérité dans les livres religieux sur ce sujet, il y a un tel esprit d'exagération déclamatoire, que moi-même, en les lisant, je suis tenté d'athéisme. »

2. Cette phrase ne se trouve qu'à partir de la troisième édition.

intéressante correspondance sur la liberté : « J'ai rarement rencontré un adversaire qui unisse au même point que vous la pénétration et la candeur. »

Il y a mieux encore que ces paroles, un hommage encore moins suspect. Telle objection de Ward fit reculer Stuart Mill, et lui fit abandonner un des arguments favoris contre la valeur des idées pures. Logiquement cette retraite n'aurait pas dû s'arrêter là, et ayant une fois admis la légitimité des intuitions de la mémoire, Stuart Mill aurait dû sur toute la ligne s'avouer vaincu. Le scolastique Ward n'eut garde de laisser passer une concession si pleine de conséquences. Il faut voir comme, après l'avoir obtenue, il harcèle Mill et ses disciples et ne leur laisse plus de repos.

M. Wilfrid Ward a réuni en deux gros volumes la série des plus importants articles de son père. Comme je l'ai dit, tout ce travail des dernières années de Ward convergeait à la même question capitale. Malheureusement l'œuvre est incomplète, interrompue par la mort, et elle s'arrête au seuil même du sanctuaire, au moment où le philosophe allait aborder les preuves de l'existence de Dieu.

Dans les nombreux articles qui nous restent, il avait commencé par déblayer le terrain en montrant contre Stuart Mill la valeur de nos connaissances, en étudiant à fond la liberté, et en répondant aux objections des agnostiques. Peu avant sa mort, il venait de jeter un regard d'ensemble sur le chemin déjà parcouru, et d'indiquer la méthode de théodicée que lui paraissent exiger

les temps nouveaux. Ce dernier article est bien peu loin de la perfection ; mais on ne peut lire sans un douloureux regret ces pages pleines de promesses, où ce ferme penseur indique le plan qu'il compte suivre et esquisse les grandes lignes de son travail.

Comme on le voit, le champ de ces controverses ne ressemble en rien à celui où nous avons déjà suivi le Dr Ward. Mais devant de nouveaux adversaires et dans un nouvel ordre d'idées son esprit garde toute sa vigueur et tout son éclat.

Ainsi la rare vigueur de cet esprit ne connut pas de vieillesse et conserva jusqu'au bout les brillantes qualités qui avaient fait le succès de la *Dublin*. Je dois ajouter qu'il devenait chaque jour plus humain. Oui, ce mathématicien comprenait enfin certaines choses qui lui étaient restées fermées longtemps. Cela tenait à bien des causes. D'abord et surtout à la persistante influence du cardinal Newman, dont il relisait sans cesse et admirait les sermons, et dont, — malgré bien des réserves, — il avait salué la *Grammaire de l'assentiment*, comme *le fondement de la philosophie religieuse de l'avenir*. Puis le soir venait, et avec le soir, dans le calme et la piété de cette vieillesse chrétienne, des lumières plus douces et pourtant aussi vives que celles de sa jeunesse. L'amabilité naturelle de son âme était aussi pour beaucoup dans ce changement. D'ailleurs, un long commerce avec S. Mill et d'autres esprits trop exigeants et trop passionnés pour l'évidence géométrique, l'avait insensiblement convaincu de la nécessité

d'admettre dans les choses morales une certitude moins éblouissante quoique non moins sûre. Il revient souvent à cette idée à mesure qu'il approche du terme, et il est heureux de répéter avec preuves à l'appui que le P. Kleutgen est comme lui de l'avis de Newman. Je dois mentionner ici la dernière joie philosophique du Dr Ward. Il reçut un jour, — peu avant sa mort, — un livre français où était exposée, avec une grande force de preuves et une admirable élévation de langage, cette doctrine de la certitude morale, que déjà la lecture de Newman lui avait fait aimer. Il revint plusieurs fois à dire dans sa Revue ce qu'il pensait de ce beau livre, et si je ne me trompe il est encore parlé de M. Ollé-Laprune dans le dernier article de Ward. Je voudrais avoir le temps d'initier le lecteur aux secrets de la correspondance philosophique qui s'établit entre ces deux nobles esprits. Mais qu'il me suffise de dire que, sans se départir de sa rigide logique, Ward, ce terrible dialecticien, en vint sur ses vieux jours, à force de bonté, d'humilité et de bon sens, à redire avec Newman la belle parole de saint Ambroise : *Non in dialectica complacuit Deo salvum facere populum suum.*

V

Comme on a pu déjà s'en convaincre, quand je citais tout à l'heure les lettres de Stuart Mill et d'Alexandre Bain, Ward entrait volontiers en

relations personnelles avec les hommes qui, sur le terrain religieux et philosophique, étaient le plus éloignés de lui. Malgré l'abondance d'adjectifs écrasants et indignés qui encombrent ses articles, rien ne prouve mieux l'absence totale d'amertume dans son âme que cette sorte de besoin, après et avant la bataille, de causer intimement avec ses adversaires.

Jamais homme ne fut moins que lui tenté de dénigrer son adversaire, ni de trouver argument pour sa propre thèse dans les défauts personnels de celui-ci. Jamais, dans ses écrits, le moindre soupçon de doute sur la valeur morale, la science, la loyauté de celui qu'il attaquait.

Cette confiance, très sincère, honorait en lui grandement l'homme sans diminuer le penseur. Elle lui valut très souvent des lumières, que sans elle il n'aurait pas rencontrées. Ainsi, avant de publier les pages où il les attaquait, il les soumettait souvent à l'examen de ses adversaires; plusieurs fois même, quand il avait affaire à Stuart Mill ou à quelqu'un des siens, ayant à alléguer contre eux des preuves qui exigeaient une connaissance approfondie des sciences naturelles, Ward écrivait et demandait à ses savants de rectifier ou de compléter, au point de vue scientifique ses arguments dirigés contre eux. Toutes les questions sont permises à un homme droit, simple et confiant, comme Ward, et sa curiosité toujours en éveil profitait largement de la science de ses correspondants hérétiques ou libres penseurs. Il écrivit un jour une lettre sans fin, une vraie bro-

chure, à Stuart Mill, lui posant, un peu sur tout, une longue série de questions, confessant sa profonde et absurde ignorance de ces choses avec une profusion de termes qui surprenait le rigide savant[1].

On lui répondait toujours avec la même franchise et le même abandon, et ce commerce intime augmentait beaucoup, ce me semble, la valeur des articles du Dr Ward. En effet, rien n'est plus important ni plus difficile, dans la polémique, que de bien comprendre la pensée de l'adversaire. Souvent les livres ne la donnent que d'une manière imparfaite, et on voit quelquefois des duels sanglants entre deux hommes qui sont au fond du même avis. En conversant familièrement avec ses adversaires, Ward obtenait l'immense avantage de savoir au juste où finissait l'entente entre leurs idées et les siennes et où étaient précisément leurs difficultés. A ne lire que ses articles, on n'aurait pas soupçonné chez cet intransigeant une pareille tolérance, au sens juste et chrétien de ce mot.

1. Je mets en note une de ces questions à Stuart Mill, que dictait à Ward son amour pour les pauvres.

« Il y a une chose que je suis très inquiet de connaître exactement : c'est le genre de vie des classes ouvrières, la proportion de leurs souffrances et de l'abattement qui en résulte, la moyenne du travail qu'elles ont à fournir, la moyenne des crimes. Je ressens très douloureusement ma *totale* ignorance sur ce sujet; ignorance qui vient de ma vie d'Oxford et plus encore de ma tournure d'esprit *unpractical*. Je veux dire que je ne saurais pas aller parmi les pauvres et étudier la question par moi-même : ma faculté d'observation est si *déplorablement incomplète*. Pensez-vous que, oui ou non, dans l'ensemble, les pauvres sont mieux vêtus et nourris et jouissent plus de la vie qu'au temps d'Elisabeth ou de la féodalité ? »

Un jour, un libre penseur développait devant lui les théories de Renan. Ward l'écoutait avec avidité, quand, soudain, à son grand désappointement son interlocuteur s'arrête : « Je ne devrais pas parler ainsi devant vous, » lui dit-il. A quoi Ward répondit d'un ton suppliant : « Continuez, je vous en prie ; bien sûr, je vous anathématise *in petto* tout le temps, mais je vous en prie, continuez. »

Un homme ainsi disposé devait donner son nom avec enthousiasme à la Société de Métaphysique qui fut fondée à Londres, en 1867, pour réunir dans une lutte commune contre l'athéisme des hommes de toutes les religions et de toutes les idées.

Pour lutter avec plus d'avantage contre l'athéisme croissant, les promoteurs de l'académie en avaient ouvert les portes toutes grandes, non seulement, comme je l'ai dit, aux spiritualistes de toutes nuances, mais encore aux sceptiques, aux agnostiques et aux athées. Ward va nous apprendre dans quel but on invitait ainsi au sein de la Société ceux-là mêmes qu'elle avait pour but d'exterminer.

Voci la lettre écrite par Ward à Stuart Mill, pour l'inviter aux séances.

Londres, 24 mars 1868.

Mon cher Monsieur. Certains *Theists*, profondément inquiets des conséquences, à leurs yeux mauvaises, que vous, M. Bain et d'autres soutenez avec tant de talent, désirent extrêmement faciliter une discussion directe et personnelle sur les points controversés. A tort ou à raison, ils pensent que ceux de votre camp ne

font pas assez attention à ce qui se dit dans le nôtre, et qu'un rapprochement de personnes serait avantageux de tous points. Ils désirent donc fonder une académie de Métaphysique, et ont eu l'amabilité d'y inviter quelques catholiques ; l'archevêque et moi avons donné nos noms... Ils tiennent spécialement à vous avoir, et comme on semblait éprouver quelque difficulté à vous l'écrire j'ai eu la hardiesse de leur offrir de m'en charger, me rappelant avec quelle bienveillance vous aviez reçu plusieurs de mes communications.

Et peut-être, étant ennemis si convaincus, n'en sommes-nous que meilleurs amis.

Mill n'était plus jeune : l'idée lui allait, mais il ne croyait pas trop au succès de l'entreprise, et il s'excusa sur ses occupations. Herbert Spencer refusa aussi.

Cependant l'académie gagnait rapidement du terrain et fut bientôt très nombreuse. On ne vit jamais assemblage plus bigarré : des athées décidés comme W.-K. Clifford, des hommes d'Etat comme Gladstone, lord Selbourn et le duc d'Argyll, de hauts dignitaires de l'Eglise établie, des *Broad Church men*, comme le doyen Stanley et Fr.-D. Maurice, des unitaires comme Martineau, des catholiques comme Manning, Ward et Dalgairns, des agnostiques dans le monde des sciences comme Huxley et Tyndall, dans le monde des lettres comme John Morley et Lislie Stephen, en un mot les noms les plus distingués de l'Angleterre d'alors, le doyen Church et Mark Pattison, R.-H. Hutton, Ruskin et lord Tennyson.

Les réunions étaient mensuelles ; la discussion philosophique était précédée d'un dîner auquel plusieurs membres assistaient. Ward était ravi de s'y trouver à côté de Huxley ou de Tyndall, et, dans une conversation animée et brillante, d'y aiguiser ses armes pour le combat qui allait suivre. On lisait alors le travail qui devait faire le sujet du débat et qui avait été imprimé et distribué d'avance aux académiciens ; enfin, venait le débat lui-même, la partie la plus importante de la séance. Souvent la discussion se prolongeait jusque dans la rue ; et quand Ward avait entrepris Huxley sur quelque point, ils n'en pouvaient plus finir : ils se reconduisaient ainsi mutuellement quatre ou cinq fois, continuant l'argument à la porte de Ward, qui trouvait une nouvelle réplique en arrivant à la maison de Huxley.

La politesse, la tolérance, le calme, j'allais dire la charité, qui présidaient à ces assemblées en faisaient une sorte de réunion idéale, et pour une chose idéale l'académie dura longtemps. Elle mourut enfin, comme dit Huxley « de trop d'amour » ; et Dalgairns, l'aimable Dalgairns, disait de ces séances : « Nous ne nous sommes pas convertis les uns les autres, mais certainement, nous pensons mieux les uns des autres. »

Hutton, racontant une soirée passée à l'académie, fait une intéressante remarque sur l'attitude du petit groupe catholique, formé de trois hommes qui pourtant ne se ressemblaient guère, Ward, le P. Dalgairns et Manning. « Ils avaient, dit-il, un point commun qui les mettait en saillie au

milieu de cette foule : on reconnaissait en eux l'obéissance à une autorité spirituelle définie, acceptée humblement et joyeusement, et on sentait aussi l'abondance de force et de solidité que leur donnait cette soumission. » Cela devait d'autant plus paraître que les autres membres, laissés à leur jugement propre, allaient plus ou moins à la dérive, n'ayant au-dessus d'eux aucune lumière qui leur montrât le chemin.

On peut dire que le Dr Ward eut une position unique dans la Société; il en présida souvent les débats, et devant ces élèves grisonnants l'ancien professeur de Saint-Edmond fit preuve d'une sûreté de regard et d'une précision d'idées que la scolastique presque seule peut donner.

« Comme promptitude de dialectique et vision rapide du point faible de l'antagoniste, je n'ai jamais rencontré son égal, » dit Huxley ; et Hutton ajoute :

« Aucun homme à l'académie n'était plus universellement aimé. La clarté, la force, la candeur de ses travaux le faisaient bien voir de tous, car dans nos séances, le nuage était presque de règle, et on y souffrait beaucoup moins du parti pris ou de la partialité que d'une faiblesse chronique d'intelligence et d'une grande difficulté de saisir la vraie position d'un adversaire. Depuis le jour où Ward cessa d'assister régulièrement à l'académie, elle commença à perdre de son intérêt, et peu à peu à descendre à la décadence. Telle est la puissance d'attraction et de cohésion que donne un *credo* philosophique ferme et défini.

C'est devant ce dernier tableau que je veux prendre congé du Dr Ward. Aussi bien n'est-il pas là vraiment à sa place, au milieu de cette foule d'idées confuses et contradictoires, et parvenant à force de clarté à donner un peu de lumière à ces penseurs embarrassés. Il est là, scolastique jusqu'au bout, avec sa merveilleuse logique, ses incomparables facultés de disputeur et la vigueur de sa foi. Il y est aussi avec les qualités séduisantes de son caractère, qui le font aimer de tant d'hommes si différents de lui. Et dans cette société de rationalistes et de protestants, on écoute avec une faveur marquée ce que dit ce catholique romain.

CHAPITRE II

MANNING ET NEWMAN[1]

« J'ai devant moi deux beaux volumes, richement habillés de pourpre, et cette pourpre est symbolique, car ils racontent la curieuse et noble existence d'un prince de l'Eglise romaine, d'Henry Edward Manning, qui mourut au mois de janvier 1892, cardinal-archevêque de Westminster après avoir été, dans sa jeunesse, un haut dignitaire de l'Eglise anglicane. »

C'est en ces termes que M. A. Filon, l'homme de France le plus au courant des choses anglaises, présentait à ses lecteurs du *Journal des Débats*[2] la récente *Vie de Manning*. Il indiquait ensuite, d'une manière sommaire comment on pourrait tirer de ce livre « cinq ou six études sur des points intéressants qui touchent soit à des problèmes vitaux, soit à des individualités de premier ordre ». Une de ces études nous a tenté ; mais, avant de l'entreprendre, disons quelques mots du biographe lui-même, qui est, dans toute la force du terme, un personnage original.

1. *Life of cardinal Manning*, by E.-S. Purcell. 2 vol., London, Macmillan, 1896.
2. 27 mai 1896

I

On sait les tempêtes qui ont accueilli ces deux volumes. Un article du *Nineteenth Century* commençait ainsi : « La publication de cet ouvrage est presque un crime »; et ces terribles paroles avaient été mûrement pesées puisqu'elles étaient signées de la main même du successeur de Manning. La presse catholique fit vigoureusement écho au cardinal Vaughan. En dehors de l'Eglise, pendant que les journaux fanatiques applaudissaient à outrance celui qui, selon eux, avait « démasqué Manning », les revues sérieuses et indépendantes, le *Guardian*, le *Spectator* et d'autres, jugeaient sévèrement le biographe et ses procédés. Parmi ceux dont le jugement compte, je ne vois guère que M. Filon, à l'excuser; pour lui, le livre de M. Purcell est « provisoirement définitif »; mais, malgré tout son esprit, il ne réussit pas à me convaincre, et il me semble que la cause de M. Purcell est une cause perdue.

M. Edmond Sheridan Purcell est membre de l'Académie romaine de littérature. En apprenant de quelle manière il traitait son héros, plusieurs, chez nous, durent supposer, en M. Purcell, quelque farouche anglican, jaloux de la gloire catholique de Manning. Eh bien, non; M. Purcell est catholique, lui aussi; — mais alors, c'est un ennemi personnel de Manning? — Tout au contraire, un ami, un de ses meilleurs amis! On l'a contesté,

mais à qui fera-t-on croire que Manning n'ait pas regardé comme un de ses meilleurs amis l'homme auquel il a confié son journal de la mission d'écrire sa vie ? Si les héritiers du cardinal n'avaient pas été bien sûrs des sentiments de M. Purcell, ils n'auraient certes pas mis à sa disposition tous les papiers intimes et presque compromettants qui défilent dans cet incompréhensible ouvrage !

Mais alors, qui nous donnera la clé du mystère ? Un biographe, ami privilégié de son héros, et l'écrasant sous un *pamphlet* de seize cents pages ! Je crois avoir trouvé.

M. Edmond Purcell, de l'Académie romaine de littérature, a eu, il y a quelques années, une des plus enivrantes joies qu'il soit donné à l'homme d'éprouver, c'est-à-dire, la découverte d'une de ces vérités rares, insoupçonnées pendant des siècles, et dont la lumière peut changer la face des choses.

Perdu dans la forêt vierge de documents, où une confiance imprudente l'avait laissé pénétrer, tâtonnant vainement pour trouver un chemin, il vit enfin, au bout de plusieurs mois d'angoisse, la lumière surgir des ténèbres. Un sentier, une route droite et sûre était devant lui. Il n'avait jamais soupçonné, le saint homme, qu'en nous, la nature lutte avec la grâce, et que nous ne sommes pas fixés, dès le sein de nos mères, dans les plus héroïques vertus. Jusqu'à ce jour, il avait regardé Manning comme impeccable, et voilà que le journal du héros montrait des traces évidentes de combat. Quoi donc, lui, l'admirable cardinal, il avait

eu de secrètes et puissantes tendances vers les objets qui attirent les âmes vulgaires ; il avait aimé les honneurs, lutté contre le désir de commander ; il avait été tenté de dureté pour ses adversaires ! Etait-ce possible ? Les petits cahiers montraient bien aussi qu'il avait triomphé de ces faiblesses, et que, par exemple, dans une mémorable circonstance, il avait noblement décliné une position qui, en le plaçant tout près de la reine, lui assurait le plus rapide avancement. N'importe. Il y avait eu lutte, et jamais M. Purcell, l'ami et le confident, ne s'en était douté ! M. Purcell venait d'inventer la psychologie. Il ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. Peu à peu, à force de retrouver toujours l'homme dans le saint, il finit par se demander si les faiblesses humaines n'avaient pas tout envahi et tout corrompu dans la vie de Manning.

Pendant sa longue familiarité avec le cardinal il n'avait vu que les « vertus du saint », l'austérité, le zèle infatigable, la vie surnaturelle ; en un mot, un Manning idéal, statue de marbre, ou vitrail rayonnant pour la future cathédrale de Westminster... Hélas, la terrible psychologie faisait promptement son œuvre de mort. Bientôt, à son impitoyable lumière, le vitrail paraissait brisé, la statue par terre et Manning n'était plus qu'un autocrate jaloux et qu'un ambitieux vulgaire. Un homme, un homme enfin ! *Homo sum*, dirait M. Purcell, qui aime à citer les classiques et compare agréablement au combat d'Achille et d'Hector autour des remparts, la lutte entre Mgr Searle et le prévôt Manning auprès de Wiseman mourant.

Le bruit de la découverte avait, je ne sais comment, transpiré. Et je me rappelle l'espèce d'épouvante, avec laquelle on attendait, en Angleterre, l'apparition de ce livre. La jeune science est impétueuse, et on se demandait où seraient les morts et les blessés. Le livre a paru à la fin de l'année dernière; grâce à Dieu, il n'y a pas de morts, et je ne vois de vraiment blessé que M. Purcell.

Mais, certes, il l'est en trop d'endroits pour se relever jamais. Sa gloire littéraire d'abord. Je ne sais ce qu'elle était avant son « Manning » (je l'avoue, à ma honte; car enfin M. Purcell a bien dû avoir quelques titres pour entrer à l'Académie romaine de littérature) ; en tout cas, cette gloire est blessée à mort. Il n'y a pas un mot à changer dans le jugement exaspéré qu'en porte M. de Pressensé, et les Anglais eux-mêmes ont trouvé M. Purcell diffus.

L'historien n'est pas moins compromis. Toutes les revues lui signalent d'impardonnables distractions. Et du *gentleman*, que dirons-nous? Ceci importe plus que le reste. Etait-ce d'un *gentleman* de faire un pareil usage des documents, par trop confidentiels, que M. Purcell tenait de l'aveugle confiance du cardinal et de ses héritiers? On le lui a violemment reproché, et, n'étaient les mystères de l'âme anglaise, je m'associerais à ces reproches. Mais non; il me semble que M. Purcell a pensé, et pense encore, avoir rendu service à Manning et à la vérité. J'aime mieux le croire inconscient et illogique que de mettre sa délicatesse en question. Encore une fois, la psychologie l'a grisé. L'idée

fixe de montrer, dans le cœur de Manning, la lutte entre la passion et le devoir, l'ambition et l'humilité l'a conduit aux abîmes. Il a cru qu'après avoir raconté, exagéré en vingt pages l'histoire de la lutte et des faiblesses, il suffirait d'affirmer en quelques lignes rapides la noblesse et la grandeur de la victoire. Lui, psychologue, ne s'est pas douté que la foule des petits esprits,— avides de tout ramener à leur taille, — s'arrêteraient sur le premier tableau si complaisamment dessiné et négligeraient de lire ou d'admettre le second, à peine esquissé, dans une courte parenthèse, ou au bout d'une interminable discussion.

Que les saints aient connu nos misères, que leur biographie doive différer d'une apothéose, on le savait avant M. Purcell. Est-ce une raison pour ne s'arrêter que devant les petits côtés, pour ne voir que les faiblesses ? En les isolant, on les exagère d'une manière injuste, on laisse voir à peine un homme là où il y a eu, en réalité, dans un cœur de chair, les aspirations et la grandeur d'un héros.

C'est trop s'occuper de M. Purcell. Au surplus, tout n'est pas à regretter dans son œuvre. Elle aura eu, du moins, le mérite de provoquer d'éloquentes revendications.

A l'apparition de cette vie, les moins suspects de partialité envers le caractère et les actes de Manning, oublièrent de vieilles querelles et combattirent généreusement un livre qui ne leur donnait que trop raison. Au même moment un protestant français entrait en lice et écrivait le panégyrique du cardinal avec une telle fougue de conviction

que les catholiques se bercèrent un moment de l'espoir de saluer bientôt en M. de Pressensé la suprême conquête de Manning[1]. On sait à quelles flammes ces espérances se sont fondues, et le chemin parcouru depuis par cette intelligence, plus sincère que juste, qui se montrait déjà, dans cette controverse purement spéculative, entière, extrême et presque violente.

II

M. de Pressensé n'hésite pas, en effet, à prendre position dans un conflit qui intéresse au plus haut point la conscience religieuse ; je veux parler des divergences profondes qui ne pouvaient manquer d'éclater, qui éclatèrent entre le cardinal Manning et le cardinal Newman. Très catégoriquement et sans restriction, M. de Pressensé se prononce en faveur du premier contre le second et il appuie cette sympathie instinctive de raisons qui nous semblent insuffisantes. Puisque la question est posée, les amis de Newman n'ont plus le droit de se taire, d'autant qu'ils peuvent, je crois, relever le gant sans manquer de respect à la mémoire du second cardinal de Westminster.

Prenons les deux rivaux à une heure solennelle qui va les mettre en présence, et essayons de pénétrer dans leur âme pour en démêler les sentiments.

1. De Pressensé, *Manning* (Perrin).

Tous deux sont convertis depuis de longues années, Newman a donné l'exemple en 1845, Manning a suivi cinq ans après. Au sein de la véritable Eglise, leurs voies ont été différentes comme elles l'étaient autrefois. Fondateur des Oblats de Saint-Charles, toujours en course entre Rome et Londres pour négocier les affaires délicates qui surgissent souvent entre les membres de la hiérarchie épiscopale récemment établie par Pie IX, prévôt du chapitre de Westminster, sans cesse en quête de créations nouvelles, il est facile de voir que l'ancien archidiacre de Chichester n'a rien perdu de sa débordante activité.

Pour l'autre, le charmeur d'Oxford, le solitaire de Littlemore, le théologien, le penseur, le poète, il continue sa tranquille carrière, attirant à lui les âmes par l'irrésistible séduction de son style, de sa personne, de sa sainteté, et faisant d'une humble cellule de Birmingham un centre où les errants viennent demander leur route, où l'élite des fidèles vient se retremper dans la foi.

Entrons dans cette cellule. Newman est seul, occupé à une lettre laborieuse. Monsignor Manning vient de l'inviter à son sacre, et il faut répondre à l'invitation. Cette fine plume, jamais vagabonde, toujours maîtresse d'elle-même, va plus lentement qu'à l'ordinaire ; évidemment, tous les mots sont pesés. Lisons cette lettre « mal gracieuse » qui a scandalisé M. de Pressensé :

L'Oratoire Birmingham, 31 mai 1865.

Mon cher archevêque. En apprenant votre nomination, j'ai dit la messe pour vous sans retard. Je suis tout prêt à assister à la consécration, mais à une con-

dition que je vais vous dire. Comme je viens en qualité d'ami et non d'oratorien de Birmingham, je ne compte amener aucun autre Père avec moi. Je suis sûr que vous me dispenserez du dîner ou de tout autre meeting, choses si fort en dehors de mes habitudes. D'ailleurs ce n'est pas pour cela que vous m'invitez, puisque votre raison, me dites-vous, est d'avoir mes prières pendant la cérémonie.

Voici mes conditions. Il y a un an ou deux, j'appris que vous faisiez tous vos efforts pour me faire nommer évêque *in partibus*... Si c'est vrai, il n'est pas improbable que votre bienveillance envers moi essaie encore maintenant la même chose. En vous demandant de n'y plus songer, je risque de vous voir me répondre que vous n'y songez pas du tout. En tout cas, si pareil honneur m'était offert, je le refuserais obstinément, très obstinément. Et, si je puis l'éviter, je ne voudrais pas peiner le Saint-Père, toujours si bon pour moi. Donc, si vous me laissez venir, je garderai cela comme un engagement de votre part à ne rien tenter de semblable. Je suis, etc.

P. S. — Je suppose que les journaux de samedi donneront l'heure de la cérémonie.

Cette lettre est de nature à faire sourire qui ne connaît pas *John Bull*. Rien de plus anglais que ce petit billet et son *post-scriptum*. Voila assurément une curieuse façon de féliciter un archevêque élu et de lui promettre qu'on assistera à son sacre. Mais, malgré cette teinte de *john-bullisme*, je ne voudrais pas retrancher une ligne de ce billet, et plût au ciel que toutes les lettres d'autres personnages, et même de Manning, insérées au volumineux dossier de M. Purcell, fussent aussi faciles à excuser, à expliquer, à admirer que celle-là !

Elle est bien froide pourtant, surtout quand on se rappelle que celui qui l'a écrite savait, quand il le voulait, exprimer, d'une manière si aimante, les tendresses de son cœur. Il y a donc évidemment de la gêne, du froid entre ces deux hommes. D'où cela vient-il?

M. de Pressensé va nous l'apprendre. Tandis que Manning devenait catholique dans l'âme, Newman restait protestant! Pendant que son ancien lieutenant (?) est au pinacle, Newman est dans une demi-disgrâce, qui durera jusqu'à l'avènement de Léon XIII; de plus, Manning n'a pas les mêmes idées que Newman et « l'oratorien inaillible » « devrait voir une certaine malhonnêteté, explicable seulement par l'intérêt personnel, dans l'état d'un esprit en opposition radicale avec le sien sur toute chose. »

N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour expliquer la lettre mal gracieuse de tantôt et beaucoup d'autres du même ton? Je suis un peu injuste en mettant bout à bout ces accusations. Dans les pages du livre, elles sont entremêlées de magnifiques éloges et de pénétrantes analyses, où il y a beaucoup de vrai. Mais tout cela est imprimé pourtant. Je l'ai lu et relu avec stupeur, et, chose plus étrange encore, à la fin de ce long parallèle, il me semble que M. de Pressensé insinue que, entre ces deux hommes, si le génie était d'un côté, la sainteté était de l'autre :

Manning... n'ayant ni ne prenant le temps de polir sa pensée ou de limer sa phrase, allant droit au but : le

salut des âmes (comme si, juste ciel! Newman avait oublié les âmes!)... Manning croyait que la mission du prêtre est de rendre témoignage par sa parole, *mais surtout par sa vie*, aux vérités surnaturelles de la révélation (p. 381).

Mais, quoi? parce que le style de Manning ne supporte pas la comparaison avec celui de Newman, en peut-on conclure que la vie de Newman, autant et plus que son incomparable style, n'ait pas rendu témoignage aux vérités surnaturelles? J'avoue ne pas transcrire ces lignes sans un frémissement, et j'ai hâte d'en citer d'autres qui remettent les choses au point, du moins en ce qui concerne Newman :

Lorsqu'on esquisse ce parallèle qui est un contraste — dit admirablement M. Filon — comment ne pas songer aux deux sœurs qui donnent l'hospitalité à Notre-Seigneur. Marie écoute et contemple; Marthe s'empresse au soins matériels. Eh bien ! Manning, comme Marthe, s'est « mis en peine de bien des choses » ; il a passé beaucoup d'heures dans la cuisine.

Et s'il diminue, dans le rapprochement avec ce grand Newman, une des gloires les plus pures de ce siècle et *un des saints de l'avenir*, ce n'est pas seulement l'inégalité des dons intellectuels qui fait tourner la comparaison à son désavantage.

M. de Pressensé, n'apportant aucune preuve pour étayer ses affirmations, je ne crois pas à propos de les réfuter en détail : la discussion des plus spécieuses se présentera bientôt d'elle-même,

si nous essayons de redire les causes et les divers incidents de ce douloureux conflit.

III

Rappelant, dans un de ses plus admirables livres, les difficultés qui s'élevèrent entre saint Basile et saint Grégoire, Newman écrivait, à une époque où il ne pouvait assurément pas prévoir qu'on lui appliquerait un jour ces lignes à lui-même :

Le contraste de leur caractère après en avoir fait deux amis intimes, devait, dans la suite, les séparer. Grégoire, l'affectueux, le tendre de cœur, l'homme aux affections vives et profondes, l'orateur exquis et éloquent ; Basile, l'homme des fermes résolutions et des rudes œuvres, le sublime conducteur du troupeau du Christ, l'actif ouvrier dans le champ de la politique ecclésiastique ; — certes, ils différaient beaucoup, mais pas cependant sans avoir quelques traits communs, tous deux avaient, bénédiction et croix tout ensemble, une âme *sensitive ;* tous deux étaient saints.

A sensitive mind. Comment traduire ce mot qui s'applique exactement à nos deux cardinaux? *Sensible* ne dit pas assez ; *susceptible* dit peut-être trop. Retenons, si vous voulez, le sens de cette dernière épithète ; mais, par respect, ne l'employons ni à propos de Newman, ni à propos de Manning.

Etant donné cette *sensitiveness* aiguë, il faut nous attendre à des soupçons, à des amertumes, peut-être à des aigreurs, même chez de saints personnages, si quelque antagonisme d'idées et d'opinions vient à éclater entre eux. Or, on pouvait facilement prévoir un pareil antagonisme, quand on connaissait tant soit peu ces deux nobles âmes du Grégoire d'Oxford et du Basile de Westminster.

M. de Pressensé, dans sa louable ardeur à venger Manning des insinuations de M. Purcell, a sa manière à lui d'expliquer cet antagonisme :

L'un, dit-il, (c'est Newman) et le type même de l'intellectualiste, aux prises avec ses propres conceptions, j'ai presque dit avec les fantômes de son esprit, porté, par scrupule et subtilité, à révoquer en doute ce qui l'attire, à se défier de ses propres postulats, à scier la branche sur laquelle il est assis. L'autre est, dans toute la force du terme, un homme d'action pour qui les idées ne sont pas les jetons d'un jeu infiniment subtil et compliqué, mais des bases d'opérations, les fondements sur lesquels il faut bâtir. Autant le premier sera fatalement incliné à tourner et à retourner sous toutes les faces son *credo*, à en chercher avec inquiétude les points faibles,... autant le second, par besoin de certitude, par nécessité pratique, sera fidèle à ses prémisses et marchera droit à leurs conclusions logiques.

Voilà comment Newman, converti, resta, ou mieux encore, devint protestant! Je ne nie pas la finesse de cette analyse : il n'y a rien à ajouter

pour qu'elle soit exacte; mais ce rien est peut-être la gloire suprême de Newman. Oui, nous avouons ces angoisses dans l'esprit de Newman; mais ce n'est pas pour lui, c'est pour les autres qu'il tremble : il a si peur de les troubler, de leur laisser croire qu'il ne les comprend pas et les méprise! Tout le secret de son ministère est là, c'est par ces infinies délicatesses que ce « protestant » n'a pas cessé d'amener des âmes à l'Eglise romaine. Hélas! pourquoi faut-il que nous trouvions là aussi le secret des préventions de Manning!

Ici le terrain est trop délicat pour que j'ose avancer seul. Que le lecteur, se rappelant les dernières lignes de M. de Pressensé, veuille bien les comparer avec les lignes suivantes, écrites par un Oblat de Saint-Charles (la congrégation de Manning), et dans la chambre même où Manning vécut pendant huit ans. Dessinant le parallèle entre les deux cardinaux, le Rév. W.-H. Kent montre d'abord comment Manning s'était décidé à lutter contre les doutes et les négations des contemporains, par une affirmation nette, hardie, dogmatique, — pour ne pas dire dictatoriale, — de la vérité. La méthode de Newman est tout opposée :

Il voyait la vérité avec autant de clarté que Manning et, autant que lui, il était décidément ennemi du libéralisme religieux. Mais son intelligence plus large et sa vive imagination le rendaient sensible à l'existence d'un danger tout opposé. M. Hutton compare quelque part le style merveilleux de Newman à un fluide délicat impressionné par les plus légères influences et qui pourtant serait emporté tout droit dans une direc-

tion unique. Ici, plus que jamais, *le style c'est l'homme.* Son esprit était sensible aux impressions qui venaient de tous les vents de la pensée, sans pourtant jamais quitter le vrai courant. Parmi ceux qui ont enseigné le monde, peu ont eu comme lui le don de voir d'une manière si vive et de sentir si intimement les ténèbres et les difficultés qui entourent les points lumineux de la vérité. Il pouvait, dans une certaine mesure, entrer dans l'esprit de ses adversaires, ou de ceux qui étaient perplexes et errants, et voir les choses comme ils les voyaient eux-mêmes. De là, chez lui, un sentiment intense du mal que peut faire un dogmatisme rigide et impitoyable.

Nous voici loin de M. de Pressensé, et du Newman tour à tour « sceptique » et « infaillible » qu'il nous a montré. Veut-on, en d'autres termes, le même jugement? Je le demande au P. Sydney Smith, un des plus éminents controversistes de l'Angleterre contemporaine :

Pendant que Manning était, de nature, si incapable de sympathiser avec les difficultés intellectuelles d'un adversaire, chez Newman ce don particulier de sympathie était extraordinaire. Personne peut-être n'égale sa façon d'énoncer, dans toute sa force, la difficulté d'un adversaire, tout comme bien peu ont égalé le don qu'il avait de mettre en évidence la force plus grande de ses arguments à lui. Ce grand don de sympathie intellectuelle venait de cette faculté de saisir, d'une manière très compréhensive, le fort et le faible des difficultés et des arguments.

IV

Nous avons donc, en présence, deux âmes très *sensitives* et deux intelligences diamétralement opposées. Les circonstances où la Providence a placé ces deux hommes vont, presque nécessairement, les mettre aux prises. Voici, en deux mots, comment :

Imaginez — au sein de l'Eglise — un parti d'hommes de bonne volonté et d'une foi plus généreuse qu'éclairée, séduits par les affirmations et les promesses de la science, portés aux concessions, à restreindre la part de l'autorité dogmatique, ouverts enfin à une foule d'illusions splendides, mais dangereuses. Newman, l'ennemi acharné du libéralisme, Newman qui, octogénaire, au moment de recevoir la barrette rouge, pourra dire, à quelques pas du Vatican, que toute sa vie a été une lutte contre le libéralisme. Newman pourtant accueillera ces catholiques au lieu de les repousser, il se gardera de heurter de front leurs idées, et trop fier, trop Anglais pour s'en défendre, il se laissera parfois confondre avec eux. Comme Manning, de son côté, n'a aucunement ce don de sympathie intellectuelle, il lui suffira de voir ces bonnes relations pour mettre en doute la parfaite orthodoxie de Newman. Et comme chez lui les idées sont « des bases d'opération », de très bonne foi et pour le plus grand bien de la noble cause qu'il défend, Manning ne cessera pas d'agir sous l'influence de cette idée.

Les dix ou vingt années qui suivirent le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre (1852), dit le P. Sydney Smith, furent une époque de crise et d'angoisse pour l'avenir du catholicisme anglais... L'Eglise sortait de sa retraite, et un des premiers résultats de cette résurrection, était d'accentuer des divergences dans les idées des fidèles. Les uns s'étaient mis au ton de la grande renaissance catholique du continent, et brûlaient de mettre en évidence certains traits de la vie et du culte catholique, que, pendant les persécutions, les catholiques anglais avaient pris l'habitude de cacher, d'excuser même parfois comme s'ils en avaient eu honte. (Les statues de la Sainte Vierge et des saints étaient chose tout à fait inconnue dans les églises. Le rosaire, les litanies de Lorette, l'exposition et la bénédiction du Très Saint Sacrement passaient pour *very extreme*. Plusieurs attaquaient l'usage de l'encens et il y avait une certaine tendance à restreindre l'intervention du Pape dans les affaires religieuses du pays.)... D'autres constituaient la vieille école ; ils s'étaient attachés de cœur à des usages que la nécessité seule avait imposés jadis et ils s'étaient accoutumés à les regarder comme une victoire du bon sens anglais sur les extravagances du continent. Il faut ajouter la diversité des éléments qui concouraient à former la population catholique. La foule des convertis, les anciens catholiques anglais, l'immigration irlandaise à partir de la famine de 1846, c'étaient là trois courants, représentant chacun des différences d'habitude et d'éducation, et devant forcément amener, à leur confluent, un peu de trouble et de confusion.

L'influence des convertis, dont beaucoup étaient des hommes d'une rare culture, faisait naître dans bien des âmes un sentiment de mécontentement vis-à-vis des insuffisances de l'éducation catholique. Rien de grave

dans ce sentiment, si, pour combler les lacunes, on n'avait pas été tenté de recourir à des sources protestantes. Deux partis encore sur le terrain théologique : l'un dont la devise était *sentire cum ecclesia*, c'est-à-dire, non seulement de se régler sur la lettre des décisions doctrinales, mais sur le ton traditionnel de la pensée et du sentiment catholique et même sur les idées plus sympathiques au Pape régnant ; l'autre, foncièrement catholique quant à la substance de la foi, était impressionné par les conclusions de la pensée moderne sur certains sujets de science et de politique et, par conséquent, enclins à mettre de côté, comme vieillies, les opinions traditionnelles que la pensée moderne condamnait et à regarder comme une intrusion toute intervention de l'autorité ecclésiastique dans leurs théories préférées.

Il y avait d'autres principes de confusion, questions de juridiction et d'argent, suscitées par la nouvelle délimitation des diocèses. En un mot, c'étaient de tous côtés des semences de soupçons, de malentendus et de conflits.

Si M. de Pressensé était entré dans l'église de l'Oratoire de Birmingham ou dans la chambre de Newman, il n'aurait jamais écrit que le grand converti donna son nom au parti modéré, à ces anciens catholiques qui auraient rougi d'accepter les dévotions romaines. Qu'il me permette de lui conseiller la lecture d'un exquis petit livre, paru après la mort de Newman et renfermant les plus chères dévotions du cardinal. Une bonne partie des prières que contient ce livre est tirée de la *Raccoltà*, recueil italien, fort peu en faveur

auprès des catholiques anglais de 1850. Il avait traduit, avant sa conversion, un autre recueil de prières de l'Eglise grecque et il s'en servait avec beaucoup de ferveur. Or, je tiens de la bouche même du plus intime de ses confidents que, une fois converti, malgré son amour pour ce livre (d'ailleurs très orthodoxe) il n'osait plus s'en servir. Cet argument est plus fort, il me semble, qu'un vague soupçon de Manning, fondé sur les bonnes relations entre Newman et quelques catholiques « modérés ».

Dans quel parti faut-il donc placer Newman? La question l'aurait fait sourire. Qui dit *parti* dit exagération, étroitesse d'esprit, malédiction des adversaires, toutes choses que Newman ne supportait pas. Il n'était en réalité d'aucun parti; mais son nom était trop synonyme de génie, de bonté, de droiture pour que quelqu'un des partis en lutte n'essayât pas de s'en faire un drapeau.

Il était naturel — dit encore le P. Sidney Smith — que les intelligences troublées eussent recours à Newman; et c'est pour cela que non seulement les anglicans avaient coutume de venir le consulter, mais la classe de catholiques dont les idées étaient défendues dans le *Rambler*, et qu'on appela depuis *catholiques libéraux*, vint se grouper autour de lui. Newman n'était nullement tenté d'accepter leur programme pour lui-même; il démêlait très bien la part de rationalisme qui gâtait ces idées,... mais précisément parce qu'il n'était pas lui-même victime des sophismes libéraux, il pouvait aider ceux qui l'étaient, dans l'espoir de les secourir à travers leurs perplexités et de garder, pour

la bonne cause, leur zèle et leur talent. Il trouvait aussi que Manning et Ward augmentaient, sans nécessité, les embarras de ces esprits harassés, en leur montrant comme obligatoire ce que l'Eglise n'avait pas encore défini. Manning, de son côté, partait de cette idée qu'une pleine reconnaissance des droits du Saint-Siège était le grand besoin de notre temps. De ce point de vue, avec sa difficulté à entrer dans l'esprit des autres et à se rendre un compte exact de leurs positions, il était très indigné contre les écrivains du *Rambler*, et les voyant groupés autour de Newman et jurant par son nom, il supposait que Newman les encourageait.

En 1861, le *Rambler* critiqua un livre de Manning sur le pouvoir temporel; Manning ne douta pas que l'article ne fût de la main de Newman, ou du moins n'eût été inspiré par lui. Or, en fait, Newman ne prit connaissance de cet article qu'en 1867.

Je dois, pour l'honneur de Newman, citer ici quelques extraits de ses lettres qui montrent à l'évidence qu'il n'était pas en communion d'idées avec le *Rambler*.

2 *octobre* 1861. « J'ai déjà dit, il y a plusieurs mois, que la Revue était dans une situation fausse... Je ne vois rien qui me fasse changer d'avis. »

4 *octobre* 1861. « Je pensais que le *Rambler* avait perdu son rang parmi les catholiques. »

On voit ce qu'il pense du *Rambler*, au moment même où Manning le soupçonne de coopérer à la rédaction de la Revue

Consultons le journal où Newman résume sa correspondance. En juillet 1859, il interrompt un article commencé par lui dans le *Rambler;* quelques jours après, il renvoie les épreuves qu'on lui demandait de corriger. En octobre, on allait publier un article sur la *Tolérance*, Newman écrit que si cet article doit paraître sans une sérieuse revision, il retire son article à lui sur saint Chrysostôme. En novembre, il déclare dans les journaux que le bruit public qui fait de lui le rédacteur en chef du *Rambler* est sans fondement. En juin 1860, il écrit encore : « Je ne puis permettre qu'aucun article de moi paraisse à côté d'un article théologique non revisé. » En juin 1861, il répond qu'en allant contre l'autorité on se met dans une fausse position, et qu'à son avis, les autorités désiraient l'interruption du *Rambler*. En juillet 1861, faisant allusion à un des principaux rédacteurs, il le blâme vivement et désespère de lui.

Et cependant, à York-Place comme à Rome, l'autorité était persaduée que J.-H Newman faisait en tout cause commune avec la rédaction du *Rambler*.

On pourrait multiplier, avec le P. S. Smith, des remarques analogues sur les autres points du conflit, par exemple, sur la question des catholiques et des universités protestantes. Mais ces remarques nous entraîneraient trop loin, qu'il nous suffise de dire que chaque nouvelle phase des vieilles controverses aggravait le malentendu entre l'archevêque et l'Oratorien.

V

S'il n'avait été question que de controverses Newman se serait résigné aux divergences. Nul n'était plus que lui capable de demeurer l'ami intime d'un homme dont il ne partageait pas les idées.

Je ne trouve pas, écrivait-il le 18 février 1866 au Dr Ward, je ne trouve pas que les différences qui sont entre nous soient un si grand malheur : il y a toujours eu, il y aura toujours dans l'Eglise de semblables divergences; si elles cessaient jamais, c'est que toute vie spirituelle et intellectuelle aurait cessé chez nous. C'est une conséquence de notre état militant. Aucun pouvoir humain n'y peut rien; en l'enrayant, tout au plus arriverait-il *à faire la solitude et à lui donner le nom de paix*. L'homme ne peut l'empêcher, Dieu ne le veut pas. Dans son intention, ces divergences sont une occasion d'exercer la charité. Sans doute, je désire autant que possible être d'accord avec tous mes amis, mais si, en dépit de mes efforts, ils vont au-delà ou restent en-deçà de moi, je n'y puis rien et je m'y résigne sans peine.

Quant à écrire un livre sur l'infaillibilité du Pape, ce n'est jamais entré dans ma pensée... J'ai toujours cru que cette thèse était probablement vraie, mais pas certaine; je trouve aussi que la définition serait peu opportune et elle m'étonnerait; mais si elle était faite, je n'aurais aucune difficulté à l'accepter.

Ah ! s'il n'avait jamais eu en face de lui que le bon Dr Ward ! S'il n'avait eu à répondre qu'à des arguments ! Mais, en ce pauvre monde, nous

avons beaucoup de difficulté à ne pas juger *coupables* ceux que nous croyons dans l'*erreur*, et si Manning, s'abstenait personnellement de toute parole offensante, Newman savait trop bien de quelle manière on le traitait dans certains milieux et jusque dans l'entourage de l'archevêque. M. de Pressensé a-t-il eu une distraction en lisant les gros volumes de M. Purcell? A-t-il sauté cette ligne extraordinaire que Mgr Talbot, camérier de Pie IX et ami de Manning, écrivait à ce dernier? Je n'ai pas le courage de la traduire : « *Dr Newman is the most dangerous man in England*[1]. » Si le brave homme à courte vue, mais aux excellentes intentions qu'était Talbot, a pu écrire semblable énormité, comment devaient parler les jaloux, les bons amis officieux, semeurs de discorde, qui avaient, dans la brouille de ces deux grands hommes une si magnifique proie?

Rome et Pie IX! Puisque Mgr Talbot amène ces deux noms sous ma plume, il est temps de parler de la grande souffrance de Newman.

Certes, il n'était pas impeccable. Il aurait pu — je pense — être moins sensible à ces misères, se départir un peu de sa fierté offensée et dire bien haut que les convictions de son esprit n'étaient pas nécessairement où étaient les amitiés de son cœur; peut-être même, aurait-il pu mieux accueillir les propositions de paix de Manning. Il n'était pas infaillible non plus; il s'est trompé plusieurs fois, comme plusieurs de ces Pères de l'Eglise qui

1. T. II. p. 318.

lui avaient appris le chemin de Rome ; nous n'avons aucune difficulté à le reconnaître, car il était de ceux qui savent réparer pleinement leurs erreurs. A force de vouloir user de précautions envers les intelligences troublées, peut-être a-t-il été tenté de trop *minimiser* la somme des vérités révélées ; peut-être en est-il venu à redouter même, non pour lui, mais pour les autres, une définition pontificale. Le sens catholique, très vif et très sûr chez lui, puisqu'il l'avait puisé dans une lecture assidue des Pères, fut parfois offusqué par certains nuages rencontrés dans les livres gallicans où, sur les conseils de Wiseman, il avait étudié la théologie après sa conversion. Mais, que sont ces quelques faiblesses, ces quelques erreurs à côté de la douloureuse épreuve que je dois raconter ici !

Pourquoi, demande M. Filon, pourquoi Pie IX ignora-t-il toute sa vie l'immense, l'éclatant service rendu par Newman à la cause catholique ? Comment Manning, qui était son favori, ne l'a-t-il pas éclairé ? Pourquoi, pouvant et devant faire la lumière, a-t-il fait l'obscurité ?

La question est nette ; on peut et on doit en adoucir les termes, mais tout le monde voit quelle douloureuse perspective elle ouvre sur la vie intime de Newman.

Qu'on s'imagine un homme, aussi passionnément attaché à l'Eglise romaine (et qui de nous, pour elle, a plus sacrifié que Newman ?) et sentant, pendant plus de vingt ans, cette cruelle méfiance de la part de ceux pour qui il a tout quitté. A

Rome, on n'a pas confiance en lui, il le sait on met plus ou moins en doute la pureté de sa foi. Ne dirait-on même pas qu'on a peur de lui, à voir avec quelle décourageante persistance tout ce qu'il commence est brusquement interrompu? Sur le désir de Pie IX lui-même, il s'est chargé de fonder l'Université catholique de Dublin; sur le désir du Synode d'Oscott, il a commencé une traduction de la Bible; sur un désir de Wiseman, il s'est résigné à éditer le *Rambler;* sur un désir de Mgr Ullathorne[1], il a acheté un terrain à Oxford pour y ouvrir un oratoire. Dans chacune de ces entreprises, il a été arrêté et désavoué.

Sans doute — écrit-il dans une admirable lettre au P. Whitty (futur *assistant* du Général des Jésuites pour les provinces anglaises) — sans doute c'est une continuelle source de tristesse pour moi de penser que j'ai fait si peu pour Lui pendant ces vingt ans. Mais alors je me dis, et cela me console, que j'ai toujours essayé de faire comme *les autres* me disaient, et que si je n'ai pas fait davantage, c'est ou bien pour n'avoir pas été sollicité d'agir, ou pour avoir été arrêté. — (Il résume alors tous les *opera interrupta* et il continue). Dans chacune de ces entreprises, j'aurais, en somme, fait une œuvre, si on m'avait laissé aller, mais la sainte volonté de Dieu a voulu qu'on m'arrêtât.

Si je pouvais enlever de mon esprit cette idée que je pourrais faire quelque chose et que je ne le fais pas, rien ne serait plus heureux, plus paisible, plus selon mes goûts que la vie que je mène.

1. L'évêque de Birmingham, un des plus saints évêques de ce siècle. Il fut toujours l'ami et le soutien de Newman.

Pourtant, il ne dit pas tout, dans cette lettre où il s'abandonne plus qu'à l'ordinaire et dont la lecture a été une révélation et un soulagement pour plusieurs. Non, il ne pourrait mener une vie paisible, environné qu'il est de cette méfiance obscure, contre laquelle on a tant de peine à lutter. Si quelqu'un est tenté de trouver que j'exagère, qu'il se rappelle la ligne de Mgr Talbot que je citais tout à l'heure. Sous différentes formes, la même pensée a dû être, a été souvent répétée à Pie XI. En croyant reconnaître l'action de Manning dans cette série d'épreuves, Newman a pu se tromper parfois. M. de Pressensé, aussi bien que nous, sait qu'il ne se trompait pas toujours. Dès lors, comment reprocher si vivement à Newman l'accueil très franc et très froid qu'il fit aux diverses tentatives de réconciliation ?

J'aurais pu en dire beaucoup plus long pour la défense de Newman, et ceux qui trouvent que j'en ai trop dit ne savent pas combien de fois je me suis arrêté court au milieu d'une preuve qui menaçait de devenir trop lumineuse, combien de fois j'ai laissé dans l'ombre des faits et des témoignages qui, en attirant trop de sympathies à Newman, auraient pu peut-être déprendre quelques-uns de leur admiration pour Manning. L'heure d'écrire ce chapitre n'est pas venue : quand elle aura sonné, quand les deux cardinaux seront pleinement dans le passé, j'ai la conviction profonde que le jugement définitif de l'histoire ne sera pas défavorable à Newman.

CHAPITRE III

L'IDÉAL ET LA RÉALITÉ DANS LA VIE CATHOLIQUE

One poor scruple[1] de Mme Wilfrid Ward retrace avec une grande abondance de détails la vie intime des catholiques anglais. La peinture n'est pas flattée, elle est exacte, mêlée d'ombres et de lumières. Là est la valeur littéraire du livre et, mieux encore, ce qu'on pourrait appeler sa valeur apologétique. En effet, cette vérité même d'observation peut aider à résoudre une difficulté spécieuse et pénétrante qu'on nous oppose souvent du dehors et dont plusieurs chez nous n'ont pas laissé d'être embarrassés.

Il y a, en effet, même parmi les plus convaincus, des esprits inquiets et exigeants, qui se demandent pourquoi l'Eglise, dans sa vie quotidienne, ne touche pas davantage à l'idéal. Quand ils la contemplent de loin, entourée du cortège lumineux de ses grands saints, tout en reconnaissant là un signe infaillible des divines prérogatives, ils ne se défendent pas du désir de voir cette splendeur se répandre sur plus de fronts. Ils ne se préfèrent pas aux hommes du passé; même, pour peu qu'on les presse, ils s'avoueront volontiers plus faibles, mais ils souffrent pourtant de ne

1. *One poor scruple*, par Mme W. Ward. Longmans, 1899.

pas voir se réaliser davantage en eux et autour d'eux l'action sanctifiante de l'Eglise. Trop chrétiens pour ne pas se réjouir d'une sorte de renaissance morale, dont quelques sectes séparées leur ont donné le spectacle, ils se désolent de se sentir inférieurs à des âmes nourries de moins de grâces et guidées par de moins sûres lumières. Toute vulgarité constatée chez un catholique leur est doublement pénible, et ils s'étonnent de ne trouver que l'homme là où si souvent ont passé la parole de Dieu et la vertu féconde des sacrements. Leur scandale — et il faut enlever à ce mot tout ce qu'il peut avoir de pharisaïque — leur scandale ne vient pas de la multitude des pécheurs, mais de la sécurité bourgeoise des justes. La masse banale des bonnes gens, dont ils ne se flattent pas d'être séparés, leur cause une sorte de malaise; ces bonnes gens bien résolus à cueillir les joies de ce monde et à se confesser au lit de mort. Quoi donc! tout cela est-il catholique, et c'est tout ce que peut aujourd'hui l'antique ferment qui a bouleversé le monde!

J'exagère sans doute une impression douloureuse dont tous ceux qui l'éprouvent ne se rendent pas compte d'une façon bien précise. Mais, on ne saurait le nier, ce sentiment existe et tend à devenir contagieux autour de nous. Ce n'est pas proprement une objection, c'est une souffrance où il me semble voir moins d'amertume orgueilleuse que d'impuissante avidité.

Le mal serait moins à craindre, si rien, en dehors de nous, ne venait donner un élément nouveau à

ces inquiétudes. Mais, à côté de la vieille Eglise pleine d'indulgence et de pardon, qui ouvre à la foule ses portes toutes grandes, et se tient presque heureuse d'obtenir un maigre minimum de vertu, d'autres chaires de morale, plus rigides et plus dédaigneuses, se sont dressées. Ici, des philosophes — quelques-uns sont presque des jeunes gens — se haussent, dans leurs leçons et leurs livres, à un idéal dont il serait injuste de contester la grandeur sévère. La religion qui pourtant les a marqués de son empreinte et sans laquelle ils n'auraient jamais fait de si nobles rêves, la religion ne leur paraît même plus suffisante à leur vie morale, au libre essor de leurs esprits et de leurs cœurs[1]. D'autres maîtres, plus séduisants parce qu'ils ont voulu garder l'Evangile, paraissent aussi ne pas avoir conscience de notre commune misère. La littérature protestante contemporaine, en France et en Angleterre, semble considérer la sainteté comme une chose nécessaire à tous et de tous les jours. Pour eux, pas de milieu, semble-t-il, entre convertis et réprouvés, et l'on sait ce que les calvinistes et les puritains veulent dire quand ils parlent de *conversion*.

En un mot, qu'ils s'arrêtent à leurs propres défaillances et à la médiocrité de ceux qui les entourent, ou qu'ils se laissent griser et décourager par les beaux programmes qu'ils rencontrent au dehors, plusieurs sont tentés de ne pas com-

1. Cf. Maurice Pujo, *la Crise morale*, et tous les écrits du groupe de l'*Action morale ;* — aussi un article de M. D. Mélegari sur *l'Elégance morale*. (*Revue bleue*, 3 juin 1899.)

prendre l'attitude que garde l'Eglise en face de la morale des bonnes gens.

Le roman de Mme Ward nous offre l'occasion et le moyen de répondre à leur secrète souffrance. Sans doute l'auteur de cet aimable livre n'a pas dû songer à donner à son œuvre une si longue portée. *One poor scruple* n'est qu'un roman. Mais comme c'est un livre d'observation presque réaliste, nous pourrons, en le feuilletant, philosopher à notre aise. Ceux qui, pour vingt raisons, ne goûteraient pas la glose, aimeront, j'espère, les meilleures pages du roman.

I

Madge Riversdale, jeune veuve catholique, très mondaine, se décidera-t-elle à épouser le riche et brillant lord Bellasis? Elle y tiendrait fort, non que le cœur soit en cause, mais pour devenir une vraie *lady*. Entre elle et son rêve, un tout petit scrupule s'est glissé. Lord Bellasis est *divorcé* et sa première femme vit encore. Presque personne ne connaît cet empêchement, et le drame se joue uniquement dans cette conscience que la nature n'a pas faite très délicate et que l'éducation religieuse ne semble pas avoir transformée. L'héroïne est bien choisie pour nous permettre d'étudier l'Eglise en présence d'une âme vulgaire. Au cours du récit, d'autres catholiques nous reposeront de cette peu intéressante personne. De beaucoup supérieurs à Madg , ils auront aussi pourtant une

bonne part de prose, et par là compliqueront le problème. C'eût été trop naïf de placer Madge dans un milieu sans défaut et d'opposer à la frivolité de la jeune femme la perfection de son entourage. La vie réelle est moins simple qu'une historiette de Berquin et on n'évite pas les abîmes en affectant de ne pas les voir. Nous étudierons donc l'influence catholique aux prises avec les bassesses du cœur et les étroitesses de l'esprit, et nous ne reprocherons pas à Mme Ward d'avoir voulu faire une œuvre de vérité. « L'amour, dit à ce propos le P. Tyrrell, l'amour loyal et profond est trop sûr de lui-même pour fermer les yeux devant les imperfections de l'objet aimé, et cette attitude d'impartiale critique en face du parti que nous servons, plus froide en apparence, comporte cependant plus de foi, de respect et de ferveur tranquille, qu'un idéalisme extravagant qui a besoin pour durer de ne pas regarder la réalité[1]. »

Voici donc, regardée en face, une légère créature qui ne me semble pas taillée dans le rêve, et que, sans avoir passé la Manche, plus d'un, je pense, reconnaîtra.

Madge entre en coup de vent chez son amie, Laura Hurstmonceaux, tombe dans un fauteuil et commence *ex abrupto :*

« Je n'en peux plus, Laura, quelle après-midi assommante!

1. The Month, *Two estimates of catholic life.* — Sur le P. Tyrrell, cf. l'excellent article du baron J. Angot des Rotours, *la Vie intérieure d'après un Jésuite anglais* (*Quinzaine*, 15 juillet 1900).

— Ah! et vous venez vous reposer chez moi! voilà qui est gentil; mais qu'avez-vous eu à faire?

— Chercher une toilette de deuil : demi-deuil, bien entendu; mais il fallait l'essayer aujourd'hui même, dit la jeune femme en fermant les yeux.

— Mais pour qui? dit Laura, en essayant de mettre dans sa voix un accent de sympathie éventuelle qui s'adapterait aux circonstances.

— Mon mari! dit Madge, ouvrant les yeux et se levant brusquement.

— Votre mari? Mais, ma chère...

— Oui, je sais bien, il y a beau temps que j'ai quitté le deuil et depuis vous avez vu sur moi toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; après tout, un peu plus d'un an était bien assez quand on pense... »

Elle s'arrêta et de sa voix la plus grave Laura fit un écho plein de conviction à ce *quand on pense*.

« Quand on pense, reprit Madge, que depuis deux ans nous ne nous parlions plus! Tout de même, juste deux ans après sa mort, j'ai trouvé un demi-deuil exquis. Les nuances violettes sont bien mieux comprises qu'autrefois... »

Laissons-la bavarder et donnons plus rapidement qu'elle la raison de ce demi-deuil qui succède à toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Est-ce une ingénieuse façon de varier sa toilette? Madge en serait capable; mais, pour cette fois, elle obéit à une considération plus sérieuse. Elle doit passer quelques jours chez ses beaux-parents qu'elle n'a plus revus depuis la mort de son mari. Il est de toute convenance que la couleur de ses robes ne contraste pas trop avec la tristesse de la vieille demeure où les cœurs sont encore en deuil.

Madge ne se met pas en route sans répugnance. George Riversdale, son mari, ne lui a laissé que de pénibles souvenirs, et, d'ailleurs, qu'elle qu'ait toujours été pour elle la bonté du *squire*, son beau-père, elle sait, par expérience, combien la vie de Skipton est monotone. L'ancien manoir catholique est en retard de près d'un siècle sur la vie mondaine dont elle s'est fait une impérieuse habitude, et toutes les brillantes inutilités dont elle a rempli au départ un nombre invraisemblable de malles ne suffiront pas à la distraire dans cette atmosphère lourde d'ennui. Mais alors pourquoi partir ? D'autant que le moment est mal choisi. Lord Bellasis semble tout à fait épris de la jeune veuve ; il vient passer quelque temps à Londres, et ce superbe mariage serait peut-être bientôt conclu. C'est vrai, mais précisément, comme effrayée par l'imminence d'un tel bonheur, cette tête légère a eu besoin spontanément de se recueillir pendant quelques jours. Elle ne soupçonne pas encore pour quelle grave raison elle n'a pas le droit de songer à cette union, mais vaguement elle se rend compte que tout n'est pas légitime dans sa coquetterie et ses espérances. D'instinct elle a songé à l'asile de Skipton, et voilà comment, dans sa jolie robe violette, et au milieu de ses malles épanouies, seule, dans sa chambre, l'ancienne élève du Sacré-Cœur se met à penser à Dieu.

Elle était assise près de la table, et, ouvrant une boîte d'argent, elle prit un marron glacé. L'effet du bonbon lui fut agréable et la calma, et elle resta

immobile pour en savourer à son aise et plus nettement la douceur. Ses pensées s'éclairèrent.

« Oui, certes, j'ai beaucoup à faire; il faut que je me prépare à la confession : il y a si longtemps, depuis Pâques !... »

Le marron glacé était tout à fait fondu. Madge était démangée du besoin d'une autre sensation; elle tira un flacon de violette et le respira longuement. Puis elle alluma une cigarette. Et la voici bientôt tapotant le coussin d'une main nerveuse et s'étendant sur la causeuse.....

« Je ne puis pas voir le P. Clément (moine qui recevait, en même temps qu'elle, l'hospitalité chez les Riversdale) ; que je suis drôle d'avoir pensé à me confesser à lui! Maintenant qu'il est là, sa tête me crispe. Quelle insupportable idée a eue ma belle-mère de le faire venir ici pour me convertir! Pauvre de moi, si elle savait comme mes amies me trouvent sainte...

(Nuages de fumée, somnolence.) « Ce serait bien plus commode d'aller à un Père servite de Londres qui ne saurait rien de ma vie passée... Mais il y a tant à faire à Londres, ici j'aurai plus de loisirs... J'étais si bonne, si sage dans ce vieux temps de ma vie paisible ici quand je commençai à être malheureuse, et le P. Clément était... je voudrais bien pourtant n'avoir pas été si rude envers lui aujourd'hui... Allons! il vaut mieux se lever et aller se préparer à la chapelle... neuf mois!... et moi qui y allais jadis tous les quinze jours!... »

Madge se lève, va vers la table, met la main sur un livre de prières, mais sans le prendre. Au lieu du livre, elle prend une photographie et s'arrête à la regarder.

C'est un souvenir de la dernière fête chez lord Bellasis. Images et désirs reparaissent. « Quel

ennui, s'il allait épouser Cécilia Rupert ! » La femme de chambre frappe, entre et est brusquement congédiée. Très agacée, Madge tombe à genoux et fond en larmes.

« Oh ! que je suis malheureuse ! Il faut, il faut que j'aille à la confession, et je ne peux pas, je ne peux pas je ne peux pas... Personne n'est gentil pour moi... j'entends personne chez les saintes gens... oh ! pourquoi suis-je venue dans cette horrible maison. Elle m'épouvante... La chapelle me donne une peur... oh ! une peur terrible de mourir ! » Ses larmes la calmèrent. « Je suis trop énervée, dit-elle, je ne suis pas assez calme pour me confesser. Le Père y sera encore ce soir. Vraiment, ce serait maintenant trop dur de faire l'examen de conscience. »

Un marron glacé, une cigarette, un *instantané* profane, voilà, je pense, une curieuse manière de se préparer à la confession ! Qu'elle essuie vite ces larmes nerveuses et se recueille pour de bon, sinon, ce n'est pas la peine d'être catholique ! Voilà le verdict de la morale sévère ; pour nous, sans aller si vite, remarquons simplement que cette pauvre âme tient à l'Eglise par un fil plus résistant qu'on ne croirait.

Tout est vain en elle ; mais, du moins, sa conscience ne la laisse pas tout à fait tranquille, et dans ce malaise, d'ailleurs très égoïste, il y a comme un hommage rendu à l'idéal et une chance lointaine de salut.

D'ailleurs nous n'avons pas encore assez vu l'étrange sécheresse de ce cœur de femme et

comment ce qu'il y a de meilleur en elle est atrophié par la légèreté et l'orgueil. Dans ce manoir d'ennui quelque chose devrait pourtant occuper la visiteuse. Un petit cercueil l'attend dans le caveau de Skipton, et Madge la frivole et l'étourdie ne doit pas, ne veut pas partir s'en s'être agenouillée près de la tombe de son enfant.

Et la vision souvent rejetée comme importune lui revient, ce regard unique de la petite figure chiffonnée, si grave, si plein d'expression. C'est avec ce regard qu'ils viennent au monde, comme fatigués de leur propre connaissance et ayant conscience de leur intense personnalité. Ils la perdent bientôt : bains et maillots, hochets et biberons, maladies et colères, tout les réduit bientôt à n'être plus qu'une forme humaine sans intelligence et sans vie. Pour réaliser le mystère de leurs petites âmes, il faut avoir assisté à cette première rencontre qui vous remplit d'une crainte sacrée.

Madge avait senti un peu confusément cette révélation quand on avait étendu devant elle la chétive créature. Ses yeux étaient fixés avec une immense surprise sur le visage de son enfant. Ce bébé n'était pas comme ceux qu'elle avait vus chez ses amies ; c'était une vraie créature humaine, son meilleur ami, une âme qui à travers la frêle enveloppe transparaissait.

Quelques heures après sa naissance, l'enfant était mort. Il y avait cinq ans de cela, tous ces souvenirs affluaient au cœur de Madge dans la retraite de Skipton et rouvraient la source des larmes.

Malheureusement sa famille trop empressée avait escompté ce moyen de conversion. Rien de plus

juste ; mais pourquoi si souvent mêler à notre zèle je ne sais quel air de défiance ou de bravade ; pourquoi la châtelaine est-elle à l'affût derrière une fenêtre épiant, la jeune femme qui prend le chemin du caveau ? Madge l'aperçoit, s'exaspère et, rebroussant chemin, porte une cigarette à ses lèvres avec une insouciance affectée. Le soir, sa belle-mère, irritée et consternée, viendra ramasser les allumettes qui souillaient cette terre sainte, et voilà comment Madge n'a pas visité le cercueil de son enfant.

Mais rien n'est définitif dans la vie intime de ces âmes d'oiseau. La nuit est venue et toute la famille s'est réunie à la chapelle. Avant la bénédiction, le P. Clément prononce un petit discours. Vers la fin, Madge fait son entrée à la tribune. L'air de la chapelle, les lumières, la voix du prêtre, tous les souvenirs remués, la grâce enfin la préparent à une vraie prière. Elle reste à genoux, la tête dans les mains, immobile et recueillie. Il est si rare de la voir se poser ainsi. Ne souriez pas, la bonté de Dieu n'est pas dédaigneuse, et la paix descend très douce sur la pauvre enfant en détresse. Ce n'est plus la jeune femme frivole de tout à l'heure, c'est la petite Madge du Sacré-Cœur de Paris qui autrefois courait à la chapelle pour y laisser ses troubles d'enfant. Elle se sent plus proche du cercueil que, malgré tout, elle n'oublie pas, elle s'agenouille en esprit tout auprès et reste en prière même quand tout le monde est parti.

Nerfs et impressions, direz-vous ; non pas : en

dépit de tout, c'est une chrétienne. A côté d'elle l'auteur a placé un dilettante sans religion précise, également capable de s'attendrir dans l'atmosphère d'encens d'une chapelle et de faire une prière à Minerve sur les ruines du Parthénon. Comme le dit très à propos Mme Ward, « pour Madge, ce sera ou beaucoup plus ou beaucoup moins[1] ». Médiocre ou non, encore un coup, elle est chrétienne et ne se reposera dans les émotions religieuses que lorsque sa conscience sera en paix. Il faut qu'elle dise un oui ou un non dans la lutte qui se poursuit en elle. C'est *oui*, elle veut se confesser, et la voilà qui se prépare. Or voici que, malgré l'encens et la douceur des souvenirs évoqués tantôt, la paix s'en va. La vraie dévotion catholique ne se paie pas d'émotions ni de phrases et elle est dure pour ceux qui veulent partager leur cœur. Madge examine sa conscience en s'aidant de son livre de prières. Les questions nettes, brusques, tranchantes, se succèdent : « Etes-vous prête à quitter les occasions de péché ?... » Madge lambine, l'heure passe, le dîner sonne, et il est trop tard.

Comme elle entre en pleurant chez elle, elle rencontre sa femme de chambre stupéfaite :

« Madame n'a pas dit quelle robe elle mettrait ce soir ? » Madge s'arrêta ; ce point-là était toujours intéressant.

1. Mme W. Ward fait ailleurs une remarque analogue : « Dans un pareil état d'âme, une femme qui aurait eu moins de foi vivante que Madge aurait joué aux émotions religieuses. Mais non, sur ce sujet, elle était mal à l'aise, tout à fait mal à l'aise. »

« Ma *tea-gown* réséda... non, non, la demi-toilette bleue. Ah ! que mes cheveux sont en désordre ! Vite, Célestine. »

Et pendant qu'on répare ce malheur, elle prend une décision suprême :

« Ah ! comme ce serait triste d'être vraiment bonne n'est-ce pas? On est bon, ici ! on est même saint ! Et moi, cela m'étouffe. Je partirai demain matin, emballez tout pendant le dîner. »

II

Nous la retrouverons tout à l'heure ; pendant qu'elle fait ses malles, voyons de plus près ce monde catholique où elle a pensé mourir d'ennui. L'occasion est bonne, car plusieurs invités sont réunis dans la maison hospitalière. A côté du vieux squire, de sa femme, qui était tantôt à la fenêtre et de leur fille Mary, voici une toute jeune fille, nièce des Riversdale, et un autre parent, Marmaduke Lemarchant, officier qui vient de donner sa démission.

L'impression dominante est d'une tristesse terne et monotone (*dull*).

« Que c'est ennuyeux, disait Hilda, à la veille de partir pour Skipton ; je suis presque sûre que sauf papa (sa mère était une protestante convertie), les Riversdale sont la famille la plus assommante d'Angleterre. Je sais bien qu'à la vérité, comme répète maman, ils sont admirables de générosité et de foi ; mais quoi, ils sont ennuyeux, c'est dans le sang ! »

Sans doute, il y a ennui et ennui, et sur d'autres lèvres ce jugement n'aurait aucune importance. Mais Hilga n'est pas une jeune fille vulgaire ; sa mère, très distinguée et très pieuse, tout en lui donnant une foi profonde, l'a élevée dans le goût des choses de l'esprit et de l'art. Presque une enfant encore, déjà elle a des lumières ou des lueurs sur des questions qu'aucun Riversdale ne s'est jamais posées dans le manoir endormi. En effet, chez ces braves gens, l'activité de l'esprit est presque arrêtée. Presque rien ne les intéresse. La chasse et les bonnes œuvres remplissent leurs journées interminables. Il semble qu'ils redoutent les livres et la vie. Du reste, tout leur fait peur. Quand le jeune Marmaduke a parlé de s'engager dans l'armée, la famille a levé les bras au ciel. Il est parti cependant, il a été un officier exemplaire, prenant goût à son métier et imposant, par la noblesse de sa vie, le respect de ses convictions. N'importe. La famille n'était pas tranquille, et la vieille tante revenait incessamment à la charge. Il a bien fallu se rendre.

« Mon neveu est très bien, écrivait lady Riversdale dans un bulletin de victoire ; son père et sa mère ont vu quelle faute ils avaient faite en le laissant partir pour l'armée, dangereuse carrière pour n'importe quel jeune homme ; ils ont fini par le décider à donner sa démission, il reste à la maison comme tout fils aîné devrait faire. »

Ce brave garçon si docile ne s'est pourtant pas résigné sans souffrance.

« Voilà ; il faut que je sois paisible, et casanier, et fidèle aux vieilles traditions. Chasser tant que je voudrai ; dire mes prières, rester honnête homme et bon vivant comme mes oncles et arrière-grands-oncles. D'honnêtes gens, certes, et si bons ; mais, quant à servir leur pays et à avoir quelque utilité sociale, grand Dieu ! les braves gens, ce n'est jamais entré dans leurs têtes... »

Je sais bien, et Mme Ward sait mieux encore, ce que les catholiques peuvent dire pour leur défense.

« Vous avez de sérieuses objections contre l'armée, dit le jeune auteur Fieldes à Hilda ; savez-vous que cela cadre avec une des difficultés que j'ai souvent eues à propos de l'éducation catholique ? Je la trouve timorée, plus propre à écarter la tentation qu'à préparer à lui résister...

— Voilà qui est superbe, répond Hilda, du fils des persécuteurs à la fille des persécutés. Et dites-moi donc je vous prie, qui nous a pendant des siècles, écartés de la vie nationale ; qui nous a fermé les collèges de notre pays ; qui nous a imposé ces habitudes de retraite craintive et cette tradition de fainéantise ? Je serai ravie de le savoir. »

La riposte est bonne et le contradicteur n'a rien à lui opposer. Mais enfin la persécution aurait beau jeu si elle nous donnait le droit d'oublier que le catholicisme est une religion de vie. Sous quelque prétexte d'orthodoxie ou de prudence qu'on les couvre, nous nous refuserons toujours à reconnaître l'action directe de l'Eglise dans

cette paresse et cette torpeur. Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau, tout ce qui est vivant est à nous de droit, et, ne serait-ce que dans une pensée de zèle, nous devons toujours enrichir notre âme pour que son rayonnement soit plus chaud et aille plus loin. N'est-il pas triste de penser au bien qu'auraient pu faire les admirables vertus des Riversdale et de voir l'éloignement que Skipton inspire non seulement à une mondaine comme Madge, mais à une enfant sérieuse et chétienne, comme Hilda?

Suivons ces petitesses de plus près et par le menu. Avec une aimable délicatesse, Mme Ward recule dans les temps lointains la scène caractéristique que je vais résumer. Au moment où la mère de Hilda y pense, ce n'est plus qu'un souvenir, les choses ont marché depuis, et aujourd'hui, sans nul doute, une catholique aurait des idées plus larges et plus bienveillantes; mais enfin voici à peu près de quelle manière lady Hélène Riversdale travaillait, il y a quarante ans, à donner le plus pur esprit du catholicisme à Jeanne, sa cousine, nouvellement convertie.

C'est un jour de pluie. Les deux jeunes femmes sont au grand salon de Skipton. Hélène demande si Jeanne a vu dans le *Tablet* une censure très sévère d'*Adam Bede*, le dernier roman de George Eliot. — Oui, Jeanne l'a lue et cet article lui a paru étroit et injuste. — Court silence. Hélène travaille plus activement à sa couture. On lui permettra de dire à sa cousine que, sans doute, celle-ci ignore que c est un péché mortel de lire

de pareils livres. — Silence de Jeanne qui répond par un hochement de tête assez provocateur. — Hélène continue : « Sans doute, on ne peut pas en un jour tout apprendre aux convertis; mais... puisqu'elles sont seules toutes deux, qu'on lui permette de faire observer que le vrai moment pour la méditation du matin est avant la messe... après déjeuner, ça ne va pas aussi bien. — Toujours même silence au camp ennemi. — Infatigable, Hélène aborde le chapitre des indulgences. Sa cousine ignorait sans doute (les convertis ne savent pas ces choses) combien d'indulgences on peut gagner par an, quand on choisit bien ses jours.— La patience de Jeanne est presque à bout. Elle répond sèchement : Hélène ignore sans doute que sa cousine a un directeur à qui elle laisse le soin de sa conduite... — Maladresse, cette mention du directeur amène une nouvelle insinuation. On dit que Jeanne se confesse au P. Newman, et — si on permet cette remarque — un ancien *clergyman* ne peut bien savoir ces sortes de choses...

Pour le coup, Jeanne n'y tient plus. Elle se dresse et quitte la place en laissant au cœur de sa cousine cette flèche empoisonnée : « Je vais me coucher et finir *Adam Bede*. »

Encore une fois, c'est là une page du passé. Depuis, dans ces deux âmes droites et bonnes la souffrance a fait son œuvre ordinaire de rapprochement et de paix. Quant Jeanne a perdu son mari et est restée seule avec Hilda, elle n'a pas trouvé de plus chaudes sympathies qu'à Skipton, et, en

retour, quand la mort est venue dépeupler la vieille maison catholique, personne n'a pleuré comme Jeanne les malheurs des Riversdale.

Le squire — un grand et robuste vieillard — est plus aimable, plus bienveillant que sa femme, mais ses idées n'ont pas plus d'envergure. D'ailleurs, a-t-il des idées? Sur toutes choses, il répète de confiance ce qu'il a toujours entendu dire. Quand on parlait jadis devant lui du cardinal de Westminster, il branlait la tête d'un air de profonde défiance :

« Mon père disait souvent que le Dr Wiseman était un jeune emballé. »

Hélas! il y a beau temps que le cardinal a cessé d'être jeune, et quant à ces emballements prétendus, la conversion de Newman a montré qu'ils étaient prévoyante sagesse; mais le père du squire est mort avant 1845, et, d'ailleurs, pour ces cerveaux immobiles, les leçons de l'histoire ne prouvent rien. Jusqu'à la mort le vieillard répétera :

« Je ne connais pas l'archevêque, mais mon père disait souvent que le Dr Wiseman était un jeune emballé[1]. »

Là se bornent ses connaissances sur le mouvement religieux de son temps. Non que M. Rivers-

1. Voir plus haut, pp. 131-168, le chapitre sur *l'Attitude des catholiques pendant la crise d'Oxford*.

dale ait, de nature, un jugement faux. Quand il s'agit de ce qui concerne les petits intérêts quotidiens, il voit fort juste; mais rien n'a jamais éveillé chez lui les curiosités de l'esprit. La chasse au renard et la prière remplissent sa vie. Il prie comme un moine et va régulièrement porter lui-même de la soupe aux pauvres vieilles infirmes du village. Très bon d'ailleurs, très humain et ne connaissant d'autre crise morale que la difficulté de pardonner à un homme qui aurait tué un renard dans les bois de Skipton.

Son neveu Marmaduke lui ressemble. Comme il est né trente ans plus tard, il a eu, dans sa première jeunesse, la tentation d'une vie sérieusement utile à son pays. Mais l'influence de la famille et la torpeur héréditaire ont calmé ces inquiétudes, et, à chaque fois qu'on rencontre cette mâle et généreuse figure, on ne songe pas sans tristesse aux préjugés et aux courtes vues de cette éducation manquée.

Avec beaucoup, peut-être avec trop d'art, pour nous éclairer pleinement sur la vraie valeur et sur les insuffisances de Marmaduke, l'auteur met en scène un jeune écrivain, extrêmement brillant, curieux de toutes choses, esprit raffiné et subtil, cœur assez vide et très vain. On ne s'explique pas bien comment les Riversdale ont pu se résoudre à inviter un pareil hôte, et on est aussi étonné de le rencontrer à Skipton que si l'on trouvait un numéro du *Mercure de France* dans une gentilhommière de Vendée. Du reste, le portrait est peint de main de maître et les phrases de Mark Fieldes

sont si séduisantes qu'on tremble un instant de voir Hilda, fascinée, oublier la loyale beauté de son cousin pour s'éprendre de ce Trissotin barbouillé de philosophie. Mais qu'on laisse faire Mme Ward. Au plus beau des discours de Fieldes elle intervient pour nous montrer ce qu'il y a de livresque et de vain dans ses belles idées.

Il vient d'écrire, d'enthousiasme, un article sur « la morale du sacrifice ». Le feu prend soudain aux rideaux du salon où il va débiter sa marchandise. Marmaduke est là et se précipite. Quand tout est éteint et qu'on panse les mains brûlées du jeune homme, Fieldes, qui avait disparu, revient encore un peu pâle, il était allé chercher les pompes.

J'ai dit que cette âme distinguée comprenait toutes choses. Elle excelle partant dans l'analyse des sentiments religieux. Fieldes — bien entendu — n'a aucune religion; mais la vue d'une robe blanche de moine lui inspire des transports, et quand il passe, dans la rue, au chevet d'une église, il maudit éloquemment la libre pensée.

« Oh ! — cria-t-il, presque à haute voix — faudra-t-il que toutes les églises s'écroulent ? Oh ! non, malgré tout, gardons le crucifix pour sauver la femme ! »

On a beaucoup loué en Angleterre, chez les catholiques surtout, cette création de Mme Ward. Pour moi, tout en rendant justice à cette sûreté de pinceau et à la finesse de cette ironie, je regrette que l'auteur ait un peu compromis sa thèse par

une évidente partialité. Certes, Mark Fieldes existe; mais il est loin, par bonheur, d'incarner à lui tout seul la jeunesse de notre temps. Ne voit-on pas ce que le roman eût gagné d'ampleur et de puissance à mettre en face de l'idée catholique, vivante, mais un peu diminuée par de légères défaillances, l'idée vivante aussi de l'angoisse religieuse et de la poursuite ardente et généreuse de la vérité. Ni Hurrel Froude, ni Gordon, ni beaucoup d'autres ne ressemblent à Mark Fieldes. Voilà ceux avec qui j'aurais voulu voir Marmaduke aux prises. Sur quelques points il leur aurait été inférieur; qu'importe! Le roman doit être l'image de la vie, et d'ailleurs l'auteur de *One poor scrupule* garde dans son jeu un atout décisif. Pourquoi n'avoir pas plus de confiance dans notre cause et laisser croire, en choisissant de trop indignes adversaires, que nous sommes moins assurés de la victoire?

III

Mais le moment n'est pas venu encore de jouer notre dernière carte; car il y a encore trop à dire sur nos amis de Skipton.

La plupart des lecteurs catholiques — édifiés de cette vie de prière et de bonnes œuvres, — ne se doutent probablement pas qu'on puisse trouver à redire à la religion des Riversdale. Ne paraît-elle pas défier toute querelle, et ne voudrions-nous

pas de pareils exemples de foi solide et de charité? Plusieurs cependant, en dehors de nous, partant de principes tout opposés aux nôtres, sont surpris péniblement de trouver chez de vrais catholiques cette totale absence d'inquiétude et cette tranquille attitude en face des invisibles réalités. Pour un protestant, comme pour certains philosophes de notre temps, la religion implique un certain mysticisme où le sentiment a au moins autant de place que la froide raison. On ne définit pas exactement ce que l'on entend par *sentiment religieux*, mais on semble admettre communément que cette émotion ne va pas sans une sorte d'intensité dans la douceur ou dans la tristesse. N'est-ce pas l'impression vague et séduisante que laisse la somme religieuse de M. Sabatier et certains catholiques, comme je l'insinuais au début de cet article, n'ont-ils pas été mal à l'aise quand, au sortir de pareilles lectures, ils ont rencontré avec sa prose monotone la vie chrétienne de tous les jours. Il y a là, dans quelques esprits sincères, un mélange d'erreur et de vérité sur lequel notre roman peut jeter quelque lumière et que le P. Tyrrell démêle avec une rare finesse.

D'après lui, non seulement Madge, mais encore les Riversdale eux-mêmes sont des âmes irréligieuses. La frivolité de la première, l'apathie des autres, ne sont pas compatibles avec le véritable sentiment religieux. Or ce ne sont pas là des créatures d'exception. L'humanité moyenne leur ressemble. Le protestantisme ne semble pas avoir soupçonné cette commune impuissance. L'Eglise

sait mieux « tout ce qu'il y a dans l'homme » et elle agit en conséquence.

Rien que ce mot, « naturellement irréligieuses » heurtera la susceptibilité d'une oreille protestante. Pourtant je ne l'ai pas laissé tomber par mégarde. Tandis que tout homme est capable de foi et d'une fidélité essentielle à la loi de Dieu, il est indéniable que très peu sont, par une inclination naturelle, religieux, au sens ordinaire du mot. Il y a des tempéraments de poète et de mystique et, de même, quoique peut-être en plus grand nombre, mais toujours un peu exceptionnels, des tempéraments religieux. La plupart n'ont pas naturellement beaucoup d'ardente sympathie pour la sainteté, le mysticisme et l'héroïsme. Leurs intérêts sont ailleurs, et là même où se cachent les sources de ces nobles choses, elles ne jaillissent guère avant que la vie ait donné ses plus cruelles leçons. Ainsi les jeunes gens, au sortir de la *foi négative* et de l'innocence des premières années, quand ils passent le seuil de la vie réelle, ne sont pas ordinairement religieux ; tandis que, l'ordalie passée et les illusions tombées, quand tout nous échappe, nous nous mettons à penser à nos âmes.

Or, la religion catholique ne se dissimule pas cette humaine faiblesse et entend s'y accommoder. Evidemment un tempérament religieux, un certain *complexus* de dispositions mentales, morales et même physiques, est une condition favorable à la sainteté héroïque ; mais il faut affirmer bien haut que, pour se sauver, il n'est pas nécessaire d'être religieux, au sens protestant du mot. L'Eglise nous le montre bien en regardant l'état religieux comme une vocation extraordinaire. Non que, dans sa pensée, toute âme naturellement religieuse doive se plier à cette forme particulière de vie, ni que tous ceux qui l'acceptent aient pour autant un tempé-

rament religieux; mais l'Eglise nous indique par sa conduite que, dans sa pensée, « la voie de la perfection » est quelque chose d'extraordinaire et de *supernormal*...

La première pensée de l'Eglise est pour ces foules de l'humanité moyenne qui ne sont pas et ne peuvent pas être en sympathie naturelle d'esprit et de cœur avec la plupart des commandements qu'on leur impose. Cultivés ou non sur les autres points, en fait de religion, ce sont des enfants. A ces âmes, Dieu demande la foi et l'obéissance aux commandements (programme qui, dans certaines crises fort rares, implique l'héroïsme et le martyre), mais il n'attend pas d'elles ces raffinements de sainteté, cette attention soutenue aux choses divines, qui dépendent en si grande partie des inclinations naturelles et qui d'ailleurs ne supposent pas toujours un tempérament de martyr. Il y a une certaine piété bourgeoise, positive et commune, où se mêle beaucoup de grossièreté spirituelle et qui se résigne, sans souffrance, aux imperfections et au péché véniel. Or, cette piété est souvent fondée sur une foi très solide et prête à courir au gibet plutôt que de renier Dieu ou l'offenser gravement. Et, d'autre part, une certaine élégance de discernement moral, une certaine délicatesse de dévotion, est chez quelques-uns la garantie d'une piété plus exquise que solide et profonde. La piété du saint est à la fois exquise et solide, celle du martyr peut être souvent cachée par bien des fautes et des misères qui ne laissent pas deviner la profondeur et la générosité de sa foi.

Calvinistes et puritains ne semblent pas se douter de la distinction. D'un trait de plume, ils séparent les « convertis » et les réprouvés. Qui n'a pas une âme religieuse, ou assez de gravité pour l'avoir un jour, n'a pas grande chance d'être « sauvé », quand même

on n'aurait à lui reprocher aucun manquement sérieux à la loi divine. Honnêteté et bonnes œuvres pèsent peu dans la balance, s'ils ne se sentent pas en état de grâce et s'ils ne sont pas convaincus qu'ils sont sauvés. On insiste beaucoup sur ces sentiments et on attache peu d'importance à une justice prosaïque et vulgaire. Le culte de respect et de crainte qui pour nous, catholiques, est à la base du culte d'amour, est pour eux abject et indigne ; c'est presque une faute.

D'où il faut conclure que le ciel protestant n'a pas de place pour la grande majorité des hommes, foule commune qui n'a pas le sentiment de la présence divine, qui se passerait bien d'aller à l'église et de pratiquer les commandements, mais enfin qui reste honnête et fidèle, croit en Dieu, le craint, honore sa loi et l'aime d'un amour solide et peu démonstratif, comme certains enfants turbulents et dissipés aiment leurs parents.

Prenez, par exemple, Madge Riversdale. Que cette couche de frivolité mondaine puisse couvrir un fond de foi solide, que la religion garde prise sur une âme naturellement aussi peu religieuse, voilà ce qui paraîtra inconcevable à un protestant et tout à fait naturel à un catholique ordinaire.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de m'excuser sur la longueur de cette citation : il faudrait être bien peu au courant de certaines inquiétudes d'esprit contemporaines pour ne pas reconnaître l'opportunité de cette lumineuse discussion. Voyons comment ces principes généraux vont s'appliquer au cas particulier des Riversdale. La difficulté n'est plus la même que pour Madge, puisqu'il s'agit d'expliquer comment de tels chré-

tiens peuvent avoir une vie intime si étroite et si peu intense.

Voici un état psychologique dont le protestantisme ne peut s'accommoder. Là où il n'y a pas d'Eglise pour servir d'intermédiaire entre Dieu et nous, l'âme se trouve ou bien en contact direct et mystique avec Dieu ou bien elle reste dans l'éloignement et l'indifférence. C'est tout ou rien. Comme un enfant sans tutelle, s'il n'est pas naturellement bon, personne ne lui apprendra à le devenir, Mais si Dieu a confié à l'Eglise la tutelle des âmes, s'il lui a donné le pouvoir de les conduire à lui, il y aura un terme moyen, les âmes qui seraient peu disposées par inclination aux émotions religieuses mais qui, cependant, se soumettent et s'abandonnent à l'autorité visible qui doit les façonner à de plus hautes sympathies.

D'ailleurs ne nous trompons pas aux apparences ; ces hommes qui nous paraissent moins raffinés sont, en réalité, capables des plus admirables vertus.

Chez le squire Riversdale et chez Marmaduke Lemarchant rien par nature, qu'une solide humanité ; aucune note mystique, aucune vibration religieuse, et cependant nous sentons que leurs vies prosaïques sont gouvernées, réprimées, rectifiées par l'autorité de l'Eglise catholique. « A première vue, rien de mystique en eux, dit Fieldes, tout indique le robuste *sportsman*, le rude Anglais, honnête homme et grand chasseur. Pourtant, à la première occasion, un de ces cavaliers en habit rouge serait capable de tous les héroïsmes. Hommes d'action, non de réflexion, race de peu de paroles et de vaillantes prouesses. »

Ce sont là précisément ces hommes d'un type si *unromantic*, d'une foi solide mais peu brillante, livrés aux besognes ordinaires de la vie qui, en temps de persécution, « étaient prêts chaque jour à donner leur sang pour la foi, regardant le martyre comme un strict et simple devoir dont on ne devait pas songer à s'enorgueillir ». Et s'il y a dans ce type une certaine étroitesse de sympathie, un certain manque de curiosité et d'intelligence qui nous offusque, nous pouvons bien nous demander, si, avec notre nature bornée, l'étroitesse n'est pas jusqu'à un certain point la condition et le prix de la force ; si, à une époque critique comme les persécutions, là où la décision du jugement et l'énergie de l'action sont nécessaires, la largeur des vues et la multiplicité des sympathies ne peuvent pas devenir une source de faiblesse. Comparez Mark Fieldes et Marmaduke ; ne voyez-vous pas que la force et la droiture de celui-ci seraient peu compatibles avec la versatilité des idées et des affections qui rendent celui-là un personnage bien plus intéressant, mais aussi bien moins digne d'estime ?

Certes, de grands esprits et de nobles cœurs peuvent s'élargir à tout comprendre sans rien perdre en intensité et en profondeur ; mais nous ne parlons ici que des hommes ordinaires et des facultés moyennes. Un homme qui, toute sa vie, s'est rangé sans discussion au principe héréditaire que la mort est préférable au déshonneur et que le mensonge est essentiellement mauvais, est, en toute apparence, beaucoup plus capable de mourir pour la vérité qu'un autre homme qui a beaucoup philosophé sur la véracité et sur l'honneur. Celui-ci, en effet, est moins solidement attaché à ces maximes très sages et universellement admises, parce qu'il a constaté combien leur base purement théorique est faible et mal établie. Ainsi, de ceux qui ont reçu la foi

comme un héritage, qui l'ont acceptée sans discussion et, par une longue habitude, en ont imprégné toute leur vie. Vous pourrez regretter la façon étroite et peu intelligente dont cette foi s'est implantée en eux ; mais enfin ce sont là précisément les témoins les plus prêts à combattre et à mourir pour elle, tandis que des chrétiens plus cultivés et plus intellectuels oscillent dans leur adhésion, temporisent et parfois succombent. A prendre la nature humaine telle qu'elle est, comment ne pas reconnaître que la plupart ne sont pas appelés à retenir d'une autre manière leurs convictions religieuses, morales, philosophiques et politiques. La connaissance raisonnée est et doit être réservée à un petit nombre qui a pour mission de façonner et de purifier peu à peu le grand corps de doctrine qui fixe les croyances de la multitude.

Nous n'entendons pas dire que l'étroitesse prosaïque dont nous parlons soit indispensable à la force d'âme. Non ; mais, d'après nous, l'habitude de la spéculation théorique et la culture incessante des délicatesses de la sensibilité sont une cause d'*énervation* qui a besoin d'être contre-balancée et corrigée. Le correctif se trouve dans l'idéalisme enthousiaste qui caractérise les grands saints, — des âmes comme Augustin et François, Thérèse ou Ignace, — natures où se combinent merveilleusement les aspirations mystiques et les plus indomptables énergies... La mission de l'Eglise ne saurait se borner à ces âmes rares qui, d'instinct, sympathisent avec ses doctrines et ses volontés ; elle se doit autant et peut-être davantage à ces multitudes qui ont besoin d'être guidées plus ou moins aveuglément par l'obéissance à la tradition et à l'autorité, troupe vulgaire qui, sans cette conduite, errerait à l'aventure comme des brebis sans pasteurs.

On aurait mal compris la pensée du P. Tyrrell si on avait vu dans cette discussion une apologie satisfaite et enthousiaste de tout ce qui se fait chez nous. Oh! non, tout n'est pas pour le mieux, tant s'en faut, et on ne chercherait peut-être pas avec tant de subtilité des raisons d'indulgence, si on n'avait pas soi-même longtemps souffert du spectacle de ces inévitables vulgarités. On n'essaie pas de fermer les yeux à ce spectacle, mais on se demande si le meilleur moyen de relever le niveau moral de la foule est de faire miroiter devant elle l'idéal chimérique d'une impossible imperfection.

On a vu déjà et on verra encore, que de son côté, Mme Ward n'entend dissimuler aucune de nos faiblesses. C'est pour cela que d'un crayon méchant, mais très sûr, elle a dessiné la silhouette peu aimable de lady Riversdale. Y a-t-il, en effet, chose plus déplaisante que cette rigueur presque pharisaïque, cette promptitude aux soupçons et au scandale? On l'a entendue tantôt prononcer le nom de Newman, et on a deviné l'imperceptible mouvement d'épaules qui accentuait la défiance vis-à-vis du grand converti, une sorte d'irritation et de mépris. Hélas ! tout cela n'est pas vrai que dans le roman, et on ne voit pas sans une fièvre impatiente cette admirable figure discutée, jugée, condamnée par une si étroite cervelle et une si complète ignorance. Cependant, n'imitons pas cette intolérance et jugeons avec plus de calme la très pieuse châtelaine. Un moment viendra où nous lui rendrons encore plus justice.

En attendant, remarquons au milieu même de ces petitesses comment elle reste fidèle au principe fondamental que l'Eglise inculque à tous ses enfants. Madge a une âme; il faut à tout prix sauver cette âme. Cette même idée inspire toutes les démarches du vieux squire et de Marmaduke auprès de la jeune étourdie. Au cours du livre, une protestante raconte — avec un persiflage amusé — comment elle a mis Marmaduke en campagne en lui insinuant que la vertu de Madge était en danger.

« Il s'est hâté hors de ma chambre, dit-elle, la lance au poing comme un chevalier partant pour la croisade! Marmaduke à la rescousse! Et tout ce beau feu pour cette puérile abstraction « l'âme de Madge! »

L'inquiétude du squire n'est pas moins touchante. Il se sent embarrassé devant cette créature de légèreté, de vanité, d'insouciance qui lui ressemble si peu. Il aime cette âme, pourtant, et voudrait à tout prix l'empêcher de se perdre. Il tâtonne péniblement autour du difficile problème; mais son cœur n'est pas hésitant comme son esprit, et il déborde d'une chaude tendresse qui devrait faire pleurer la froide enfant.

« O ma fille, croyez-moi, lui dit-il, au moment où Madge s'enfuit à l'improviste, croyez-moi, rien n'en vaut trop la peine. Je suis peut-être resté trop écarté de la vie et je puis ne rien entendre à la vôtre, à celle qui vous attend, à ce que le monde vous réserve. Il y a peut-être là autant de charme que de danger,

mais regardez la vérité bien en face. Partout où vous irez, avec qui que vous vous trouviez, rendez-vous ce témoignage que vous ne vous trompez pas vous-même; nous ne voulons pas vous retenir ici malgré vous. Choisissez une vie à votre goût, mais qu'elle soit sûre. Si vous ne voulez pas de mes avis, allez à meilleur et mieux informé que moi; mais, petite Madge, — et la main du vieillard s'appuyait doucement sur les épaules de sa belle-fille, — n'allez pas au monde, pensez-y bien, pensez-y bien! »

Pendant ce discours, Madge était à la fois touchée par la bonté du squire et par la peur de manquer le train. Pauvre « petite Madge » qui ne sait pas à quelles terribles angoisses elle court d'un cœur si léger.

IV

« Laura, si je n'avais pas la foi, si je n'avais pas été élevée par des religieuses, si celles-ci ne priaient pas pour moi maintenant, que ma vie eût été belle! oh! que c'est dur! »

C'est en ces termes que Madge Riversdale se désole d'être catholique et de ne pas pouvoir épouser un divorcé. Laura Hurstmonceaux vient de lui apprendre ce fatal empêchement. Le coup a été terrible, terrible parce que la chrétienne a tenu bon. A toutes les insinuations de son amie elle a répondu nettement qu'une catholique ne pouvait pas commettre une pareille faute. Lord Bellasis et Laura Hurstmonceaux n'en reviennent

pas. Si Madge était pieuse on comprendrait ces scrupules ; mais la religion tient si peu de place dans sa vie. Les jours passent, Madge ne paraît pas revenir sur sa première réponse et Laura répète avec une surprise dépitée : « Quel grappin jette le *romanisme* sur ces petites folles ! »

Pourtant ne triomphons pas trop vite. Quand on se décide d'aussi mauvaise grâce, on n'est pas longtemps héroïque. Voici déjà que Madge tâche de se persuader à elle-même que rien n'est encore rompu. Elle a dit non à Laura, moyennant quoi elle peut encore aller à la messe et faire sa prière du soir ; elle n'a rien dit à Bellasis, moyennant quoi elle garde avec sollicitude un reste d'espoir. Entre oui et non la logique des livres ne met pas de milieu. Mais la logique, ou, si l'on veut, l'*illogique* du cœur et de la vie, est moins rigoureuse. C'est *non* pour aujourd'hui et c'est *oui* pour demain ; ou mieux, ce n'est pas tout à fait *non* aujourd'hui, et demain ce n'est pas tout à fait *oui*. O « petite Madge » que ceux-là vous jettent la pierre qui n'ont jamais souhaité et vaguement attendu que ce qui était pour le présent impossible et défendu devînt quelque jour, on ne sait comment, possible et permis ; pour moi, tout en reconnaissant que vous n'êtes pas héroïque, j'aime mieux admirer, dans l'agonie de votre conscience, la force, vivante encore et brûlante, des leçons que l'Eglise vous a données

Car c'est l'agonie qui commence. Une misérable aventure vient hâter le dénouement, et dans quelques ours Madge sera lady Bellasis. C'est

fini. Elle ne se considère plus comme catholique, et par là rend encore hommage à l'intransigeante pureté de cette morale que ceux du dehors accusent si volontiers de complaisance. Elle n'ira plus à la messe, elle brûle son scapulaire, et elle donne à sa femme de chambre stupéfaite le chapelet dont jusqu'ici elle n'avait jamais voulu se séparer.

A quand la cérémonie officielle ? Lord Bellasis indique le 25 mars, mais Madge est bouleversée par cette simple date et elle exige qu'on prenne à tout prix un autre jour? En effet, le 25 mars, il y a quinze ans, la petite fille qui devait un jour s'appeler Madge Riversdale a fait sa première communion dans la chapelle de la rue de Varennes, et on ne chasse pas si vite de tels souvenirs. Pauvre Madge, qui a cru effacer tous les remords en brûlant son scapulaire et qui ne se doute pas de quel invisible et tenace réseau la vieille Eglise maternelle a enveloppé cette âme, que par douceur ou par force, par amour ou par crainte, elle voudrait garder pour l'éternité.

Sur ces entrefaites, Mary Riversdale entre un jour à l'improviste chez sa belle-sœur. Elle vient lui faire ses adieux avant de partir pour le couvent. La grâce attendait cette opportunité pour frapper un dernier coup. Madge est d'abord suffoquée par cette nouvelle. Le contraste est trop violent entre ses pensées mauvaises et la résolution généreuse de la jeune fille. L'entretien va finir brusquement, et non sans quelque raideur, quand Mary, ne se doutant pas qu'elle touche une plaie encore vive, dit un mot du ciel où elle compte

retrouver ceux dont elle va se séparer. Le cœur de Madge se déchire à cette pensée importune.

« Tu ne me retrouveras pas au ciel, Marie ; je ne suis plus catholique. »

Et elle se décide à commencer la douloureuse confidence. Elle ne peut pas être bonne, elle sait très bien qu'elle se repentira quelque jour, car elle n'a pas perdu la foi ; oh ! non, elle ne la perdra jamais. « O Marie, parfois je voudrais la perdre ! »

Désolée et consternée, la jeune fille tombe à genoux. Madge, à cette vue, est d'abord en proie à une âpre colère.

Mais soudain — elle n'a jamais su comment — ce besoin de colère passa, et, presque malgré elle, elle se mit à genoux près de Marie.

Marie récitait le rosaire, Madge retrouvait sans peine pour répondre les formules si souvent répétées jadis, et elle en recevait un réconfort. Comme dans un rêve elle continuait à répondre, oubliant même qu'elle était agenouillée près du sofa.

Elle se croyait dans la chapelle du Sacré-Cœur ; les enfants chantaient un cantique, et dans l'air couraient des effluves de lis et d'encens. Et Madge priait avec plus de ferveur que jamais, car elle se savait dans quelque terrible danger. Il y avait comme un abîme entre l'autel et elle. Impossible de le traverser. Puis le cantique diminuait, et elle tenait bien haut son chapelet pour montrer aux autres qu'elle priait encore.

« Sainte Marie, mère de Dieu... à l'heure de notre mort. » L'heure de notre mort ! Etait-ce une première

impression de cette heure? est-ce que vraiment, là-bas, sur son trône, la Vierge de l'autel se détournait de Madge pour sourire à un petit bébé qui plus jamais ne reverrait sa mère?...

Gloria Patri... Quel est ce prêtre dans la chapelle? Est-ce le même vieil aumônier? Il est à l'autel, et l'autel maintenant semble encore plus loin. Il demande aux pensionnaires de prier, de prier pour une mourante qui jadis avait été avec elles et qui allait mourir sans sacrements. Il semble dire qu'il ne peut l'aider à travers l'abîme et les derniers mots de sa prière arrivent à peine aux oreilles de Madge...

Le rosaire était fini, Marie était debout maintenant, mais Madge encore à genoux, la tête dans les mains, ne priant plus, dans une sorte d'éblouissement et de stupeur. Enfin elle se leva, et, très calme, elle dit à sa belle-sœur :

« Voulez-vous me garder quelque temps à Skipton, Marie?... »

Voilà le dénouement et la victoire définitive de l'Eglise. Elle n'a donc pas eu tort en somme de tolérer, de supporter cette âme si peu généreuse et si vulgaire, de lui donner l'habitude, même purement matérielle, d'actes et de prières qui, dans un jour de crise, s'animeront d'un peu de ferveur, enfin et surtout de la pénétrer jusqu'aux moelles de l'angoisse du salut et de la peur de l'enfer. Madge y revient encore un peu plus loin :

Je sentais que Marie irait au ciel et que je n'irais jamais... il me semblait qu'en partant elle emportait avec elle mon cher petit... elle allait au ciel et moi en enfer!

Mme Ward a bien fait, pour rester dans la réalité de l'observation, d'insister sur ce trait caractéristique. Oui, c'est bien comme cela que beaucoup d'âmes se sauvent chez nous. Ce n'est pas aussi noble, aussi idéal que l'amour désintéressé du bien et de Dieu; mais il faut prendre l'humanité moyenne telle qu'elle est, et tout en essayant de l'élever à des sentiments plus élevés, accepter, longtemps encore, de voir la foule prendre cette voie prosaïque pour aller au ciel. Hélas! à certaines heures, tous, raffinés ou non, ne sommes-nous pas de la foule et n'avons-nous pas besoin de nous retenir à l'espérance ou à la peur?

Mme Humphry Ward[1] a rempli tout un long roman de la thèse contraire et a essayé de montrer, dans *Helbeck of Bannisdale*[2], comment la pensée des fins dernières troublait, dégradait, annulait la vie.

Laura, écrit-elle à propos de son héroïne, avait été élevée dans ce fort sentiment de la dignité moderne qui s'est substitué aujourd'hui à l'abaissement et à l'humiliation de la foi religieuse.

Et ailleurs :

Ce n'est plus en esclaves, mais en hommes libres, que nous entrons dans la maison de Dieu.

1. Sur *Helbeck of Bannisdale*, cf. l'excellente étude de M. T. de Wizewa (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1898).

2. Entre Mme Wilfrid Ward et Mme Humphry Ward, il n'y a de commun que le nom et le talent. Celle-ci, petite-fille de Thomas Arnold, est une agnostique militante, tandis que par son mariage l'auteur de *One poor scruple* est entrée dans la famille du fameux Dr Ward dont il a été question plus haut.

Et voilà pourquoi Laura va se jeter à la rivière! Quand donc ces chimériques comprendront-ils que la vie morale n'est pas orgueilleuse et que, dans un cœur humilié, la peur de l'enfer est, plus facilement qu'on ne croit, voisine de l'amour de Dieu?

V

Puisqu'on s'est résigné à regarder en face la prose qui se mêle toujours plus ou moins à notre vie catholique, qu'on me permette de compléter les observations du roman anglais par quelques expériences faites dans notre propre pays. Aussi bien, voici qu'un professeur de morale laïque nous prie, avec insistance, de faire cet examen de conscience dont il nous trace les différents points. Il ne serait pas loyal de reculer.

Si Madge avait été une Parisienne de 1899, elle aurait eu un moyen très simple de trancher le nœud gordien. Il lui suffisait de faire une neuvaine à quelque saint en renom, avec l'espoir fondé de voir à brève échéance disparaître l'empêchement, c'est-à-dire, en termes concrets, de voir mourir la première femme de lord Bellasis.

M. Buisson, professeur de Sorbonne, nous apprend que telle est la recette employée aujourd'hui en pareil cas par les catholiques, et très sincèrement nous ne nous en doutions pas.

Mais il en apporte des preuves. Il les a recueillies patiemment dans les pages naïves d'un petit bulletin religieux. Il montre, chez certaines âmes,

une dévotion épaissse et toute terrestre qui prête aux saints toutes nos petitesses et qui dénote un état de véritable inconscience morale[1]. Nous n'hésitons pas à convenir que ces détails sont navrants. Comment imprime-t-on de pareilles choses, au risque de répandre des leçons si peu évangéliques, au risque aussi de laisser croire que les représentants autorisés de l'Eglise permettent et conseillent même de tels abus ? D'une manière générale, rien n'est plus faux. Evidemment, la dévotion aux saints n'est pas en cause; mais, enfin, il serait bon de rappeler de temps en temps que, si l'on peut demander à Dieu des biens temporels, il y a, cependant, une manière toute païenne de faire cette prière.

Nous demandons d'être délivrés de telle nécessité... de telle maladie... que telle affaire réussisse... mais y

1. Il nous faut bien citer un de ces exemples. Voici. « Une pauvre religieuse, molestée et persécutée par... son curé, s'est adressée à saint Joseph, le priant de procurer au saint homme un changement avantageux de poste qui la délivrerait d'une tyrannie devenue insupportable... La chose était difficile, le curé n'étant pas précisément de ceux que les paroisses se disputent... Le bon saint Joseph s'y est pris d'une autre manière : une belle bronchite est survenue : le curé, bien confessé, bien administré, s'en est allé dévotement en l'autre monde... et la pauvre petite sœur Claire, en égrenant pour lui son rosaire, ne manque pas de dire après chaque *Gloria Patri :* « Merci, ô mon bon saint Joseph ! » Bien entendu nous laissons à qui de droit tout l'odieux des insinuations...; mais n'est-il pas bon qu'on sache que ces choses s'impriment; on pourrait croire que ce petit récit a été arrangé à plaisir en vue de la démonstration que M. Buisson en comptait tirer. Il n'en est rien. J'ajoute que, dans un sentiment que l'on comprendra, nous n'avons pas voulu insérer ici d'autres citations plus étonnantes encore. Mais quelle tristesse de lire ces témoignages dans les colonnes d'un journal antireligieux! (*Le Siècle*, 9 octobre 1899.) L'autorité ecclésiastique s'est enfin alarmée en face de tels abus. M. l'abbé Hemmer, dans la *Semaine religieuse* de Paris les a formellement condamnés.

va-t-il de la gloire de Dieu?... On prie pour le succès d'une grande entreprise, pour le gain d'un procès considérable... mais Dieu voit que, si l'on devenait plus riche, les richesses seraient pour nous une source de péchés... *Je ne relève pas ici ce qu'il y a d'inconvenant et d'irréligieux à prétendre que Dieu favorise des passions et nos vues purement humaines, comme s'il devait accommoder sa Providence à notre cupidité et à nos projets*[1].

Voilà ce que l'Eglise n'a pas cessé de rappeler aux fidèles ; mais il faut bien qu'elle se résigne à voir les meilleures choses détournées de leur fin par des âmes grossières dont il faut pourtant avoir pitié. Il y aura toujours, malgré tout, des personnes qui mêleront d'une manière désolante les intérêts du ciel et ceux de la terre et c'est une des façons dont l'agonie de Jésus se continue dans le monde.

VI

Venons maintenant à la poésie. Je n'en sais pas de plus belle que celle, étrange, mystérieuse, douloureuse aussi, d'une âme poursuivie par l'amour divin. D'un charme très doux, quand le lointain lui donne un air de légende, cette poésie devient, semble-t-il, plus saisissante, quand, avec des larmes de joie et des sourires de tristesse, elle passe au travers des vulgarités que toute réalité

1. P. Grou, *Ecole de Jésus-Christ*, t. II, chap. XXXIV.

présente entraîne avec soi. Il y a un peu du ravissement de l'artiste dans le livre consacré par Montalembert à sainte Elisabeth, et on est bien autrement touché, à la lecture des pages poignantes où le noble comte, à propos des moines du passé, salue d'un cœur brisé cette beauté qui ne passe pas, et qui, aujourd'hui comme toujours, attire invinciblement les âmes que l'amour humain ne méritait pas de retenir.

Ce n'est pas la première fois qu'on parle de vocation religieuse dans un roman; mais, presque toujours, il se mêle à ces sortes d'études un peu de romanesque et de faux. La grâce ne choisit pas, d'ordinaire, ses privilégiés dans le monde où les auteurs conduisent leurs expériences, et, d'ailleurs, sans une foi simple, vive et très éclairée, on ne comprendrait pas et même on comprendrait de travers la psychologie de la vocation. Nos romanciers ne verraient qu'entousiasme là où le froid bon sens n'abdique pas ses droits et, avec la meilleure intention du monde, ils imagineraient des ferveurs surhumaines et des élans que la plupart de ces âmes généreuses n'ont pas ressentis. La réalité est moins extraordinaire et plus sainement belle, et tout le monde louera Mme Ward d'avoir apporté à l'étude de Marie Riversdale les mêmes qualités d'observation patiente, minutieuse et réaliste, qu'aux autres personnages de son roman.

Voici d'abord pour nous préserver de l'idée, ordinairement fausse, des vocations en coup de foudre et nous faire soupçonner la longue prépa-

ration et la germination souterraine de cette grâce et de ce dévouement.

Il faut la main subtile d'un psychologue pour décrire le phénomène d'une grande découverte dans notre propre vie consciente. Silencieusement, sans nous en douter, nous avançons dans une direction, et soudain nous sommes stupéfaits de voir où nous en sommes.

Ainsi d'un amour qu'on ne se connaissait pas, ainsi de cette nuit de décembre, où Jouffroy se rendit compte qu'il ne croyait plus...

Ainsi de l'éclair qui, aux yeux de Marie, illumina toute une série de pensées inconscientes et d'actions pieuses de sa vie passée.

On se rappelle le sermon du P. Clément qui manqua donner du sérieux à cette étourdie de Madge; Marie y était aussi et ce fut pour elle une heure solennelle. A mesure que se déroulaient les idées du prédicateur, une inquiétude envahissait la jeune fille :

Elle était si paisible auparavant... quoi donc, depuis quelque temps, était venu troubler le repos de sa vie? Des riens lui revenaient à la mémoire. Pourquoi avait-elle dit en soupirant à sa mère, que ce n'était pas la peine de mettre dans sa chambre à coucher des tentures japonaises? Pourquoi si peu de plaisir quand, l'autre jour, Mme Riversdale avait insisté pour lui faire choisir une belle amazone? Elle prenait conscience du changement insensible que ces symptômes révélaient ; symptômes qui lui revenaient en une masse

de détails insignifiants et qui l'agaçaient. Avec une sorte d'angoisse, sa pensée tremblante semblait vouloir revenir en arrière, s'accrocher à quelque chose, son chien préféré, son cheval, comme dans un effort pour se tenir éveillée, pour fuir ce qui menaçait de la fasciner.

Qu'on ne l'oublie pas; Marie Riversdale n'est pas, mais pas du tout, une jeune fille moderne. Elle n'a jamais ouvert un roman et n'a d'autre distraction et passion que la chasse. Ce n'est pas sans une intention évidente — intention d'artiste et plus encore de chrétienne — que Mme Ward a choisi cette âme pour étudier en elle l'histoire d'une vocation.

Vers la fin du sermon, regardant vers le tabernacle, elle se décida à s'en remettre à la volonté de Dieu et murmura son invocation favorite, le mot d'une autre Marie, *Rabboni*. Pour elle, c'était la formule d'une soumission complète. Or, soudain, comme à la lumière d'un éclair, la réponse sembla venir : « Vends ce que tu as et suis-moi. »

Voilà la découverte, voilà où elle allait depuis des mois, depuis des années ! Marie avait entendu la dure parole. En en réalisant le contenu avec sa sensibilité de femme, elle vit que cet appel expliquait tout son passé avec une netteté brûlante. Elle recula, désolée, devant cette perspective. Pourquoi était-ce un coup si cruel! pourquoi ne pas l'avoir vu venir plus tôt! pourquoi Dieu l'avait-il laissée grandir dans un amour intense pour son *home*, pour ses parents, si, pendant ce temps, il ne cessait de la préparer à quitter un jour tout cela!

Rabboni, *Rabboni*, répétait-elle, cramponnée à cette bonne volonté qui jadis lui rendait toujours la paix, mais qui, cette fois, semblait la mener dans les eaux profondes où personne ne pourrait la suivre, où elle serait seule pour toujours...

Marie ne se cacha pas la tête entre les mains ; pendant le *salut*, elle se crut encore indifférente, froide et presque endormie. Les prières finies, accablée, déchirée, ayant hâte de partir, elle ébaucha une génuflexion et quitta la chapelle...

Tout cela est d'après nature, tout, sans oublier cette apparente indifférence de la fin et cette prière machinale, est d'une très sûre psychologie. Ce n'est pas là une vocation à ressort comme dans tant de romans honnêtes; mais combien, avec ce prélude de faiblesse, la victime ne nous parait-elle pas plus touchante! Faut-il suivre Mme Ward jusqu'au bout et rejoindre Marie Riversdale qui, pour être seule, s'est refugiée chez elle? Carlos, le fidèle compagnon de ses chasses et de ses promenades, est avec elle.

Marie est à genoux par terre, la tête appuyée sur le beau chien qu'elle caresse, et elle éclate enfin en sanglots. Elle se réfugie dans cette sympathie muette, comme pour se défendre contre le surnaturel qui la poursuit. C'est pour elle une sorte de symbole des multiples attaches qui la retiennent à la maison.

Que veut-on de plus, après tout? La pose n'est pas solennelle; qu'importe puisqu'elle est humaine et vraie! Pendant que la pauvre enfant achève de

pleurer, Mark Fieldes, en bon dilettante, remué lui aussi par le sermon du P. Clément et les prières du salut, Mark Fieldes, l'âme sereine, s'apprête à chanter un beau cantique sur les sacrifices qu'exige l'amour divin.

Es-tu fatigué, es-tu languissant,
Es-tu désolé ?
« Viens à moi », dit l'*Unique*, et par là
Repose-toi. » —
A-t-il un signe auquel on puisse le suivre
S'il est mon guide ?
— Oui, ses pieds et ses mains sont percés
Et son cœur...
Du moins ceux qui le suivent et, en luttant, lui restent [fidèles.
Les rendra-t-il heureux pour de bon?
Anges, martyrs, prophètes et vierges
Répondent que oui.

Marie entre au salon pendant que, d'une voix triomphante, le poète affirme le bonheur de ceux qui suivent Jésus. Fieldes est étonné de la tristesse de la jeune fille. En véritable homme de lettres, il s'attendait à trouver plus de transports, et, pour dire le mot, plus de musique, dans une âme qu'instinctivement il sentait très près de Dieu. Les choses ne vont pas ainsi d'ordinaire. Sans doute, la souffrance aiguë de tout à l'heure ne durera pas. Mais la pleine joie qui doit faire oublier tous ces brisements est encore loin. La grâce commence à transformer cette âme en la rendant encore plus charitable et plus douce, et je sais un gré infini à l'aimable auteur d'avoir

marqué, avec une mélancolie exquise, quelques-unes de ces étapes vers le sacrifice définitif.

Il y avait plus de suavité dans sa voix et de tendresse dans son regard. Elle était plus attirée qu'autrefois vers les tout petits enfants, et ses beaux yeux, en se fixant sur eux, prenaient une expression de gentille et respectueuse surprise. Plus de déférence dans son attitude vis-à-vis des vieillards ou des malades. Petit détail qu'autrefois lui reprochait sa mère, elle ne semblait plus ennuyée des visites qui venaient à Skipton. Elle n'était plus timide avec les jeunes gens et se prêtait complaisamment aux ennuyeuses questions que posent les vieux amis de la famille, sur les goûts et les projets des jeunes filles.

Hélas! il est trop visible que Marie Riversdale n'est plus la même. Sans vouloir se l'avouer, et son père, et sa mère, et d'autres encore, devinent vaguement ce qui se passe. Pour se donner du courage, Hélène Riversdale se félicite tout haut de ce progrès devant son mari. Mais celui-ci l'écoute avec impatience.

« Du progrès? Je ne vois pas ce que vous voulez dire? Sa voix est plus douce? Je n'avais jamais remarqué qu'elle fût trop rude; — et en même temps, sa voix à lui grossissait. — Sottise! sottise! »

Depuis longtemps sa femme ne l'avait pas vu si en colère. Elle aussi, d'ailleurs, la pauvre mère, tremblait pour cette enfant qui, chaque jour, devenait plus belle, plus douce, plus parfaitement aimable. Parfois le squire était presque bourru avec Marie elle-même, et d'une manière si nouvelle et pour de si étranges raisons! Il remarquait, un jour de Carême, qu'à table elle

n'avait pas pris de *pudding*. Au salon, il ne la voyait plus se mettre à l'aise pour flâner dans un fauteuil confortable. Il devenait plus irritable, à chaque preuve nouvelle de cet esprit d'abnégation. On ne pouvait plus savoir ce qui lui allait ou ne lui allait pas. Si sa figure rayonnait à la perspective d'une journée de chasse, c'était presque la même joie quand elle rendait quelque service à sa mère.

Puis, elle priait tant ! Jadis son père avait dû souvent lui rappeler quelque dévotion qu'elle avait oubliée ou la gronder doucement d'être arrivée en retard à la messe. Maintenant elle n'oubliait plus les prières et, le matin même, elle n'était jamais en retard.

Deux ou trois fois, quand la jeune fille aurait dû être couchée, le squire avait attendu dans le froid corridor pour se convaincre que ses craintes étaient fondées et qu'elle restait à prier à la chapelle. Il rentrait chez lui et attendait pour écouter le gentil bruit des pas légers de l'enfant regagnant sa chambre dans l'obscurité. Toutes les fois qu'il allait au salon, il lui fallait rencontrer le portrait flamand de cette arrière, arrière-grand'tante, qui avait vécu et était morte dans un couvent d'outre-mer. M. Riversdale détestait ce portrait. Un jour, à l'étonnement de sa femme, il ordonna de le suspendre dans une des chambres de réserve. Jamais le squire n'avait donné d'ordres à la femme de chambre. C'était tout à fait *unconstitutional*, mais la maîtresse de maison ne demanda pas d'explications et ne sembla pas s'être aperçue de la disparition du tableau.

Un autre jour, le squire est allé seul se promener dans le parc. Un jeune homme le rejoint. C'est l'héritier d'une noble famille alliée aux Riversdale. Lui aussi, il a remarqué avec peine le chan-

gement de Marie. Il demande si la jeune fille a consenti à aller à un grand bal qui doit se donner dans un château voisin.

Elle n'y tient pas, dit le squire, et, détournant la tête, il se met à siffler. Charles s'arrêta court et laissa le cheval de son oncle prendre un peu d'avance. Il regardait le vieillard, et était frappé de le trouver vieilli et voûté depuis quelques jours.

Ils marchent ainsi en silence. A la maison, le squire s'excuse :

« Je me repliais sur moi, essayant de ne pas voir *où allaient les choses*, pardon d'avoir été si peu aimable.

— Je n'avais jamais eu d'espoir », dit Charles, en détournant sa figure d'enfant pour cacher ses larmes ; mais le squire ne lui dit pas — et sûrement ne se serait pas bien expliqué à lui-même — pourquoi la compagnie de ce grand et beau jeune homme avait été ce jour-là si dure pour lui.

Et maintenant pourquoi tarder plus longtemps à révéler le secret douloureux que tout le monde devine à Skipton et dont pourtant personne encore n'a parlé. La prière du soir est dite. Lady Riversdale est montée chez elle. Marie et son père, comme toujours, sont au salon, lui dans son grand fauteuil, elle sur un tabouret, s'appuyant d'une main au bras du fauteuil. Long silence où « chacun a une conscience intense de la présence de l'autre ».

Enfin M. Riversdale mit sa main tremblante sur la main de Marie et d'une voix presque bourrue : « Quel

caprice, dit-il ; pourquoi ne veux-tu pas aller au bal ? »

La voix de Marie ne tremblait plus : « Père, parce que je veux être sœur de charité. »

Il y eut un brusque silence. M. Riversdale retira sa main et se cacha le visage. Ni un mot, ni un geste. Marie se glissa à genoux près de lui :

« Père, père, criait-elle, regardez-moi, embrassez-moi, cher père, aidez-moi ! » Et inclinant la tête sur la poitrine du vieillard, elle pleura librement.

« Tu veux nous quitter ! dit-il lentement et en restant immobile. Es-tu sûre d'avoir la vocation ?... Georges est parti. C'est toi, maintenant.

— Oh ! non, non, père, je n'en peux plus ; si vous saviez quelle souffrance cela a été ! »

Il répéta « cela a été », et laissant retomber ses mains, il la regarda.

« Oui, c'était de vous quitter, de quitter ma mère qui me rendait cela si dur. J'ai été mauvaise et j'ai essayé de ne pas voir. J'avais toujours espéré que s'Il m'appelait, je lui dirais : *Rabboni*. Je ne l'ai pas fait, — et ce jeune visage se contracta dans une souffrance plus dure que tout à l'heure lorsque les larmes coulaient en abondance ; — mais, quand même, Il est si bon, Il me recevra !... »

Ses mains étaient jointes, sa tête se rejeta en arrière, et son regard alla de son père au crucifix suspendu au-dessus d'elle.

« Si vous me permettez d'être sœur de charité... » Elle s'arrêta et sa figure brillait d'une si étrange lumière.

Alors, il comprit que la grâce avait frappé à coup sûr. Il fixa le beau visage et pensa que jamais son enfant ne lui avait paru plus belle. L'étrange souffrance qui nous prend en face du surnaturel l'étreignait, un sentiment de sauvage révolte, de désolation

terrible. Il semblait presque disposé à la repousser elle aussi. Etait-ce son enfant, cette bonté cruelle, cet égoïste désintéressement ?

Il se recula, L'éclat qui illuminait la jeune fille tomba soudain. Elle le regardait d'un long regard épouvanté, comme autrefois quand petite enfant elle tremblait devant lui. Il se sentit cruel. Pourquoi ajouter à la souffrance de l'enfant et rendre son sacrifice plus dur?... Plus dur ! Ah ! plût à Dieu qu'il pût le rendre impossible... Oh ! cette vie de privations, d'immolation pour sa petite Marie !... Est-ce qu'on savait si elle aurait la santé suffisante, si sa vocation... Qui on ? qui était coupable ? Ce n'était pas elle, bien sûr. Oh ! non ; le coupable, c'était celui qui l'avait appelée... Il baissa la tête. Marie était debout, maintenant, l'embrassant, le caressant : elle l'entourait de ses bras. Lui aussi pleurait et elle put l'entendre murmurer à son oreille cette seule parole : *Rabboni*.

VII

Comme plusieurs l'auront péniblement remarqué, il manque quelqu'un à cette scène. La mère de Marie n'est pas là. Pourquoi? Oh, la cause en est lointaine. Voici longtemps qu'elle a laissé sa fille et son mari prendre l'habitude de se passer d'elle et de ne pas la mêler à leurs paisibles causeries de tous les soirs. Très tendre, elle n'a pourtant pas su se donner davantage, se rendre nécessaire à force d'intelligente et confiante tendresse. Pourtant elle est vraiment bonne. Nous avons été sévère tantôt pour la châtelaine et, en finissant le

volume, nous éprouvons, avec Mme Ward, le besoin de rendre plus de justice à celle qui a élevé Marie Riversdale et qui ne reculera pas non plus devant le sacrifice de son enfant.

Le roman s'achève au milieu de catastrophes épouvantables. C'est la veille du jour fixé par lord Bellasis pour la cérémonie dn mariage. Au moment où Marie vient dire adieu à Madge, une autre héroïne du roman se suicide[1]. Hilda affolée revient en toute hâte chez sa mère. Mark Fieldes renonce à épouser Hilda qu'il avait crue riche et qui ne l'est pas. Madge et Marie se désolent et prient ensemble, et Marmaduke, accablé par les péripéties de cette journée, ne sait que devenir. Seule, au milieu du branle-bas, digne, patiente et grave, Hélène Riversdale reste dans la paix. Marmaduke court chez elle et est soudain calmé lui-même à la vue de la noble femme qui continue paisiblement son travail.

Cette paisible et monotone couture suggérait au jeune homme l'idée d'une longue habitude de travail, de devoir et de patience. Il avait fallu cette longue éducation par la patience pour rendre cette mère capable du suprême sacrifice. Car il y avait de l'héroïsme à donner ainsi son enfant à Dieu, et cet héroïsme n'aurait pu germer d'un sol maigre et vulgaire.

C'est dans de pareils moments que se révèle le fond du cœur. Or, Hélène Riversdale, qui a été

1. Je n'ai rien dit de cette héroïne. C'est pourtant un des caractères les mieux étudiés du livre. Elle représente, en face de la chrétienne fervente, Marie, et de la chrétienne frivole, Madge, l'âme livrée à sa naturelle faiblesse et stérilisant les plus beaux dons.

sévère, injuste même pour Madge, Hélène qui nous a le plus choqués souvent par l'étroitesse de ses jugements, ne trouve maintenant que des paroles d'indulgence pour la jeune veuve.

Elle a la foi, je vous assure qu'elle n'aurait jamais consenti au scandale d'une telle union.

C'est encore Hélène qui, la première, fait entendre une parole d'espérance chrétienne sur la pauvre suicidée « à qui on n'avait presque jamais parlé de Dieu », et qui, peut-être, aura encore eu le moyen de trouver miséricorde.

N'est-ce pas là une impression de vérité et de justice ? Quand on a vu de près les égoïsmes mondains et l'atroce vulgarité que cachent des dehors brillants, on est confus et humilié d'avoir été sévère et dédaigneux pour les âmes solides et monotones dont quelques légers ridicules n'altèrent pas la vraie grandeur. On ressent, en les retrouvant, comme une impression libératrice. Et, malgré cette sécheresse un peu froide, malgré bien d'autres humaines misères, on rend un hommage presque cordial à la résistante beauté de leur vertu.

Marmaduke éprouva près de sa tante un soudain relèvement. Rien ne l'avait encore réconforté comme cela. C'était le sentiment qui nous envahit parfois en présence de ces personnes qui, avec des défauts très désagréables, en somme n'ont jamais cessé délibérément de vivre par conscience et par devoir.

VIII

Tout à la fin du livre de Mme Ward paraît une bonne et rassérénante figure. C'est le Père de l'Oratoire de Londres qui entend la confession de Madge, vieil ouvrier toujours au poste et qui, en attendant ou même en écoutant les fidèles, travaille à faire des chapelets. En lui se concrète l'idée fondamentale que j'aurai voulu dégager de ce roman, et l'aimable vieillard me semble un clair symbole de notre Eglise catholique dans l'attitude qu'elle garde en face de la prose et de la poésie du cœur humain.

Le vieillard soutenait avec conviction que, chaque année de sa vie, il avait, dans ce confessionnal, appris à mieux juger la nature humaine et à la trouver plus belle.

Très humain avec Madge pécheresse et désolée, il ne l'est pas moins avec la jeune fille qui va partir pour le noviciat.

Marie était une des héroïnes qui remplissaient son cœur très humble de tendre et de reconnaissante surprise.

A la pensée de ce sacrifice,

il poussa un léger soupir qu'il se reprocha bien vite. Une figure passait devant son imagination, figure souvent déjà contemplée : jeune sœur de charité,

vêtue d'une robe bleue de paysanne... la figure inclinée comme sous l'accablement d'une fatigue habituelle, la blanche cornette sur la tête et les cheveux d'or sacrifiés pour toujours.

Et il se rappelait qu'en toute vraisemblance ce grand sentiment de joie, ce flot de bonheur mystique serait interrompu souvent. Dieu réalise ses projets de différentes manières et il envoie même aux plus purs de ses enfants des heures de ténèbres... Le Père savait si bien ce qui attendait Marie dans sa nouvelle existence : épreuves venues des supérieures, inévitables différences de condition entre elle et ses compagnes, besoin de revoir les visages tant aimés et la chère maison... Pourtant le soupir ne fut pas profond, et une joie grave s'éleva dans le cœur de ce brave soldat de la croix, vieilli et enraciné dans la paix de Dieu et saluant la jeune novice qui allait, au danger sans doute, mais à la gloire aussi...

N'est-ce pas tout à fait juste, tout à fait bon et tout à fait beau ? et quelle trouvaille que cette idée de faire entrevoir — même au sein de la vie héroïque — un peu de prose, recouverte soudain et comme noyée par un flot de divine poésie !

« Vous êtes bien dur ? » demande Candide à son maître, — et le philosophe répond avec amertume : « C'est que j'ai vécu. » Est-ce la juste réponse ? et à ceux qui demandent pourquoi l'Eglise a les mains pleine d'indulgence, de miséricorde et de pardon, ne pourrait-on pas dire avec une vérité plus humaine : « C'est qu'elle a vécu ; c'est qu'elle vivra » ?

ÉPILOGUE

CHRISTUS VIVIT

La première et la dernière page du livre imposant qu'on vient de consacrer à résumer le travail de notre siècle[1], évoquent la pensée d'une courte poésie parnassienne qui mériterait, je crois, de

1. *Un Siècle. Mouvement du monde de* 1800 *à* 1900. Paris, Goupil, 3 vol. On connaît la pensée généreuse d'où est né ce livre. « Retracer en leurs grandes lignes les progrès et les conquêtes dont peut se glorifier le XIXe siècle finissant; déterminer l'aloi de ces conquêtes, la valeur de ces progrès, ce qu'il y a de durable et d'éphémère dans les mouvements d'idées auxquels ce siècle a dû son originalité : préciser les étapes qu'a parcourues l'esprit humain dans les domaines de la politique, de la science, de la littérature, de la sociologie; rendre hommage à ce vaste labeur et, tout ensemble, en mesurer la portée; indiquer enfin l'orientation contemporaine des idées et des faits, et prévoir, dans les limites du possible, les progrès et les conquêtes de demain; mettre en relief, d'autre part, en face des œuvres de l'initiative humaine, les développements de l'idée religieuse, l'expansion du catholicisme à travers le monde, le surcroît de précision auquel est parvenue la foi catholique, grâce à des définitions dogmatiques nouvelles, le large et magnifique rayonnement de la charité chrétienne; montrer ainsi par ces travaux juxtaposés comment, à travers le XIXe siècle, la collaboration de l'homme et de Dieu, fondement de la civilisation chrétienne, s'est perpétuée dans l'histoire du monde. »

Vraiment les initiateurs de cette œuvre ne pouvaient dessiner un plus vaste programme ni ouvrir de plus solennelles perspectives. Ecrivains et savants se sont partagé l'immense besogne, et, souples autant que puissants, ont concentré chacun, dans les vingt ou trente pages d'un chapitre, une très abondante et précieuse substance. Je ne m'occupe ici que du troisième volume où est étudié le mouvement religieux du siècle.

n'être pas oubliée. L'idée n'en est pas plus neuve que les autres lieux communs de cette époque, mais la fable ne manque pas d'une certaine grandeur triste et le symbole que revêt ce pauvre blasphème est ingénieux. Le poète représente Julien l'Apostat, marchant un soir avec ses capitaines et apercevant sur le bord du chemin, au fond des brumes, un temple isolé. L'empereur laisse là son escorte, se dirige vers le temple, passe le seuil croulant et pensif, la tête basse, s'avance au long des murs glacés. Par les crevasses du toit, la lune éclairait cette scène de ruine et d'abandon.

Parfois dans le silence, éclatait un bruit d'aile.
On entendait, au loin, comme un frisson courir ;
Et, sur les grands vaincus, penchant son front fidèle,
Phœbé, froide comme eux, les regardait mourir...

Et comme il restait là, perdu dans ses pensées,
Des profondeurs du temple il vit se détacher
Avec un bruit confus de plaintes cadencées.
Une lueur tremblante et qui semblait marcher.

Cela se rapprochait et sonnait sur les dalles.
C'était un grand vieillard qui pleurait en chemin,
Courbé, maigre, en haillons, et traînant ses sandales,
Une tiare au front, une lampe à la main.

Il cachait sous sa robe une blanche colombe :
Dernier prêtre des dieux il apportait encor
Sur le dernier autel la dernière hécatombe...
Et l'empereur pleura — car son rêve était mort.

Le poète pleure aussi, mais il se reprend vite pour acclamer la prochaine revanche des « grands

vaincus ». Ce Jésus, qui du haut de son paradis bleu sourit à la défaite des anciens dieux, ne triomphera pas toujours. Le poète le lui annonce :

Tu connaîtras aussi, ployé sous l'anathème,
La désaffection des peuples et des rois,
Si pauvre et si perdu que tu n'auras plus même,
Pour t'y coucher en paix, la largeur de ta croix!

Ton dernier temple, ô Christ, est froid comme une [tombe,
Ta porte n'ouvre plus sur le vaste avenir;
Voilà que le jour baisse et qu'on entend venir
Le vieux prêtre courbé qui porte une colombe[1] !

Non, ce n'est pas encore cela. Je vois bien venir à lui deux prêtres courbés, mais ils ne portent pas la dernière colombe. Leurs mains tremblantes lui offrent, avec ces beaux volumes, l'histoire, les regrets du siècle qui s'achève, la prière, les hésitations, les longs espoirs de celui qui commence.

On ne verra pas sans émotion, sur le frontispice, l'écriture ferme et le paraphe énergique du pontife nonagénaire saluant le roi éternel des siècles, et on ne se défendra pas d'une invincible confiance, quand on aura lu les nobles pages où le cardinal de Paris convie toutes les nations de la terre à l'unité dans le Christ. Rien non plus, chez les autres collaborateurs, ne rappelle l'attitude de l'empereur pleurant la mort de son rêve. Croyants ou bien près de l'être, ils affirment tous, au moins par leur présence à pareille place, que

1. Louis Bouilhet, *Dernières Chansons.*

l'Eglise est toujours vivante et qu'elle reste, après sept ans d'apparentes défaites, la plus grande force morale d'ici-bas.

*
* *

L'Eglise occupe le tableau central de ce vaste triptyque. Elle nous y est montrée rayonnante de vie et incarnant magnifiquement l'idée religieuse, à la fin d'un siècle qui s'est tant occupé de religion. Plus puissante que jamais, elle tend une main généreuse aux Eglises séparées, qui s'émiettent loin d'elle et qui achètent leur vaine autonomie au prix de lamentables sacrifices. Chaque jour elle recule ses frontières, « marche, progresse, s'insinue, combat, pousse sa pointe hardie vers toutes les plages de l'univers ». Enfin elle continue son lent travail de développement dogmatique, en même temps que sa charité se trouve, comme sans effort, à la hauteur de toutes les nouvelles façons de souffrir.

Voilà certes un beau spectacle, et que l'on voudrait admirer et louer à loisir. Mais plutôt que de parler en détail de chaque chapitre, il vaut mieux semble-t-il, se laisser aller aux idées que suggère cette lecture féconde. D'ailleurs, tous ceux qui s'intéressent au mouvement religieux du siècle voudront éprouver eux-mêmes la joie et le profit qu'il y a à vivre ainsi pendant quelques jours dans l'intimité de ces hommes de science, de cœur et de foi. On connaît déjà chacun des écri-

vains qui ont collaboré à cette œuvre ; mais c'est un plaisir plus rare de les rencontrer en groupe sur le même chemin, de les entendre tour à tour, de reconnaître la généreuse empreinte de Lacordaire dans les paroles du R. P. Sertillanges, et de savourer la belle sérénité et la forte doctrine du chapitre sur les *religions*, de se sentir pris d'une fièvre d'idées quand disserte M. Fonsegrive, et de ralentir insensiblement le pas pour ne rien perdre de l'éloquence académique de M. d'Haussonville ; puis, quand tous ont parlé, et si bien parlé, de se recueillir, dans une vénération profonde, pour écouter les solennelles et réconfortantes paroles du cardinal de Paris.

Certes, ici plus encore que dans les deux premiers volumes, la substance de chaque chapitre se résume en ces deux courtes paroles qui importent plus que tout : *Christus vivit*. Le Christ n'est-il pas, en effet, le centre de cette vie doctrinale, charitable et conquérante de l'Eglise? Hiérarchie, formules dogmatiques, institutions d'apostolat ou de bienfaisance : que tout cela nous toucherait peu, si nous ne devinions, sous ces multiples apparences, l'épanouissement d'un même principe de vie? Tout, en effet, se ramène à lui, et la vie profonde de l'Eglise n'est pas autre chose que la présence agissante du Christ au milieu des âmes, que le constant travail de cette sève divine dans les esprits et dans les cœurs.

Or, cette présence et ce travail, au lieu de nous borner à les étudier dans leurs conséquences extérieures, pourquoi n'essaierions-nous pas de

les contempler directement et en eux-mêmes, d'en suivre au cours de ce siècle, dans les âmes chrétiennes, le progrès ou la décadence? Il est surprenant que notre curiosité se résigne à ne point explorer cette terre vierge. Connaît-on au monde un problème plus passionnant que celui-là? Catéchismes et sermons répètent que Dieu vit en nous. Ne serait-ce pas là simplement une pieuse métaphore, et peut-on savoir quelle somme de réalité répond à ces mots étranges : « Dieu vit en nous ; nous sommes greffés sur le Christ »? Si cela est sérieusement vrai, je dois pouvoir observer de près, dans chaque âme chrétienne, les prodiges de cette vie.

On me rappelle en un chapitre, qui est d'ailleurs de tout premier ordre, comment l'Eglise universelle s'est réunie en un grand concile où elle a dressé des formulaires d'une inépuisable richesse et d'une admirable précision. Rien de mieux; mais enfin ces formules, si elles sont venues de Dieu, ont dû nourrir les âmes, non pas en général, mais en particulier chacune de celles à qui ce message est parvenu. Qu'on me montre donc, à côté de l'histoire du développement doctrinal de ce siècle, un mouvement parallèle, dans la vie intérieure, la dévotion et la ferveur des fidèles. Et de même en reconnaissant la main divine dans cette expansion de nos frontières, je voudrais savoir ce que ces conquêtes ont ajouté à la vie surnaturelle du monde, comment le Christ règne dans ces peuples nouveaux, et ce qu'il garde de son empire au milieu de nous.

On était peut-être en droit d'attendre de ce beau livre un commencement de réponse à ces questions. La psychologie religieuse ne fait que de naître. L'occasion était favorable d'encourager ses premiers pas, de délimiter son immense programme, et de lui donner les conseils dont elle aura besoin dans son aventureuse carrière. Cela rentrait tout à fait, semble-t-il, dans le plan grandiose de cet ouvrage où l'on se proposait de résumer le travail des cent dernières années, et de pressentir l'œuvre future du siècle nouveau. On aura pensé sans doute qu'un pareil sujet aurait absorbé tout un volume, et on a laissé le terrain libre aux historiens de l'avenir.

Il y a bien, dans cette troisième série, un chapitre du plus vif intérêt sur la *vie intime de l'Eglise*. Semence généreuse, lancée à profusion par une main qu'on voudrait moins libérale, ces pages abondent en vues neuves, hardies et fécondes. Mais l'auteur, mécontent de ce mot même de *vie intime* qui lui paraît un peu *singulier*, néglige le sens le plus simple que ce mot offre d'abord à l'esprit, pour l'expliquer magistralement dans son acception la plus profonde. Pour lui, la « vie intime de l'être raisonnable, c'est ce pourquoi il s'estime fait, c'est le but qu'il poursuit, le mobile intérieur qui le pousse à l'action ». De là découle logiquement une thèse sur l'idéal unique de l'Eglise. Avant tout et plus que tout, elle est « collaboratrice de la Rédemption », « elle veut sauver des âmes ».

Rien peut-être n'était plus nécessaire que d'insis-

ter avec cette force éloquente sur une pareille leçon. Beaucoup d'apologistes sont, en effet, tentés « de ne voir dans l'Eglise qu'une institution humaine avec quelque but humanitaire ». On croit trop que le principal a été dit, quand on a parlé de la portée sociale de l'Evangile, et quand on a montré le vol des cornettes blanches dans une salle d'hôpital. « L'Eglise est avant tout une école de sainteté. » Là est sa raison d'être, et ce qu'il y a de vraiment central en elle, c'est l'« action mystique du Christ ».

Ces principes ne font que rendre notre curiosité plus vive. Pour nous, la « vie intime de l'Eglise », c'est sans doute le but où elle tend; mais c'est, en un sens plus concret, la manière dont, à tel ou tel moment de son histoire, elle marche à ce but et réalise son éternel idéal. Sa vie intime, c'est le détail quotidien, anecdotique même de cette action mystique du Christ en chacun de nous ; car enfin l'Eglise aujourd'hui, c'est nous. On voudrait savoir de quelle façon Dieu est là, à quels signes on peut reconnaître sa présence, comment son influence se modifie selon les milieux qu'elle traverse ; on voudrait une histoire de la prière, des relations entre Dieu et les âmes, et de toutes les manifestations du sentiment religieux.

En terminant ces pages nerveuses, Mgr Touchet se pose une question redoutable :

L'Eglise qui prêche et prie ainsi, a-t-elle prêché dans le désert et prié en vain?

Sa vie intime a-t-elle été féconde ou non?

Je répondrai hardiment, au risque d'étonner les pessimistes : Nous avons lieu d'être contents de notre bilan de fin de siècle. Depuis 1850, notamment, notre action de salut est en progrès constant.

Les habitudinaires, pratiquants de la routine et du respect humain, nous échappent. Les pratiquants de la conviction et du ferme courage se multiplient. L'irréligion est plus haineuse ; la foi est plus agissante.

« Notre action de salut est en progrès constant », « la foi est plus agissante », en d'autres termes, le Christ règne plus que jamais dans les âmes : voilà, en trois lignes, le chapitre que j'attendais. *Christus vivit.* Ce témoignage signé par une telle plume est déjà un triomphe. Pourquoi n'a-t-on pas essayé de formuler les preuves sur lesquelles il est appuyé ? Bien peu l'eussent fait avec autant d'autorité que l'évêque d'Orléans, et avec une intelligence plus sympathique des hommes et des idées de notre temps.

*
* *

Christus vivit. Est-ce bien sûr ? En soi cette survivance du Christ dans les âmes est quelque chose de si merveilleux, qu'il faudrait une double évidence pour nous amener à le croire. *Mihi vivere Christus est.* Ces mots nous étonneraient fort, si un long usage n'en avait peu à peu, pour le plus grand nombre de ceux qui les lisent, atténué la valeur étrange et presque effacé le sens. Qu'on

essaie, en effet, de réaliser le contenu de cette phrase mystérieuse ; puis, que, regardant autour de soi, on se demande combien de chrétiens peuvent la redire sans psittacisme ou sans mensonge. Dans le cercle même, si étroit pourtant, des fidèles pratiquants, le Christ est-il vraiment le centre, le cœur, la passion de toute la vie? Est-il une personne qui compte, qui ait sa place à elle, un ami dont on ait besoin de sentir la présence, d'entendre la voix, de serrer la main, un conquérant dont on tâche d'agrandir l'empire et dont on se dispute les faveurs? On voudrait avoir le droit de faire le tour des âmes chrétiennes et de les mettre, une à une, en face de la question décisive posée par Jésus : « *Vos autem, quem me esse dicitis?* Vous, que pensez-vous de moi ; qui suis-je pour vous? »

La question est facile à comprendre, et nous ne manquons pas de points de comparaison qui nous aident à en mesurer l'étendue. Nous savons, en effet, jusqu'où peut aller le dévouement de l'homme à l'homme, le don absolu de soi que l'on offre spontanément à quelqu'un, ami, maître ou héros, sans autre attrait que le plaisir même de se donner tout entier. On se rappelle, par exemple, la fascination exercée par Origène sur ses disciples, et, dans une tout autre sphère, comment, aux premiers jours de la Restauration, les vieux soldats de Napoléon versaient religieusement dans leurs verres les cendres du drapeau proscrit. Il y a mieux encore : il arrive souvent qu'un pareil culte s'adresse à un homme qu'on n'a jamais vu et que,

vraisemblablement, on ne rencontrera jamais. L'auteur des *Rois en exil* n'a pas forcé la note en décrivant la passion monarchique des Méraut. Ceux qui n'ont pas été élevés dans cette atmosphère ne soupçonnent pas ce qu'était la personne du comte de Chambord pour bien des familles, qui n'avaient aucun avantage personnel à attendre de son retour. On vivait littéralement de sa pensée, de ses paroles, de son image, partout présente. On n'admettait pas que le roi pût mourir avant d'avoir régné; et quand, forcé par l'évidence, on dut cesser de regarder vers cette maison de l'exil dont le nom barbare était devenu familier, beaucoup purent dire, sans ombre d'emphase, que leur propre existence était ruinée pour toujours.

La question est de savoir si, au cours du siècle, le Christ a tenu une pareille place, rencontré de pareilles sympathies et exercé une égale fascination[1]. A-t-il été pour beaucoup ce qu'Origène était pour Grégoire le Thaumaturge, et le comte de Chambord pour les fidèles du drapeau blanc? On me pardonnera la bizarrerie de ces rapprochements et la forme brutale qu'ils donnent au problème; car, dans un sujet de cette importance, il

1. Je dois noter ici les remarques que la lecture de ces pages a inspirées à un écrivain anglais dont je mets à très haut prix l'inspiration religieuse, très vivante et très généreuse. « Nous ignorons souvent (écrit M. M. Peter dans *le Month* de septembre 1900), les profondeurs de notre propre amour; et ceux que nous aimons ne les soupçonnent pas non plus et c'est une des tragédies de la vie. Il faut que la séparation nous fasse voir clair dans nos cœurs. Notre amour pour le Christ ne serait-il pas soumis à une pareille loi? » — Je crois aussi que l'*inconscient* est une des clefs du problème : mais, ici plus qu'ailleurs, n'est-il pas douloureux d'avoir à recourir à l'inconscient.

faut à tout prix sortir du vague et nous enfoncer dans le concret. Voici du reste, pour nous couvrir, l'exemple d'un homme qui a passé sa vie à lutter contre la tyrannie de l'abstraction. Dans son beau sermon sur l'attente du Christ, *Waiting for Christ*, Newman définit ainsi le sentiment qui, dans une âme chrétienne, doit tout absorber.

Ceux-là, dit-il, guettent la venue du Christ, qui ont pour lui une dévotion tendre et inquiète, qui se nourrissent de sa pensée, sont suspendus à ses lèvres et vivent dans son sourire. Avides de ses éloges, prompts à deviner ses intentions, jaloux de son honneur, ils le voient en toutes choses, l'attendent dans tous les événements. Parmi les soucis, les intérêts, les occupations de cette vie, la brusque annonce de sa venue prochaine leur apporterait, non une surprise déconcertante, mais une joie profonde... Voulez-vous plus de précision dans le tableau que je vous suggère de ces relations affectueuses ? Eh bien donc, savez-vous le sentiment de celui qui attend un ami, la visite d'un ami qui tarde à venir ? Savez-vous ce que c'est que d'être dans une société importune ou pénible, de désirer que le temps passe vite, que l'heure sonne qui vous délivrera de ces ennuyeux ? Savez-vous ce que c'est que d'être dans l'angoisse en face de quelque chose qui peut-être arrivera ? en suspens sur un événement important : tout ce qui vous le rappelle vous met en fièvre, et c'est la première pensée que vous ayez en vous levant le matin ? Ou encore, savez-vous ce que c'est que d'avoir des amis dans un pays éloigné, d'attendre de leurs nouvelles, de vous demander chaque jour ce qu'ils deviennent, s'ils vont bien ? Ou, d'un autre côté, savez-vous ce que c'est que d'être vous-même seul

dans un pays étranger ? Personne pour parler avec vous, pour sympathiser avec vous ; le mal de la maison vous prend, l'absence de lettres vous accable, et vous vous demandez avec tristesse si vous retournerez jamais au pays. Ou, enfin, savez-vous ce que c'est que de vivre d'affection, de tendresse pour un ami qui est près de vous ? Vos yeux devinent les siens, vous lisez son âme, le moindre changement dans son attitude a un sens pour vous, vous prévenez ses besoins, sa tristesse vous rend triste, et toutes ses émotions ont en vous un écho troublant ; vous êtes inquiet tant que vous ne pouvez le comprendre, heureux et reposé dès que vous avez éclairci le mystère.

Cet état d'âme, quand Notre-Seigneur en est l'objet, est, à première vue, invraisemblable aux yeux du monde et au-dessus des forces de la nature. Et cependant il se trouve réalisé si ordinairement dans l'Eglise de tous les âges, qu'il est devenu un signe de l'invisible présence de Dieu et une sorte de critérium de la divinité de notre religion [1].

Voilà, dans le détail, dans la réalité simple et humaine, ce que doit être la vie intime de l'Eglise ; et l'enquête que je regrette de n'avoir pas trouvée dans le *Livre d'un siècle* aurait prouvé, j'espère, que notre temps n'a été dépassé par aucun autre dans cet attachement simple et fort à la personne de Jésus.

Pourquoi ne pas reconnaître qu'au premier abord l'issue d'une pareille enquête paraît au moins douteuse ? Le Christ est bien loin de ce qui attire et retient la foule, et même ses fidèles officiels ne

1. Newman, *Sermons preached on various occasions.*

semblent pas le mêler, d'une façon bien intime, à leur vie de tous les jours. Des livres entiers sont écrits par des chrétiens, et parfois sur des questions religieuses, sans que son nom soit prononcé ; et loin d'être un livre populaire, l'Evangile est moins familier à la plupart que plusieurs ouvrages de dévotion. L'idée qu'a de Notre-Seigneur le plus grand nombre est bien vague et irréelle, et rien dans le pâle souvenir que nous gardons de lui ne rappelle l'empreinte ineffaçable, vive et brûlante, dont certaines personnes ont marqué notre cœur ou notre esprit. Qu'on relise lentement et, si l'on peut, en se refusant à l'enthousiasme, la page merveilleuse où Lacordaire salue la tombe de Jésus gardée par l'amour. Est-ce que tout cela n'est pas trop beau pour être vrai ? est-ce qu'on peut le méditer sans malaise au milieu de l'immense foule indifférente ; le déclamer sans ironie dans une église, en avertissant les fidèles que l'orateur a voulu parler pour eux et traduire leurs propres sentiments ? Sans être pessimiste, un observateur superficiel n'aurait pas de peine à donner à ces difficultés une forme plus saisissante encore et plus douloureuse. Mais le royaume du Christ n'est pas à la surface des âmes, et quand l'historien du sentiment religieux au XIXe siècle aura expliqué cette apparence d'insouciance et d'oubli, quand il se sera longtemps penché pour entendre le secret des cœurs, il arrivera sans doute lui aussi à constater, avec le curé d'Ars, que personne au monde n'est aimé, même de nos jours, comme Jésus-Christ.

*
* *

Dans un article paru il y a quelques années, Edouard Caird protestait contre l'illusion de ceux qui, sous prétexte de retrouver le Christ historique, pensent devoir et pouvoir faire abstraction de la tradition des siècles et s'isoler des habitudes d'esprit de leur temps[1]. Sans doute, rien n'est séduisant comme le rêve de retrouver l'âme d'un pêcheur de Galilée, de s'affranchir des exigences et des lassitudes de la spéculation, et de « se baigner dans la fraîche lumière du matin de la foi ». Mais, que nous le voulions ou non, nous apporterons fatalement à ce travail le souvenir des difficultés et des idées que nous devons à notre évolution personnelle, au patrimoine légué par les docteurs du passé et aux influences de l'air ambiant. La figure du Christ n'est pas figée dans une attitude hiératique comme les saints des iconostases. Chaque siècle, tirant du trésor ancien de nouvelles richesses, aborde Jésus avec des préoccupations nouvelles et lui confie des besoins ou des doutes que les âges précédents n'ont pas soupçonnés. Ainsi, bien qu'immuable en soi et parfaite dès sa première apparition sur la scène du monde[2], la divine image reçoit chaque jour plus

1. *New World*, mars 1897.
2. Caird insinue trop nettement qu'en ce faisant, nous enrichissons à proprement parler le Christ, que nous complétons et dépassons sa pensée. Sans rien concéder à cette doctrine, peu compatible avec la divinité de Jésus, nous pouvons, je crois, retenir ce qu'il y a d'essentiel et de fécond dans la théorie du savant professeur.

de lumière. Saint Bernard a contemplé en elle plus de beautés que saint Augustin, et le grand manichéen converti lisait sans doute dans l'Evangile de Madeleine des profondeurs que la bonne Priscilla ne songeait guère à y découvrir. Ainsi le naïf dominicain qui peignait aux pieds de Jésus les moines ses frères, était plus près de la vérité que le voyageur contemporain qui, pour représenter l'Evangile, est allé photographier l'immobile Orient. Notre Christ est vivant. L'idée que nous nous faisons de lui se développe et s'achève sans cesse, et c'est le plus beau résultat du long travail des siècles que de nous permettre, sinon de l'aimer davantage, du moins de l'approcher et de le connaître de plus près.

Il y aurait donc intérêt à savoir quelle idée le XIXe siècle s'est faite du Christ, et à suivre, étape par étape, son influence grandissante. Comme ligne de partage de travail, on pourrait prendre, en France, les années de Louis-Philippe, où Lacordaire eut la hardiesse de prononcer pour la première fois, dans la cathédrale de Paris, le nom de Jésus.

On sent, en relisant cette page, que le grand orateur a volontairement retardé cette explosion de sa foi. Quelques années plus tôt, elle eût été mal comprise et hors de saison. C'est que la France avait désappris depuis longtemps le nom de Jésus, et les catholiques eux-mêmes avaient reçu quelque chose du triste héritage des déistes, comme on le démontrerait sans peine en parcourant la littérature religieuse, la vie et les lettres des plus saints personnages de ce temps-là.

Il faut venir à nos dernières années pour mesurer le chemin parcouru, dans l'imagination et l'intelligence, par l'idée du Christ. Amis ou ennemis, personne ne se tait sur son compte. Il est partout, à l'église et à la Sorbonne, au théâtre et dans les salons. On peut ne pas croire en sa divinité, il n'est plus permis d'ignorer sa personne ni de se désintéresser des problèmes que son nom résume ; et, dans une petite salle du Luxembourg on suspendait récemment un tableau devant lequel les esprits sincères se recueillent, se demandant si ce Christ, aux habits d'ouvrier, n'a pas le mot de l'énigme que le XIXe siècle lègue en tremblant à son successeur.

Ce progrès serait, après tout, peu de chose, si, dans le monde des âmes religieuses, l'amour personnel du Christ n'avait pas grandi. Drames et tableaux ne valent pas à ses yeux la confession ardente d'un cœur qui se donne à lui. Malheureusement les matériaux de cette étude passionnante sont loin d'être réunis encore, l'histoire psychologique de la dévotion au Christ n'est pas même commencée, et nous sommes réduits à des constatations incomplètes et à d'insuffisantes conjectures.

*
* *

Un fait domine tous les autres et est d'une souveraine importance, soit en lui-même, soit à cause des conséquences qu'il entraîne. Jamais la per-

sonne du Christ n'a été plus étudiée, d'une manière plus directe, plus concrète, plus exacte, avec plus de curiosité et de passion. Le Dr Fairbairn, un des hommes les plus éminents de l'Angleterre religieuse contemporaine, le montre fort bien dans son grand ouvrage : *le Christ et la Théologie moderne*. A ses yeux, chaque époque a également honoré le Christ, et aucune ne peut revendiquer pour elle-même une sorte de primauté d'amour. Mais notre siècle dépasse tous les autres « dans la plénitude, l'objectivité, l'exactitude minutieuse de sa connaissance historique du Christ ». Pour nous en convaincre, il compare à ce qu'elle était il y a cinquante ans, ce qu'est aujoud'hui la bibliothèque d'un théologien.

(Autrefois), combien était petit le nombre de livres qui traitaient Jésus comme une personne historique ! Sans doute il y avait sur lui une abondante littérature : harmonies des Evangiles, signées de grands noms comme Gerson, Jansen, Chemnitz et Lightfoot, ou Bengel, ou Greswell, toutes pleines de prouesses d'exégèse ; défenses des miracles et surtout de la résurrection contre les déistes et négateurs de tout genre ; traitements poétiques de l'histoire sacrée ; œuvres d'édification ou de dévotion, nous appelant avec Kempis ou J. Taylor à l'imitation du « Grand Modèle », ou avec Bishop Hall à la « contemplation » de Jésus. Mais c'est à peine si on eût trouvé un livre essayant de concevoir et de représenter le Christ historique... Prenez-vous l'histoire de l'Eglise de Milner, elle commençait aux apôtres ; Mosheim ne consacrait à Jésus qu'un chapitre insignifiant, et Waddington ne remontait pas au-delà de soixante ans après Jésus-Christ.

Etrange spectacle et qui donne à réfléchir. Tant de spéculation autour du Christ, si peu d'ardente recherche pour retrouver son âme vivante; une telle connaissance des symboles, des liturgies, et une science si rudimentaire de ce que renferment les documents originaux sur l'histoire réelle de Jésus. Chose plus remarquable encore, les hommes qui cherchaient avec le plus d'ardeur à promouvoir une renaissance religieuse[1], ne songeaient pas à remonter plus haut que l'Eglise des Pères. Dans aucun de leurs nombreux tracts, l'idée n'est suggérée que c'est au Christ qu'il faut aller demander la pensée constitutive de sa propre Eglise. C'étaient de vrais fils de leur temps, et, pour ce temps, le sens historique, appliqué aux recherches religieuses, n'était pas encore éveillé.

Si maintenant nous regardons la bibliothèque d'un théologien d'aujourd'hui, quelle différence!

Dogmatiques et livres d'apologétique en ont presque disparu[2]. A leur place, des livres sur n'importe quelle question de critique textuelle, littéraire, historique du Nouveau Testament. Presque plus d'*Harmonies* et, à leur place, des discussions sur les sources, les relations de dépendance, la suite, l'objet, la date des Evangiles. Une profusion de Vies du Christ par des écrivains de toute école, de toute Eglise. A côté, les histoires du Nouveau Testament, dans les plus minutieux détails comme dans les grandes lignes, servent à placer la figure centrale dans une juste lumière. Des monographies sur les docteurs juifs et païens, les traditions

1. Allusion au mouvement d'Oxford.
2. Ce point particulier et quelques autres ne sont vrais qu'en dehors de l'Eglise catholique. A ce mépris simpliste des nuances, et à une certaine outrance d'idées et d'expressions, on reconnaît un ministre indépendant.

hellénique et talmudique, les sectes juives et les mœurs païennes, les premières hérésies et l'Eglise primitive; en un mot, comme dans la vision d'Ezéchiel, l'âge du Christ et des apôtres est, devant nous, ressuscité.

Fairbairn conclut par ces idées plus générales, qui ont encore plus d'importance sous la plume de ce penseur très indépendant et très informé :

Littérature, philosophie, critique, théologie, tout a contribué à nous faire retrouver le Christ historique. Le même homme, en qui la littérature a appris à reconnaître son plus auguste idéal, est devenu aux yeux du philosophe la plus haute personnalité, aux yeux du critique le suprême problème. Il est la donnée fondamentale de la théologie, et, sans lui, il n'y a pas de religion.

Les efforts de destruction les plus acharnés donnèrent naissance à la plus vigoureuse entreprise de reconstruction, et ce siècle qui, en son milieu, avait été témoin d'une désagrégation forcenée, assiste, dans ses dernières dizaines, à un travail contraire. Un sens nouveau et plus profond de la réalité préside à cette œuvre de réintégration, et la divine personne, qui s'était évaporée dans le vague des mythes, reprend une souveraine prééminence.

Mais, prise en elle-même, isolée des causes morales qui l'on inspirée et rendue plus active, et de l'influence qu'elle doit nécessairement avoir sur la vie morale, cette curiosité scientifique autour de la personne de Jésus ne suffit pas à démontrer pleinement la survivance du Fils de Dieu. C'est dans

l'intime des cœurs, dans la piété et le dévouement des fidèles qu'il faut étudier ce merveilleux phénomène, bien plus que dans les pages froides des livres savants.

Mgr d'Hulst, dans un chapitre important de la *France chrétienne*, comparant la piété de notre temps à celle des âges passés, pensait trouver chez les chrétiens du XVIIe siècle une certaine sécheresse et raideur, dont la dévotion au Sacré Cœur nous aurait guéris. Je me demande si une connaissance plus exacte des faits justifierait cette remarque. Aucun siècle n'a eu peut-être une dévotion plus intense et plus tendre au Verbe incarné que celui des Bérulle et des Condren, des Olier et des Bossuet, des Saint-Jure et des Surin. Un simple détail peu connu suffirait presque à en faire foi. Plusieurs, parmi les plus fermes chrétiens de cette époque majestueuse, avaient choisi pour occupation plus habituelle de leur prière les mystères de l'enfance de Jésus. Le contraste même est assez piquant entre la gravité solennelle de leur vie et la grâce aimable des prières et des dévotions que la vénérable Marguerite de Beaune leur avait apprises. On doit donc, semble-t-il, chercher ailleurs une différence entre leur dévotion et la nôtre. Peut-être pourrait-on dire que ceux-ci, même en priant le Dieu enfant, s'attachaient surtout à la majesté anéantie du Verbe. Nous, au contraire, sans oublier le Dieu, nous allons droit à ce qu'il y a en lui de moins loin de nous et de plus humain, et ainsi, d'un mouvement analogue à celui de la science religieuse, la dévotion du XIXe siècle a

évolué dans le sens d'une familiarité plus grande avec la personne du Sauveur.

Le P. Gratry remarquait déjà, au lendemain de la *Vie de Jésus*, cette marche parallèle :

On découvre vraiment, dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, des beautés ravissantes et nouvelles, en le considérant comme l'un de nous... et peut-être sommes-nous destinés, en ce siècle, à une étude plus approfondie, à une intuition plus intime et plus vraie du cœur humain, de l'âme humaine, de l'esprit humain du Sauveur. L'Eglise, on peut le reconnaître à plusieurs signes (pourquoi ce poète néglige-t-il d'indiquer quelques-uns de ces signes ?), y conduit peu à peu les siens. Et ceux qui sont hors de l'Eglise, beaucoup du moins, surtout en Allemagne, depuis un quart de siècle, semblent parfois n'oublier et nier la divinité du Seigneur que pour louer avec plus d'enthousiasme son admirable humanité. Je les plains de scinder le Christ; mais je dis que, s'ils persévèrent à contempler sa face humaine avec intelligence et avec amour, il leur sera donné peut-être, à travers l'homme unique et incomparable, de voir et de retrouver Dieu. Ils sortiront, comme saint Thomas, de l'incrédulité, en regardant ses mains, sa figure, sa poitrine et la place où étaient les clous : *et locum clavorum*. Et comme le dit saint Augustin de l'apôtre d'abord incrédule : « Il vit l'homme et confessa le Dieu : *Hominem vidit, Deum confessus est* » : de même ce siècle, s'il arrive à bien voir et à bien comprendre cet Homme, toujours vivant et toujours régnant quoique toujours couvert de plaies et couronné d'épines, ce siècle pourra finir par s'écrier aussi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! *Dominus meus et Deus meus*[1] ! »

1. P. Gratry, *Jésus-Christ*, p. 104-106.

Un mot suffit à résumer cette évolution, un symbole le plus aimable, le plus simple, le plus humain de tous les symboles : le XIXe siècle a été le siècle de la dévotion au Sacré Cœur.

Certes nous commençons à peine à comprendre ce divin message d'humanité et de condescendance. Le XXe siècle vivra sans les épuiser encore, des quelques paroles, fleur exquise de l'Evangile, qu'ont entendues la petite chapelle et les noisetiers de Paray. Le christianisme est en effet tout entier dans cette adaptation, simple et saisissante, de la phrase auguste de saint Jean sur le Verbe qui s'est fait chair, et le travail essentiel de l'intelligence chrétienne est de réaliser chaque jour davantage la grâce et la vérité de cette révélation inouïe. Notre temps n'a donc vu que les commencements encore trop modestes de cette dévotion de l'avenir, et les âges suivants s'étonneront de notre lenteur à croire et de notre excessive timidité.

L'Eglise contemporaine, écrit à ce sujet le P. Tyrell, a reçu d'une manière spéciale la mission de développer, à travers les ennuis et les lenteurs ordinaires de l'évolution, l'idée du cœur humain de Dieu. Il est presque impossible d'en douter. La terrible lutte contre le jansénisme et la promotion de la dévotion au Sacré Cœur partent de la même étincelle. Il reste encore beaucoup de paille à brûler, beaucoup de scories à enlever, avant que l'or pur brille de tout son éclat. Les impuretés du rigorisme et du manichéisme, tenaces parasites de la vérité, ne peuvent être secouées en un instant, et les plus fervents apôtres de la bienveillance

et de l'humanité du Sauveur oublient parfois leur propre évangile et gardent dans leur antijansénisme des traces de jansénisme. Mais cela s'accorde rigoureusement avec les lois nécessaires qui président à la conception et au développement de la vérité[1].

Mais enfin, malgré le chemin qui reste à parcourir, ce sera la gloire de notre siècle d'avoir accoutumé le monde à une idée qui fut jadis un si violent objet de scandale, et d'avoir répondu par une immense poussée de dévotion populaire à la grâce longtemps incomprise ou dédaignée.

Il serait intéressant de suivre, en dehors de la véritable Eglise, cette même évolution. Est-ce par une contagion naturelle, est-ce par une action plus spéciale de l'esprit de Dieu, je ne sais; mais on pourrait démontrer, au moins en Angleterre et vraisemblablement aussi en Allemagne, un mouvement analogue de sentiments et de croyances. Voici, par exemple, quelques lignes d'un sermon anglican, prêché, il y a cinquante ans, par un homme qui n'avait peut-être jamais entendu parler des révélations de Paray.

Le Rédempteur non seulement a été, mais il *est* encore un homme. Comme nous il *a été* tenté de toutes manières. Il *est* un grand-prêtre qui peut encore être abordé. A force d'être vagues, nos idées sur ce point deviennent erronées. On s'imagine qu'à un moment défini de son histoire, pour une époque limitée et, en quelque sorte, pour une fois dans sa vie, le Christ a participé à notre frêle humanité; mais qu'une fois sa

1. P. Tyrrell, *Nova et vetera*, p. 119-120.

mission remplie, l'Homme a disparu à jamais pour ne laisser que le Dieu. L'Ecriture a pris un soin particulier de nous rappeler la survivance de son humanité... et ceci se concrète en une très grande et très importante vérité : *c'est — si je puis m'aventurer à parler de la sorte — la vérité du cœur humain de Dieu.*

Nous regardons Dieu comme un esprit, infiniment loin de ses créatures et sans analogie avec elles. La vérité est que l'homme ressemble à Dieu... Il n'y a pas deux façons d'aimer, une propre à Dieu, l'autre propre aux hommes... L'humanité survivante du Christ inculque dans notre esprit cette grande vérité que le *divin Cœur a des sympathies humaines*[1].

De tels passages ne sont pas rares dans la littérature religieuse d'Angleterre, et d'ailleurs cette doctrine, loin de rester dans les livres, a eu un grand retentissement dans la vie morale de plusieurs âmes très belles et très hautes. Les amis de Gordon le savent bien.

Malheureusement on n'a encore songé à écrire que l'histoire extérieure de la dévotion au Sacré Cœur : il reste à étudier l'influence profonde qu'elle a exercée sur notre siècle, comment elle a modifié les relations de l'âme et de Dieu, quelle part elle a eue dans l'évolution de la prière, et comment elle a donné une note plus intime, plus réservée, plus tendre au christianisme contemporain[2]. A côté de ces progrès réels, on devrait courageusement relever certains abus, en recher-

1. F.-W. Robertson, *Sermons*, t. I. *The sympathy of Christ.*
2. Ce serait ici le lieu d'étudier à fond la question de certaines formes du culte — plus discrètes, moins solennelles — la messe basse, les *saluts*, qui ont pris une telle extension, avec l'évidente faveur de l'Eglise.

cher les causes, et montrer qu'ils ne sont pas le fruit naturel de cette dévotion des temps nouveaux. Si l'on veut savoir comment nous avons aimé le Christ, qu'on n'aille pas le demander à la mièvrerie ou à l'exaltation de la plupart des cantiques, au bariolage symbolique de l'imagerie religieuse, et aux déclamations sentimentales de certains livres dits pieux. Nous avons, grâce à Dieu, des documents de meilleur aloi. Si la statue du Sacré Cœur est encore à faire, nous pouvons du moins citer des ouvrages de premier ordre inspirés par la pensée de Jésus; et des existences plus belles que tous les livres montrent qu'au XIXe siècle, une foule de chrétiens ont été, suivant la forte expression de Lacordaire « pénétrés de Jésus-Christ jusqu'à la moelle des os ».

Les gens du dehors ne savent pas assez combien notre littérature religieuse est considérable. L'abondante et l'évidente sincérité des matériaux lui donne une valeur documentaire de premier ordre. Taine entrevit avec étonnement cette mine féconde et n'eut pas le temps de l'exploiter. En effet, biographies, recueils de lettres, ouvrages de piété, bulletins des œuvres ou des diocèses pullulent, mais l'idée ne vient à personne de traiter ces documents dans un esprit scientifique, d'aborder l'étude de la vie religieuse de notre temps avec la méthode critique que d'autres appliquent à la religion des anciens Grecs.

Sans doute une pareille entreprise demande une extrême délicatesse. Plus que son histoire extérieure, l'histoire intime de l'Eglise, qui est plus

strictement encore l'histoire de la grâce, doit-être traitée avec un profond respect et un grand esprit de foi. Mais on peut concilier sans peine cette double exigence de la critique et des égards dus aux choses saintes. La vie surnaturelle se manifeste par des actes sensibles, qui sont objet d'observation et dont on peut dresser la statistique. Prières, pratiques de piété, réception des sacrements, vocations et départs pour le cloître, œuvres de zèle, tout cela a un côté humain que l'on peut décrire scientifiquement, et toutes ces actions parcourent, dans un pays et dans un siècle, une courbe que l'historien peut dessiner. Il n'est pas indifférent, par exemple, de savoir quelles ont été les variations du goût public et de la mode dans la rédaction des livres de prières ; quel a été le nombre d'éditions d'ouvrages comme ceux de Mgr Gay, dans quelle province et à quel moment ces livres ont eu le plus de succès ; quel est l'appoint de chaque diocèse aux œuvres générales ; ce qui se passe, par le menu, dans les innombrables associations, congrégations et tiers-ordres répandus dans le monde entier. Puisqu'il s'agit d'une enquête sérieuse, rien n'est inutile, aucun renseignement n'est à dédaigner. Personne ne songe à se plaindre qu'on ait recueilli dans le *Corpus* des inscriptions tant de lignes d'apparence insignifiante, et de même on ne sera pas surpris de voir se multiplier les minuties d'un tel questionnaire, si l'on veut se souvenir qu'il n'y a rien de plus intéressant au monde que l'histoire du règne du Christ.

*
* *

Le résultat dernier de cette immense recherche serait, je pense, consolant pour notre foi. Sans doute, bien des illusions s'évanouiraient en route, et, déplacés par la curiosité de l'analyse, de vieux monuments d'apparente piété tomberaient en poussière. On mettrait à nu la réalité païenne de bien des pratiques que ne vivifie plus la pensée du Christ ; mais, en même temps, on serait surpris de découvrir, là où on s'y attendait le moins, de vraies merveilles de foi ardente et d'intense amour. Pour un grand nombre, surtout parmi les simples et les petits, et pour plusieurs aussi parmi les plus grands, le nom de Jésus est comme pour le moine des temps extatiques, une nourriture, un parfum, une harmonie, une lumière.

Ce sentiment n'est pas réservé aux saints, dit encore Newman. L'intimité avec le Verbe incarné a été, de tout temps, la note caractéristique et comme la définition du chrétien. Je me rappelle, il y a bien longtemps, avoir entendu un de mes amis anglicans avouer la perplexité où le mettait la lecture d'un livre de dévotion catholique. « Cet auteur, disait-il, écrit comme s'il avait une sorte d'attachement personnel à Notre-Seigneur. Au lieu de croire simplement à la doctrine de la Rédemption, c'est comme s'il l'avait vu et connu, comme s'il avait vécu avec lui », et ce phénomène frappe tous ceux qui ne sont pas catholiques, quand ils entrent dans nos églises[1].

1. Newman, *Sermons on various occasions*. Waiting for Christ

Je sais bien que cette dernière observation n'est pas toujours juste, et qu'au contraire on est quelquefois peiné du contraste qui existe entre la familiarité sublime de nos formules ou de nos cérémonies et l'insouciance de nos vies. En apparence, le Christ ne semble pas obséder la pensée des fidèles, et plusieurs se résignent, sans trop d'armertume, à « ne pas trouver » celui que Pascal cherchait dans une si poignante détresse. « Ils ne croient guère à Dieu », écrivait Maxime du Camp en résumant des observations trop incomplètes sur les gens d'église[1]. Je ne pense pas que cette cruelle petite ligne soit due à un sentiment de malveillance ; en tous cas, elle ne sera pas sans quelque vraisemblance aux yeux de ceux qui ne soupçonnent pas combien de tels problèmes sont complexes et délicats.

En effet, le vrai règne de Dieu dans les âmes vient sans fracas ; son œuvre commence, grandit et s'achève dans la plus discrète intimité. Il vit, il passe, il parle au milieu de nous, sans que les indifférents prennent garde à sa mystérieuse présence. Ici encore, c'est tout un volume de psychologie religieuse qui nous manque, un traité sur la présence et l'action implicite du Christ, sur l'amour presque inconscient des âmes pour lui, et sur cette obscure merveille d'un Dieu qui peut à la fois être si près et si loin de nous. Pascal se rassurait un peu sur lui et sur les autres, dans la méditation d'une parole de l'Evangile dont, je ne sais pourquoi, on

1. Lettres inédites. *Revue bleue*, septembre 1896.

persiste à ne montrer que la face austère. Newman y revient après lui et, hier encore, le P. Tyrrell :

« *Domine, quando te vidimus esurientem?* Seigneur, quand vous avons-nous vu affamé et quand vous avons-nous donné à manger? » Les justes semblent n'avoir pas plus soupçonné que les pécheurs cette identification entre le Christ et le mendiant. S'ils avaient vu Jésus dans la personne du pauvre, maintenant ils ne demanderaient pas : Quand vous avons-nous vu? Pour eux c'est une révélation aussi extraordinaire que le furent pour Saul les paroles entendues dans l'éclair de Damas : « Pourquoi me persécutes-tu?... je suis Jésus que tu persécutes. » Ils avaient agi, poussés par ce que quelques-uns appelleraient dédaigneusement des motifs naturels » de bienveillance et de sympathie humaine. Tout comme Abraham, quand, sans les reconnaître, il accueillit les anges comme d'ordinaires voyageurs. Oublions-nous que la bienveillance naturelle est un instinct que Dieu nous a donné, que c'est Dieu criant au dedans de nous? Nous pouvons l'écouter ou refuser de l'entendre... D'où est venue cette doctrine diabolique qui met aux prises le Dieu de la nature et le Dieu de la grâce? A des millions d'hommes, qui n'ont même jamais entendu le nom du Christ, il sera dit au dernier jour : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger » ; — ils s'étonneront : « Qui êtes-vous, Seigneur? » et il répondra : « Je suis Jésus[1]. »

Ce n'est pas ici le lieu de développer une si rassurante et si riche doctrine. D'autres, toutes voisines, répondraient aussi à bien des doutes et

1. P. Tyrrell, *Nova et vetera*. CXL. Natural kindness. — Ceux qui savent quelle forte théologie nourrit les pages de ce beau livre n'auront pas besoin qu'on leur montre que cette doctrine n'exclut pas la nécessité de la grâce pour toute œuvre méritoire.

amèneraient à la même conclusion sur l'étendue du règne du Christ en ce monde ; ne pouvant les aborder, qu'on me permette de citer quelques lignes de ce théologien-poète qui, sans les fixer d'une manière assez précise, a entrevu tant de splendeurs. Dans ce passage, Gratry veut amener les individus et même les nations à se faire la « certitude expérimentale de la vie de Notre-Seigneur » en nous. N'est-ce pas là tout l'objet du travail qu'on vient de lire ?

Saint Paul n'énonce-t-il pas le plus beau fait de la science expérimentale de l'homme, quand il écrit à ceux qu'il aime : « Je vous ai dans mon cœur » ? En cela dit-il autre chose que ce qu'a dit le Christ lui même : « Celui qui m'aime demeure en moi et moi en lui... » ? Dès lors saint Paul n'a-t-il pu dire en vérité et en réalité : « Je porte en moi la vie du Christ » ? N'a-t-il pas exprimé le comble de la haute science expérimentale du Christ, quand il sent, au milieu de sa vie personnelle, la vie même de Jésus ?...

Mais pensez-vous que saint Paul seul ait eu droit à cette expérience et Jésus-Christ ne l'a-t-il pas promise à tous ?...

« Venez à moi... » N'est-il pas là présent, plus vivant plus aimé que jamais ? Ne dit-il pas dans ce royal et divin Testament, pour tous les temps et pour tous les hommes : « Ayez confiance, car je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » ?

Et qu'est donc à vos yeux, je vous prie, l'institution suprême de son amour, la communion ? N'entrevoyez-vous pas, vous qui avez beaucoup pensé aux mystères de la vie, vous dont le cœur n'est pas éteint et qui avez plus d'expérience que de système, n'entrevoyez-

vous pas qu'il peut et qu'il doit y avoir un sens dans toutes ces étonnantes paroles, que nous adresse, avec tant d'insistance, le plus grand, le plus fort, le plus sages des maîtres ?

Ecoutez-le... « Celui qui se nourrit de moi demeure en moi, et moi en lui... Comme... je vis par mon Père, de même celui qui se nourrit de moi, celui-là vit par moi. »

Or, il y a une expérience positive de communion au Christ, qui est sans illusion. Il ne s'agit point de visions, de révélations, ni d'extases, qui ne sont rien dans la question ; mais conscience croissante du devoir, force croissante dans le devoir et goût austère des choses du ciel ; foi vigoureuse, amour actif de Dieu ; goût de justice et de vérité... : là ne peut entrer l'illusion ; celui qui a cela porte en lui Jésus-Christ[1].

Ce sont là de belles paroles, et sans doute il y a plus de réalité dans cette poésie, que dans une vue trop pessimiste de l'histoire religieuse du monde.

On voudrait voir maintenant un vrai savant entreprendre cette étude expérimentale de la vie du Christ dans les âmes. Imagine-t-on l'œuvre admirable qu'écrirait sur un tel sujet un Sainte-Beuve chrétien ? Je souhaite qu'un jeune talent conçoive cette ambition généreuse. Ici, on n'a pas même eu la prétention d'écrire la préface de cette histoire, mais simplement de rappeler que le temps est sans doute enfin venu de commencer ce travail de grande science et de grand amour, dont ces études sur la psychologie de la conversion font entrevoir les richesses infinies.

1. P. Gratry, *Jésus-Christ*, p. 166-169.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS.....

AVANT NEWMAN

Le christianisme bourgeois. — Sydney Smith..... 1

PREMIÈRE PARTIE

AUBES DE CONVERSION

CHAPITRES :

I. — L'inquiétude de Newman et la sérénité de Pusey. 23

II. — La logique du cœur. — M. Brunetière et « l'irrationnel » de la foi..... 91

III. — Wiseman et les catholiques anglais pendant la crise d'Oxford 131

DEUXIÈME PARTIE

LENDEMAINS DE CONVERSION

CHAPITRES :

I. — La logique de l'esprit. — W.-G. Ward..... 169

II. — Manning et Newman..... 230

III. — L'idéal et la réalité dans la vie catholique..... 256

ÉPILOGUE

CHRISTUS VIVIT 309

BRÉMOND (Henri). — **L'Inquiétude religieuse.** Aubes et lendemains de conversion. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 volume in-16 ..... 3 50

— **Ames religieuses.** — Un Saint anglican : John Keble. — La vie religieuse d'un Bourgeois de Reims au XVe siècle. — La Vocation de l'abbé de Broglie, etc. 1 volume in-16 ..... 3 50

BRUNETIÈRE (Ferdinand), de l'Académie française. — **Sur les chemins de la croyance.** L'utilisation du Positivisme. 6e éd. 1 vol. in-16. 3 50

— **Discours de combat** (1re série). La renaissance de l'idéalisme. — L'art et la morale. — L'idée de Patrie. — Les ennemis de l'âme française. — La nation et l'armée. — Le génie latin. — Le besoin de croire. 12e édition. 1 volume in-16 ..... 3 50

— **Discours de combat** (Nouvelle série). Les Raisons actuelles de croire. L'Idée de Solidarité. — L'Action catholique. — L'Œuvre de Calvin. — Les Motifs d'espérer. — L'Œuvre critique de Taine. — Le Progrès religieux. 9e édition. 1 volume in-16 ..... 3 50

— **Discours académiques.** 2e édition. 1 volume in-16 ..... 3 50

— **Cinq lettres sur Ernest Renan.** 4e édit. 1 brochure in-16. 1 »

ELBÉ (Louis). — **La Vie future** devant la Sagesse antique et la Science moderne 1 volume in-16 ..... 3 50

GOYAU (Georges). — **Autour du Catholicisme social** (1re série) : Néo-catholiques, solidaristes, catholiques sociaux. — Le cardinal Manning. — Le comte de Mun, etc. 4e éd. revue. 1 v. in-16 ..... 3 50

— **Autour du Catholicisme social** (2me série) : La démocratie chrétienne. — Le Monastère au Moyen âge. — Figurines franciscaines. — Léon Ollé-Laprune. — Charles Lecour-Grandmaison, etc. 2e éd. 1 v. in-16. 3 50

— **L'Idée de Patrie et l'Humanitarisme.** Essai d'histoire française, 1866-1901. 4e édition. 1 volume in-16 ..... 3 50

— **L'Allemagne Religieuse.** *Le Protestantisme.* (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 5e édition. 1 volume in-16 ..... 3 50

— **L'Allemagne Religieuse.** *Le Catholicisme*, 1800-1848. 2e édition. 2 volumes in-16 ..... 7 »

— **Lendemains d'Unité.** Rome, Royaume de Naples. 1 vol. in-16. 3 50

— **L'École d'aujourd'hui** (1re série). *Les origines religieuses de l'École laïque. — L'École et la Morale. — La Politique à l'école.* 3e éd. 1 v. in-16. 3 50

— **L'École d'aujourd'hui** (2e série). *Le péril primaire. — L'École et la Patrie. — L'École et Dieu.* 1 volume in-16 ..... 3 50

— *Les nations apôtres.* **Vieille France, jeune Allemagne.** 3e édit. 1 volume in-16 ..... 3 50

HELLO (Ernest). — **L'Homme.** La vie, la science, l'art. Ouvrage précédé d'une introduction par M. Henri Lasserre. 8e édition. 1 vol. in-16.. 3 50

— **Le Siècle**, les hommes et les idées. 4e édition. 1 volume in-16... 3 50

— **Physionomies de Saints.** 1 volume in-16 ..... 3 50

— **Philosophie et Athéisme.** Nouvelle édition. 1 volume in-16. 3 50

LAMY (Étienne) de l'Académie française. — **La Femme de demain.** — 5e édition. 1 volume in 16 ..... 3 50

OLLÉ-LAPRUNE (Léon). — **La Vitalité chrétienne.** Préface de Georges Goyau. 6e édition. 1 volume in-16 ..... 3 50

— **La Raison et le Rationalisme.** Préface de Victor Delbos, maître de Conférences à la Sorbonne. 1 volume in-16 ..... 3 50

— **Étienne Vacherot** (1809-1897). 2e édition. 1 volume in-16..... 1 50

— **Théodore Jouffroy.** 1 volume in-16, avec un portrait..... 3 50

SERTILLANGES (A.-D.). — **Les sources de la Croyance en Dieu.** 2e édition. 1 volume in-16 ..... 3 50

VORAGINE (le bienheureux Jacques de). — **La Légende dorée**, traduite du latin d'après les plus anciens manuscrits, avec une introduction, des notes et un index alphabétique, par Teodor de Wyzewa. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 4e mille. 1 vol. in-8° écu de 750 p., br. 5 »

WIRTH (J.). — **Mgr Colmar,** évêque de Mayence (1760-1818). 1 v. in-16. 3 50

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

E. GREVIN, SUCC^r

BR 110 .B65 1909 v.1 SMC
Bremond, Henri,
L'Inquietude religieuse